

8

Dès ~600 à ~2020

Trois religions s'imposent : le bouddhisme, le christianisme, l'islam, mais elles n'échappent pas à la fragmentation.

8.1	VII ^e -XX ^e s.	Monde	Survol de la période	2
8.2	Dès 632	Proche-Orient	Les deux voies de l'islam : Le sunnisme et le shi'isme	5
8.3	Dès 640	Tibet	Le bouddhisme au pays des neiges éternelles	11
8.4	Dès le VIII ^e s.	Empire musulman	Des ascètes et des mystiques en quête de Dieu Le soufisme	15
8.5	~800 - ~1500	Chrétienté occidentale	La voie du Salut pour les laïcs	18
8.6	1054	Empire byzantin	L'Orthodoxie : Voie des chrétiens d'Orient pour accéder au Royaume de Dieu	25
8.7	Dès le XII ^e s.	Chrétienté occidentale	Sur le chemin du Paradis, le Purgatoire	33
8.8	Dès 1100	Japon	Trois nouvelles voies de salut proposées par le bouddhisme	41
8.9	Dès 1517	Europe	Une nouvelle Voie de salut : les protestantismes	45
8.10	Dès le XV ^e s.	Monde	L'Europe chrétienne découvre une multitude de peuples aux croyances les plus diverses	54
8.11	Dès le XVI ^e s.	Europe occidentale	Le christianisme va-t-il mourir ?	62
8.12	Dès le XVI ^e s	Europe catholique	Les nouveaux visages de Dieu	75
8.13	Dès le XVIII ^e s.	Monde	Le christianisme évangélique	82
8.14	XX ^e – XXI ^e s.	Monde	Entre renouveau religieux et recrudescence de l'agnosticisme, de l'athéisme et de l'indifférence devant le fait religieux	93

8.1

De ~600 à nos jours

Monde

Survol de la période

Dans les chapitres précédents, nous avons relevé l'extraordinaire floraison de nouvelles religions qui embrasèrent le continent eurasiatique, durant treize siècles, entre 600 avant notre ère et 700 de notre ère. Entre les V^{ème} et VIII^{ème} siècles de notre ère, la plupart de ces religions durent s'effacer devant trois d'entre elles qui se disputaient ce continent, avant de se lancer à la conquête du monde : le bouddhisme, le christianisme et l'islam¹.

La plus ancienne de ces religions, le bouddhisme, se répandit en Asie et en Indonésie, sauf en Inde qui demeura le pré carré de l'hindouisme, du jaïnisme et de quelques autres religions locales². Puis dès le XX^e siècle, les diasporas asiatiques l'implantèrent en Occident.

Après avoir converti les peuples barbares qui avaient envahi l'Empire romain d'Occident dès la fin du IV^e siècle, le christianisme se répandit, durant le Moyen Âge, dans le reste de l'Europe. Puis, du XVI^e siècle au XX^e siècle, la colonisation par les puissances européennes des Amériques, de l'Afrique subsaharienne, de l'Océanie, de l'Australie et de quelques régions de l'Asie lui permit de s'implanter dans tous les continents. Il devint numériquement la religion la plus importante dans le monde.

Quant à l'islam, né dans la péninsule arabique, il se répandit en direction de l'ouest jusqu'en Afrique du Nord, de l'est jusqu'en Indonésie et du sud en Afrique subsaharienne, puis, à partir du XX^e siècle, en Europe et en Amérique du Nord, grâce notamment aux travailleurs immigrés.

Lors de leur expansion, bouddhisme, christianisme et islam se heurtèrent aux religions des peuples qu'ils visitaient, conquéraient ou découvraient. Chaque fois qu'ils le pouvaient, ils pratiquèrent leur éradication. Si celle-ci n'était pas possible, ils les « bouddhisèrent », « christianisèrent » ou « islamisèrent ». Échappa en partie à cette éradication le chamanisme des peuples premiers amérindiens, russes, chinois, coréens...

Cette politique fut menée sur une grande échelle notamment par le christianisme, entre le XVI^e et la fin du XIX^e siècle, dans les colonies. Dans leur grande majorité, les religions locales qui avaient joué un rôle fondamental au sein de leur peuple, n'eurent pas le temps de jouer un rôle déterminant dans l'évolution de l'histoire religieuse générale de l'humanité. À peine découvertes, elles passèrent à la trappe ou se transformèrent en religions syncrétiques, tels les cultes afro-brésiliens (candomblé, quimbanda, umbanda, macumba...) ou afro-antillais (vaudou, santería, abakua, arará...). Ce qui, pour le patrimoine culturel et religieux de

¹ *Cao Dai Tien Ong*, le dieu unique et salvateur du caodaïsme, religion fondée en 1921 et qui compte actuellement environ quatre millions de fidèles, n'est en fait qu'un dieu syncrétique que son messager, un fonctionnaire vietnamien du nom de Ngô Van Chiêu, a revêtu des habits du confucianisme, du taoïsme, du bouddhisme et du christianisme.

² Depuis les années 1950, le bouddhisme fait un timide retour en Inde. Il compterait aujourd'hui quelque 7,5 millions d'adeptes.

l'humanité, constitue une perte majeure. Car malgré tous les efforts entrepris depuis deux siècles, les chercheurs ne parviennent pas à retrouver leur pureté originelle.

Cette politique fut aussi menée pas l'islam qui n'acceptait pas à ses côtés d'autres religions que le judaïsme et le christianisme, religions du Livre.

La conséquence de leur expansion fait que ces trois religions missionnaires occupent aujourd'hui l'essentiel du paysage religieux mondial, aux côtés de l'hindouisme pratiqué avant tout en Inde et de quelques autres religions minoritaires qui ont échappé à ce phagocytage.

Mais en même temps qu'elles menaient leurs activités missionnaires, ces trois religions se fragmentèrent (et continuent de se fragmenter), certains de leurs Homo *religiosus* s'étant mis à tracer de nouvelles Voies pour cheminer, dans le christianisme vers le Royaume du Père, dans l'Islam vers le Paradis d'Allah, dans le bouddhisme vers le nirvana.

À l'intérieur du christianisme, à côté du catholicisme et de l'orthodoxie, des Homo *religiosus* tracèrent les Voies du protestantisme, de l'anglicanisme et du christianisme dit évangélique.

À l'intérieur de l'islam, ils tracèrent les Voies du sunnisme, du shî'isme et du soufisme..., qui, à leur tour, se subdivisèrent en divers courants.

En Asie, à travers ses multiples Écoles, le bouddhisme proposa diverses Voies, telles celles de l'amidisme, de l'École du Jodo Shū, du bouddhisme Zen, du bouddhisme tibétain....

Dès le XVI^e siècle, en Occident, cette hégémonie religieuse fut battue en brèche par un nouvel acteur : la modernité. Entre le XVI^e et le XX^e siècles, une série de révolutions intellectuelles, scientifiques, technologiques, industrielles, politiques, sociales... donna naissance à notre civilisation moderne, matérialiste, hédoniste, individualiste, laïque, se livrant au pillage des richesses de la Planète...

Une de ses caractéristiques essentielles est le vacarme assourdissant que ses inventions produisent empêchant gravement toute perception du monde divin. Créatrice de l'illusion que le bonheur pour l'homme réside dans la possession et la jouissance immodérée des biens terrestres, elle réussit à détourner en masse les Occidentaux des Voies que le christianisme leur proposait.

Depuis le XIX^e siècle, l'Europe subit en effet une déchristianisation massive. L'indifférence et le scepticisme religieux, l'agnosticisme et l'athéisme ne cessent de progresser dans toutes les couches de la société. Aussi les Églises traditionnelles voient-elles le nombre de leurs fidèles fondre comme neige au soleil.

Conséquence de cette désaffection : depuis le XIX^e siècle, l'axe central du catholicisme s'est déplacé de l'Europe vers l'Amérique du Sud et celui du protestantisme et de l'anglicanisme est en train de gagner l'Afrique, avec cette caractéristique : la vitalité que démontrent ces Églises dans ces continents est telle que ce sont elles qui, désormais, ont pris en main l'évangélisation du monde, en lieu et place des missionnaires européens.

Mais à leurs côtés et souvent en concurrence avec elles, monte en puissance, depuis le XVIII^e siècle, une multitude de nouvelles Églises dites évangéliques, nées aux marges du protestantisme. Passées maîtres dans l'art de susciter de l'émotion, elles proposent à tout homme, au cours de leurs cultes, de lui faire sentir la présence de Dieu, de lui faire découvrir la joie d'être sauvé et la certitude d'entrer dans Sa Maison. Attentives aux multiples besoins psychiques, matériels et financiers de leurs fidèles, leur succès va grandissant. Bien des observateurs se demandent si ces nouvelles Églises qui cherchent de revivre la foi ardente et la vie des premières communautés chrétiennes, ne préfigurent pas le christianisme de demain.

Depuis le XIX^e siècle, la modernité occidentale se répand peu à peu dans le reste du monde, provoquant aussi des crises sévères au sein des autres traditions religieuses.

Dans le monde musulman, dont l'axe central a quitté le Proche-Orient pour l'Asie, toute une mouvance fondamentaliste pense que la Voie tracée par Mahomet est de nature à empêcher cette modernité occidentale de « gangréner » la société musulmane. Aussi réclame-t-elle que le Coran et la charia soient suivis à la lettre. Mais les aspirations à la liberté manifestées, ces dernières années, par une grande partie de la jeunesse musulmane, démontrent que cette position n'est pas tenable à plus ou moins long terme.

Il faut donc espérer que soit entendue la voix de ces intellectuels qui, depuis quelques décennies, en nombre toujours plus grand et souvent au péril de leur vie, ont entrepris une relecture du Coran à la lumière des sciences humaines non pas pour le rendre compatible avec la société moderne occidentale, mais pour aider le monde musulman à créer sa propre modernité et à entrer en dialogue avec les autres modernités.

Au cours de leur histoire, les bouddhistes des différentes Écoles vivaient plutôt en retrait du monde, s'adonnant à la méditation, à l'étude, à l'ascèse..., se préoccupant avant tout de cheminer le plus fidèlement possible sur la Voie de l'Éveil. Les problèmes du monde ne les interpellaient guère et ils n'avaient pas pour habitude de remettre en cause les régimes politiques établis sous lesquels ils vivaient. Or, depuis l'invasion du Tibet par la Chine (1950) et la guerre du Vietnam (1959), est né un nouveau courant dit « Bouddhisme Engagé » qui traverse les différentes Écoles en activité dans le monde et qui cherche non seulement à enseigner les Voies traditionnelles de la Délivrance des souffrances psychologiques et existentielles des individus, mais encore des souffrances globales que subissent des populations entières. Il cherche donc à répondre aux problèmes concrets posés par la société moderne en invitant ses adeptes à s'engager socialement, économiquement, politiquement, afin de la rendre plus juste et plus équitable, voire à s'opposer aux structures établies, lorsqu'elles versent dans l'oppression³.

Malgré les fragmentations internes de ces trois religions et les puissants attraits que la modernité exerce sur leurs fidèles, si les dieux meurent dès qu'ils n'ont plus d'adorateurs, ceux qui subsistent aujourd'hui ne sont pas près de verser dans les oubliettes de l'Histoire, à en croire les statistiques. Ils peuvent encore compter sur plus de 84% de la population mondiale.

³ En Inde, rejetant la modernité occidentale, des réformateurs tablent sur l'hindouisme pour inventer une modernité indienne.

8.2

Dès 632

Proche-Orient

Les deux Voies de Salut principales de l'islam : le sunnisme et le shî'isme

Sitôt après la mort de Mahomet en 632, à la suite de querelles de succession, l'islam se scinda en deux courants qui se dotèrent chacun de leur propre Coran.

L'un, majoritaire, regroupait les chefs des grandes familles de la Mecque et de Médine. Appliquant les usages coutumiers, ils nommèrent comme successeur de Mahomet un des leurs, Abou Bakr (632 - 634), qui prit le titre de calife (remplaçant). Ils élurent ensuite Omar (634 - 644), et enfin Uthman (644 - 656). Ce courant fut appelé sunnite, la sunna signifiant la Voie à suivre.

Au cours du VIII^e siècle, l'islam sunnite se subdivisa en quatre Écoles sur le plan du droit et de la jurisprudence¹ : le Hanafisme, le Malikisme, le Chaféisme et le Hanbalisme.

Puis apparurent, à la fin du XVIII^e siècle, un premier mouvement de réforme, le wahhabisme, et à la fin du XIX^e siècle, un second mouvement, le salafisme. Aujourd'hui, le sunnisme est la Voie de 85 à 90% des musulmans.

L'autre courant, minoritaire, fut représenté par 'Ali (~600 - 661), cousin et gendre du prophète, qui fut écarté, dans un premier temps, du califat. Ce n'est qu'à la mort d'Uthman qu'il y accéda, mais il dut démissionner une année plus tard, en 657, et mourut, assassiné, en 661. Ce courant fut appelé shî'isme qui signifie « partisan (d' 'Ali) ».

Aujourd'hui, trois mouvements regroupent l'essentiel du monde shî'ite : le shî'isme duodécimain, le shî'isme septimain, dit aussi ismaélien, et les zaïdites.

L'islam sunnite

Dans ce chapitre, nous allons présenter uniquement un point fondamental de sa doctrine : celui concernant le libre arbitre et la responsabilité de l'homme face à sa destinée.

Dans le Coran, nous trouvons une série de versets difficilement conciliables à ce sujet. Trois exemples :

On ne peut accomplir que ce que Allah a écrit pour nous. (Sourate 9 : 51)

Un homme peut être guidé par Allah, alors il est bien guidé, mais il peut être aussi dévié par Allah, alors il se perd. (Sourate 7 : 178-179)

Ce Jour-là [Jour du Jugement], chacun sera rétribué selon ce qu'il aura acquis. (Sourate 40 : 17)

Dieu a-t-il accordé à l'homme le libre arbitre ou l'a-t-il prédestiné à accomplir des actes bons et des actes mauvais ? Dans le premier cas, Dieu limiterait sa toute-puissance, ce qui est inconcevable pour un musulman. Dans le second cas, Dieu ferait de l'homme une marionnette qui le dégagerait de toute responsabilité, donc de tout jugement à la Fin des Temps. Ce qui est tout aussi inconcevable.

¹ Ce droit est considéré comme d'origine révélée, car il trouve sa source dans les prescriptions du Coran.

Des théologiens tentèrent au cours des siècles de résoudre ce dilemme. En vain ! Les uns et les autres privilégiaient tantôt la Toute-puissance de Dieu, tantôt le libre arbitre de l'homme. Leurs réflexions aboutirent à l'émergence de deux principales Écoles théologiques : le motazilisme et l'asharisme.

Le motazilisme

Cette École théologique est à l'origine du rayonnement de la science arabe qui brilla de tous ses feux entre le VIII^e et le XIII^e siècles étant donné la liberté qu'elle accorda à ses chercheurs. Profitant de la position centrale de l'islam sur le continent eurasiatique, ceux-ci invitèrent les savants de la Grèce hellénistique, de l'Inde, de la Chine, de l'empire de Byzance à mener ensemble des recherches dans de multiples domaines : l'astronomie, les mathématiques, la physique, la géographie, la biologie, la médecine, l'alchimie, la chimie.

Dans le domaine religieux cette École exerça aussi une grande influence. Pour elle, Dieu ne veut que le bien de l'homme. Il n'est pas l'auteur du mal. C'est l'homme qui est l'auteur du mal qu'il se fait à lui-même, aux autres et au reste de la Création. Avec les djinns², il est la seule créature que Dieu a créée libre, libre de faire le bien et le mal, libre de l'adorer, libre de l'aimer. Cette liberté est sa dignité et sa responsabilité. Au jour du Jugement, s'il a fait le bien, il sera sauvé, s'il a fait le mal, il connaîtra le feu de l'enfer. Mais l'homme peut souffrir de maux autres que ceux produits par la méchanceté, l'ignorance, la bêtise... Ils peuvent provenir de Dieu qui veut éprouver la foi de l'homme. Dans ce cas, l'homme n'a qu'à courber le front et continuer à Le louer.

L'asharisme

Du X^e au XIII^e siècles, les invasions des Turcs seldjocides, puis celles des Turcs ottomans, peuplades sorties des steppes asiatiques, étouffèrent cette brillante civilisation musulmane en Asie et entraînaient la décadence des régions riveraines de la Méditerranée. L'empire musulman se fragmenta en une mosaïque de principautés féodales. Aux XIV^e et XV^e siècles, celles-ci connurent à leur tour les affres d'une troisième invasion, celle du Turco-mongol Tamerlan (1336 - 1405). S'imposant par la force et la terreur, ce conquérant créa un empire qui ne lui survécut guère, mais qui entraîna, cette fois-ci, la civilisation musulmane dans une irrémédiable décadence.

Dans ce contexte vécu dans un climat apocalyptique de fin du monde, les religieux s'imposèrent de plus en plus au peuple. Or ceux-ci se rallièrent, dans leur grande majorité, à la théologie asharite, née au X^e siècle déjà. Et ils en firent la théologie officielle du sunnisme.

Pour les adeptes de cette théologie, Dieu est le créateur du bien comme du mal. C'est lui qui crée les actes bons et mauvais de l'homme (pensées, paroles, actions), parce qu'il est le créateur de tout le créé. Rien ne peut venir à l'existence sans qu'il le veuille. L'homme, en tant que cause seconde de ses actes, est réfuté, comme est nié son libre arbitre. L'homme est soumis à une double prédestination. Durant sa vie terrestre, tous ses actes ont été prévus de toute éternité par Dieu. Il les accomplira donc nécessairement. Concernant l'Au-delà, Dieu a aussi décidé de toute éternité de son salut ou de sa damnation. Un hadîth affirme clairement cette double prédestination :

(À l'embryon dans le sein de sa mère) l'ange insuffle l'esprit vital et ordonne quatre paroles prescrites (de toute éternité) : la durée de sa vie, la fin de sa vie, ses actions, son bonheur ou son malheur. Je jure sur Allah, en

² Créatures spirituelles se situant au-dessous des anges. Créés libres, ils peuvent faire le bien comme le mal. Aussi devront-ils répondre de leurs actes au jour du jugement. Les anges, dont l'existence est un article de foi dans l'islam, furent aussi créés libres, mais ils ne désobéissent jamais à Dieu.

dehors duquel il n'y a pas d'autres dieux, que celui qui agit avec les gens du paradis jusqu'à être proche d'eux de la distance d'un bras, sera écrasé selon ce qui a été prescrit pour lui : il agira comme les gens de l'enfer et il ira en enfer. Celui qui agit avec les gens de l'enfer jusqu'à être proche d'eux de la distance d'un bras, sera retourné selon ce qui a été prescrit pour lui : il agira comme les gens du paradis et il ira au paradis³.

Cette manière d'agir de Dieu peut paraître injuste, révoltante. À quoi l'asharite répond : « Qui est l'homme pour se permettre de juger Dieu ? Ses desseins sont impénétrables ». Alors comment vivre avec une telle épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête ? En faisant chaque jour son examen de conscience. Tant que je constate que Dieu produit à travers moi des actes bons, je peux en déduire qu'il me met sur la voie du salut. Dans le cas contraire, je peux me faire du souci. Si ma vie est faite d'un mélange d'actes bons et d'actes mauvais, mais qu'elle est aussi marquée par un effort constant pour m'améliorer dans l'observation de la Loi de Dieu, je peux en déduire que Celui-ci me montre sa miséricorde et qu'il veut que je demeure sur la voie du salut. Si, en revanche, cet effort constant fait défaut, je ne peux m'attendre qu'à un verdict de condamnation de sa part quand je me présenterai devant lui. Cette soumission se transforma en une sorte de fatalisme.

Cette théologie rejette encore l'existence des « lois de la Nature ».

Pour elle, Dieu ne cesse de maintenir sa Création dans l'existence, d'instant en instant. L'Univers et tout ce qu'il contient, est donc une suite ininterrompue de créations instantanées. Cela signifie qu'il est un miracle permanent. Mais cela signifie aussi que tous les événements heureux, comme une pluie bienvenue en cas de sécheresse ou tragiques, comme les tremblements de terre ou les épidémies, sont l'œuvre de Dieu. Puisque l'Univers n'est pas régi par des lois selon des liens de cause à effet, mais par la seule volonté de Dieu, aucune science expérimentale n'est possible. Elle n'est qu'une vaine recherche. La seule recherche à laquelle le croyant doit s'adonner est celle de Dieu et de sa volonté.

Aujourd'hui cependant, renouant avec les recherches de leurs grands prédécesseurs du Moyen Âge, des savants musulmans⁴ tentent d'élaborer des cosmologies qui font non seulement appel aux lois physiques, mais dans lesquelles Dieu, Cause première, n'est pas évacué.

Depuis quelques décennies, le motazilisme reprend de la vigueur chez de nombreux prédicateurs musulmans, tandis que d'autres tentent d'adoucir quelque peu le déterminisme radical de l'asharisme en offrant à l'homme un petit espace de liberté, tout en sachant que cette liberté est très souvent illusoire, tant elle est conditionnée par l'éducation, la famille, le milieu... Tout en affirmant que Dieu est bien le créateur des actes bons et mauvais, ils affirment que Celui-ci laisse à l'homme la liberté de choisir si l'acte qu'il va créer sera un acte bon ou un acte mauvais.

L'islam shî'ite

Dès son vivant, 'Ali fut glorifié par ses partisans. Ils en firent un être théophanique, c'est-à-dire un personnage dans lequel Dieu se révélait. Il devint l'Imam, le Guide spirituel par excellence. Après sa mort, à la tête de son groupe, se succédèrent onze autres imams qui tous furent écartés du pouvoir. Le dernier, al-Mahdî, un enfant de quatre ans, disparut, en 874, dans des circonstances mystérieuses. Les shî'ites prétendirent qu'il vivait caché et communiquait par l'intermédiaire de quatre agents. Ils appelèrent ce retrait l'Occultation mineure. En 941, à la suite de la mort du quatrième agent, il cessa de communiquer. Les shî'ites affirmèrent alors que

³ Al Bukhari, *The translation of the meanings of Sahih of Al-Bukhari*, Médine, 1970, vol. 8, p. 387.

⁴ Par exemple, Nidhal Guessoum, astrophysicien, professeur à l'université américaine de Sharjah (Emirats Arabes Unis)

le Mahdî était toujours en vie, et que cette Occultation se prolongerait jusqu'à la Fin des Temps, où il se manifesterait à nouveau, au Jour du Jugement. De mineure, l'Occultation devint majeure.

Quatre ans plus tard, les shî'ites retrouvèrent des guides politiques avec la dynastie des Bouyides, qui, dès 945, régnèrent, à partir de Bagdad, sur tout l'empire. Mais ils étaient privés de guides spirituels. Les imams les plus savants, des docteurs de la Loi, assumèrent alors ce rôle.

En 1055, les Bouyides furent chassés du trône par les Turcs seldjocides, convertis au sunnisme. Le shî'isme revint au pouvoir en Iran de 1501 à 1722, avec la dynastie des Safavides qui mit en place un « clergé » organisé, hiérarchisé. Devenant de plus en plus puissant, celui-ci s'immisça de plus en plus dans le politique. Après une brève occupation afghane, le shî'isme revint, une nouvelle fois, au pouvoir, en Iran, de 1794 à 1925, avec la dynastie des Qâjârs. Remplacée en 1925 par celle des Pahlavi, cette dernière fut emportée en 1979, par la Révolution islamique menée par l'ayatollah Khomeiny. Depuis le pouvoir réel est assumé par le clergé.

Les réponses du shî'isme

Le monde, champ de bataille entre les forces du Bien et celles du Mal

Le shî'isme s'implanta avant tout en Iran, en Irak, en Azerbaïdjan et à Bahrein. Or les deux premières régions sont aussi celles où était né le zoroastrisme. La vision dualiste de cette ancienne religion nationale était-elle à ce point ancrée dans l'imaginaire des Iraniens et des Irakiens pour que ceux-ci la conservent lorsqu'ils adoptèrent l'islam ?

Pour les shî'ites, en effet, Dieu a fait du monde qu'il a créé le champ de bataille entre les forces du Bien et celles du Mal, entre les forces de la lumière et celles de l'obscurité, entre celles de l'intelligence et celles de l'ignorance. Ce combat a débuté avec Adam, lorsque Dieu, pour une raison qui lui appartient, permit à Iblis (Satan), chef des djins mauvais, de le tenter, puis de tenter tous les hommes jusqu'au jour du Jugement pour lui prouver que sa créature préférée pouvait le renier. Mais s'Il lui permit d'insuffler en chaque homme, à leur naissance, un esprit mauvais, un penchant inné pour le mal, Dieu lui donna immédiatement les moyens de lui résister.

Comment ?

Il fit d'Adam son prophète, et par la suite il en suscita d'autres : Abraham, Moïse, Jésus..., et Mahomet, le dernier. Il leur indiqua quelle Voie les hommes devaient suivre pour échapper à cette influence funeste et demeurer dans son Amour. Le Coran est le dernier Message qui contient totalement cette Voie que Dieu transmet aux hommes.

Pour les shî'ites, n'appartiennent pas nécessairement aux forces du mal les païens, les incroyants, les adeptes d'autres religions. Appartiennent aux forces maléfiques avant tout les sunnites qui refusèrent le califat à 'Ali et à ses successeurs, qui écartèrent ou amendèrent le Coran qu'il avait reçu de Mahomet lui-même, qui le falsifièrent, qui se servirent du pouvoir pour démolir l'œuvre de Mahomet. Appartiennent encore aux forces du Mal, les mous, les tièdes, tous ceux qui n'observent le Coran qu'en superficie, qui s'en tiennent uniquement aux prescriptions légales, qui les observent dans une obéissance passive. Sans l'esprit, la lettre est morte. Par contre, appartiennent aux forces du bien les shî'ites qui se placent sous la guidance spirituelle des Douze imams et de leurs successeurs, qui observent en leur cœur le Coran, qui aiment Dieu et acceptent avec la même constance les joies et les souffrances qu'il envoie à chacun, qui privilégient une religion intérieure faite de maîtrise du « moi » et du renoncement à tous les biens apparents pour n'être que désir de Dieu, qui acceptent enfin la finitude de l'existence humaine, parce qu'une nouvelle existence, meilleure, les attend dans l'Au-delà.

Le shî'isme, la Voie du Bien

La croyance fondamentale du shî'isme majoritaire est que toute réalité possède une face visible et une face cachée. Dieu, lui aussi, a une face manifeste et une face cachée. Celle-ci est inaccessible à l'homme. Dieu est inconnaissable. Mais, dans Sa bonté, il a voulu se manifester en la personne même de la lignée de ses prophètes qui se sont succédé depuis Adam jusqu'à Mahomet. Tous étaient des théophanies de Dieu. À travers eux, on pouvait saisir quelque chose de Lui.

'Alî, dans un sermon qui lui est attribué, n'hésite pas à revêtir certains des Noms de Dieu pour exprimer que Celui-ci l'a totalement investi :

Je suis la Face de Dieu ; je suis Le Premier ; je suis Le Dernier ; je suis Le Caché ; je suis Le Manifeste ; je suis le créé, je suis Le Créateur ; je suis Le Compatissant ; je suis Le Miséricordieux, je suis Le Rétributeur des hommes le jour de la Rétribution ; je suis le Juge suprême⁵.

Ayant presque tous fait le sacrifice de leur vie, les prophètes sont l'exemple parfait, le modèle absolu du vrai musulman. Dieu se révèle aussi par l'intermédiaire du Message qu'il leur demanda de délivrer au monde. Moïse le fit par la torah, David par les psaumes, Jésus par les évangiles, Mahomet par le Coran et ses hadîts. Chacun de ces prophètes était accompagné d'imams. Mahomet fut entouré d'Alî, de sa fille Fâtima, et des onze autres imams qui transmirent le message de Dieu par l'intermédiaire de leurs propres hadîts.

Or, selon eux, ce message de Dieu avait, lui aussi, une face visible et une face cachée. On pouvait le lire en s'arrêtant à sa face visible, c'est-à-dire à son sens littéral, premier, à sa lettre. Ou alors on pouvait chercher sa face cachée, c'est-à-dire le sens spirituel qui se cachait sous la lettre et qui ne se révélait pas immédiatement. Seul ce sens-là faisait approcher le méditant davantage de Dieu, lui faisait découvrir l'amour indicible de Dieu pour les hommes. Pour certains théologiens, le Coran comprendrait sept sens cachés.

Aux prophètes revint la mission de transmettre son sens littéral, aux imams revint celle de révéler aux vrais shî'ites capables de le recevoir, son sens profond. D'où l'importance des douze imams. Guides spirituels, ils faisaient entrer les croyants dans la walâya, dans l'amitié de Dieu.

Il n'est donc pas étonnant qu'après leur disparition, un clergé d'imams se mit en place et se fit le guide temporel et spirituel des shî'tes. En fréquentant ces hommes de Dieu, ces Amis de Dieu, en mettant en pratique leur enseignement, en entrant avec eux dans une relation de dévotion, de loyauté, de soumission, et enfin en menant une vie de conversion, de purification, de lutte quotidienne contre les tentations, leurs fidèles entraient à leur tour dans le cercle des Amis de Dieu. Ils étaient le chemin sûr du Salut. Ces imams devinrent donc les spécialistes de l'exégèse allégorique du Coran, exégèse qui ne peut se faire que sous leur conduite. Personne ne peut de lui seul se faire l'interprète du Livre sacré. Seule la Tradition représentée par les imams est la garantie de l'authenticité de l'interprétation. Cette condition absolue leur permit de préserver l'orthodoxie et de s'assurer un pouvoir certain sur leurs fidèles.

⁵ Cité par Amir-Moezzi Mohammad-Ali, Jambet Christian, *Qu'est-ce que le shî'isme ?* Paris, Éd. Fayard, 2004, p. 129.

L’Au-delà

Les shî’ites partagent avec les sunnites la croyance en un Au-delà. Mais pour eux, cet Au-delà commencera avec la réapparition, à la fin des Temps, de l’imam caché, le Mahadi. Celui-ci vaincra les forces du Mal. Il réunifiera la nation islamique divisée, il rétablira la justice et la paix. Puis viendra le Jour du Jugement où les vrais shî’tes verront les portes du paradis s’ouvrir devant eux.

Les shî’ites majoritaires, les duodécimains, ont cependant une conception particulière de la vie de l’âme après la mort du défunt. Elle apparut dès le XVII^e siècle et fut appelée résurrection mineure. La mémoire de l’homme enregistre, durant sa vie terrestre, tous ses désirs, ses pensées, ses actes bons et mauvais. Après son décès, son âme se construit un nouveau corps avec tout ce matériau que la mémoire a enregistré. Un corps qui n’est pas matériel, mais « imaginal ». L’âme se voit elle-même, comme si elle se voyait dans un miroir, belle, si sa vie, finalement, a été bonne, affreuse, hideuse, dans le cas contraire.

Le paradis où elle entrera, l’enfer qui l’engloutira ne seront que les projections réelles de son propre moi, fidèle ou infidèle, bel agissant, mal agissant. Chaque âme reçoit le châtement ou la récompense qu’elle a elle-même forgés, par l’exercice de son désir, la vie durant⁶.

Nos guides

- Amir-Moezzi Mohammad-Ali, Jambet Christian, *Qu’est-ce que le shî’isme ?* Paris, Éd. Fayard, 2004.
- Boubakeur Hamza, *Traité moderne de théologie islamique*, Paris, Éd. Maisonneuve & Larose, 1985.
- Caspar Robert, *Traité de théologie musulmane*, Rome, Pontificio Istituto di Studi Arabi e d’Islamistica, 1987, t. I.
- Mervin Sabrina, *Histoire de l’islam : Fondements et doctrines*, Paris, Éd. Flammarion, 2016.
- *Sunnites, chiïtes. Histoire d’une fracture*, in *Le Monde des religions*, sept-oct. 2008, n° 31, pp. 20-41.

⁶ *Ibid.*, p. 338.

8.3

Dès ~ 640

Tibet

Le bouddhisme au pays des neiges éternelles

La légende rapporte que ce sont deux épouses du roi Songtsen Gampo (609/613 - 650) qui introduisirent, vers 640, le bouddhisme au Tibet. L'une était chinoise, l'autre népalaise, et toutes deux étaient des adeptes du Véhicule du Diamant¹. Deux événements facilitèrent sa diffusion. Durant son règne, ce roi parvint à unifier le Tibet et il fit établir une grammaire tibétaine pour traduire les textes bouddhiques.

Son cinquième successeur, Trisong Detsen (~704 - 797), fit venir un abbé népalais, Shantarakshita, et un maître indien, Padmasambhavam, pour l'aider à élever le bouddhisme au rang de religion d'État. C'est aussi sous son règne que l'empire tibétain connut son apogée en étendant son influence jusqu'au Pamir, au Népal et en Chine occidentale.

Vers 842, la royauté fut renversée. Le Tibet se fragmenta en de nombreux fiefs dirigés par des nobles et par les monastères les plus importants, grands propriétaires terriens. Le Tibet se transforma donc en une féodalité de seigneuries laïques et monastiques. Durant cette crise, le bouddhisme, privé du soutien royal, connut un coup d'arrêt dans son expansion.

Mais un peu avant l'an mil il revint en grâce et connut une seconde diffusion.

Au XIII^e siècle, Gengis Kahn et ses cavaliers mongols se lancèrent à la conquête de l'Asie. Ses successeurs bâtirent un immense empire qui s'étendit de la mer de Chine à la mer Noire. Trop faibles pour assurer l'indépendance de leur pays, les Tibétains durent accepter leur protectorat.

Au XVI^e siècle, l'empereur mongol Altan Kahn (1507 - 1582) décerna au lama Sonam Gyatso (1543-1588) le titre de dalaï-lama (Océan de sagesse) et lui conféra le pouvoir spirituel sur tout le Tibet. En 1640, l'empereur mongol Güshi Kahn (~1607 - 1655) confia au 5^e lama Lobsang Gyatso (1617-1682) le pouvoir temporel. Celui-ci fit de Lhassa la capitale du Tibet et entreprit la construction du palais du Potala. Il se fit seconder dans sa tâche par l'abbé du monastère du Tashi Lumpo, à Shigatsé, qu'il nomma Panchen Lama (Grand érudit). Et depuis, le porteur de ce titre devint le deuxième plus haut dignitaire de la hiérarchie tibétaine. Naquit alors une des croyances fondamentales du bouddhisme tibétain : Dalaï-lama et Panchen Lama ne cessent de se réincarner dans la personne de leurs successeurs.

Jusqu'en 1959, ces deux dignitaires gouvernèrent donc le Tibet en collaboration étroite. Depuis, ce pays est soumis au gouvernement chinois.

Le Bön, religion ancestrale du Tibet

Lorsque les missionnaires bouddhistes arrivèrent au Tibet, ils furent confrontés à sa religion ancestrale, la religion Bön, culte chamanique enseignant qu'il existe deux sortes de divinités : les divinités « illuminés », vivant hors de ce monde et les divinités « non illuminés » qui habitent tous les éléments naturels de ce monde.

¹ Cf. ch. 7. 13.

Ces dernières peuvent se montrer fort agressives si elles sont dérangées par les activités humaines. Lorsque, par exemple, un paysan coupe un arbre, il dérange *Nye*, le dieu des arbres, lorsqu'il creuse un puits, il dérange *Sadag*, le dieu de la terre, s'il pollue une source, il dérange *Lu*, le dieu de l'eau... Pour les apaiser, des chamans se livraient à des rituels, des sacrifices, des offrandes et des cérémonies complexes relevant de la magie, de l'exorcisme, de la transe.

Les moines bouddhistes prirent alors trois décisions :

- Ils constituèrent un panthéon bouddhique tibétain en transformant les grandes divinités « illuminées » en avatars de Bouddha.
- Ils démontrèrent aux chamans bön que leur magie était moins efficace que leur magie tantrique. Ils en firent la démonstration en soumettant à leur pouvoir les divinités « non illuminées », au cours d'un grand exorcisme.

Ils firent appel au maître indien Padmasambhava, grand expert en magie, pour cette démonstration. Le sol tibétain était considéré par ses habitants comme le corps du dieu *Sadag*. Padmasambhava le « cloua » avec des « chortens » (monuments de pierre) fichés à douze endroits du royaume. Le chorten qu'il construisit à Lhassa représentait le pieu qu'il enfonça dans son sexe. *Sadag* ne manifesta aucune révolte par quelques soubresauts telluriques. Cette absence de réaction fut interprétée comme la preuve qu'il se soumettait. Toutes les autres divinités furent dès lors obligées de se soumettre et de travailler à la protection du pays et à la diffusion de la doctrine bouddhique.

- Par la suite, les moines « bouddhisèrent » cette religion. Ils la transformèrent en une École bouddhique avec ses temples, ses moines, sa hiérarchie, sa doctrine. Elle se développa tout particulièrement dans les régions excentrées du Tibet. Elle survit toujours, malgré les pressions chinoises. Le Dalaï-lama actuel l'a reconnue officiellement comme cinquième tradition tibétaine.

Les moines bouddhistes intégrèrent encore dans leurs pratiques ses connaissances astrologiques, ses techniques de divination, sa consultation des oracles, ses transes de possession, ses traitements des maladies physiques et psychiques, ses drapeaux de prières favorisant la chance et la prospérité. Ils intégrèrent enfin sa magie dans leurs rituels tantriques...

Ils conservèrent aussi les rites funéraires ancestraux reçus de la Perse ancienne. Ceux-ci consistent notamment en conseils et lecture du livre des Morts, le « bardo », faits au défunt pour l'accompagner dans son voyage dans l'au-delà. Son corps, lors de funérailles dites célestes, est découpé et offert aux vautours.

Cette lecture est avant tout faite aux défunts ordinaires, ceux qui ont atteint l'Éveil n'en ont pas besoin.

Regarde la lumière bleu clair, brillante, appelle-la et, plein d'aspiration envers Vairocana, adresse avec ferveur cette prière que tu répéteras après moi : « Hélas ! Maintenant que j'erre à cause de mon profond aveuglement dans le cycle des existences, que sur le chemin de lumière qui fait apparaître la sagesse de la sphère de tout objet de connaissance, le Baghavan Vairocana me guide en avant ! Que sa sublime parèdre Akasadhatesvari (souveraine de l'espace céleste) me pousse par-derrière. Libérez-moi du chemin périlleux des peurs de l'état intermédiaire et conduisez-moi à la bouddhité parfaite... (*Bardo Thodol*, Livre des Morts tibétain)

Un rituel spécifique pratiqué quarante-neuf jours après le décès permet de savoir si le mort s'est réincarné.

Comme partout ailleurs, le bouddhisme qui s'implanta donc au Pays des neiges éternelles est donc un bouddhisme métissé.

Les quatre écoles du bouddhisme tibétain

Rappelons-le, le bouddhisme qui fut enseigné au Tibet est le bouddhisme tantrique. Comme les Voies du Grand et du Petit Véhicule, il se donne pour but de conduire ses adeptes à l'Éveil, à la cessation du cycle des réincarnations et à l'entrée dans le nirvâna. Et comme elles, il prêche la compassion.

Dans chaque relation à autrui j'apprendrai
À me considérer comme le plus humble de tous
Et à tenir respectueusement les autres pour suprêmes.
Du plus profond de mon cœur. (...)
J'apprendrai à chérir les êtres malfaisants
Et ceux sous l'emprise de puissants méfaits et souffrances
Comme si j'avais trouvé un précieux
Trésor difficile à découvrir².
Guéshé Lang-ri Tang-pa (1054-1123)

Mais il se distingue des deux autres Voies notamment par les moyens qu'il utilise pour atteindre ce but. Il recourt en effet à un usage plus fréquent et plus intensif de techniques particulières de méditation, de yoga et d'expériences magico-religieuses pouvant mener plus rapidement à la bouddhité. En chaque homme vit un germe de bouddhité. Le tânika doit en prendre conscience et le développer jusqu'à ce qu'il éclore en un nouveau bouddha.

À l'intérieur de cette Voie émergent, au Tibet, entre le VIII^e et le XI^e siècles, quatre Écoles. Elles sont toutes animées et dirigées par une chaîne de maîtres éveillés. Aucun moine ne peut parcourir seul l'une de ces Voies, sans courir le danger de se fourvoyer, de se perdre. Il peut même mettre en danger sa vie, s'il se lance dans des pratiques solitaires, hors de tout contrôle. Ce qui les distingue, ce sont avant tout des détails de doctrine et de pratiques.

L'École Nyingmapa (les Anciens)

Elle est la plus ancienne. Elle fut créée au VIII^e siècle et se réclame du grand maître Padmasambhava. Ceux qui suivent cette Voie se regroupent autour de maîtres, des gurus, dont la réputation de sainteté est bien établie. On les reconnaît à leurs bonnets rouges. Ceux-ci ne sont pas forcément des moines. Ils peuvent être des laïcs mariés. Pour mener leurs disciples aux portes de l'Éveil, ces gurus les font passer par neuf étapes très contraignantes au cours desquels ils leur donnent un enseignement sur les tantras servant à la maîtrise des émotions et des passions. Ils leur font expérimenter des techniques d'éveil spirituel : pratiques de visualisation et développement de leur identification avec une divinité choisie, purification de leur comportement, de leur langage, développement de leur vitalité psychique, de la concentration de leurs énergies... Dans les dernières étapes, ils les initient au « dzogchen », que l'on peut traduire par Plénitude Totale car, lorsqu'elle se réalise, l'esprit atteint l'état d'éveillé. Plus aucun phénomène ne peut le toucher, le troubler, le pousser à s'y attacher ou à le rejeter. La principale déité à laquelle les adeptes de cette Voie cherchent à s'identifier est *Vajrakilaya*, déité protectrice qui conduit leur esprit de manière naturelle et spontanée à l'Éveil.

L'École Kagyupa (Voie de la transmission orale)

Fondée au XI^e siècle, cette École propose d'atteindre l'Éveil en six étapes durant lesquels l'adepte est initié à six formes de yoga, à des pratiques ascétiques et à la méditation intensive

² Sa Sainteté le Dalai-lama, *Clarté de l'esprit, lumière du cœur*, Paris, Éd. Calman-Lévy, 1995, p.230 (Trad. Claude Levenson).

des textes sacrés. Sa déité principale est *Chakrasamvara* qui conduit ses dévots sur le chemin de l'initiation. Ses ermites et ses mystiques ont fortement contribué à sa réputation.

C'est dans cette école que s'est développée, dès le XII^e siècle, la croyance en la réincarnation des grands maîtres appelés « tulku ». Ayant atteint l'Éveil, ils peuvent renoncer temporairement au nirvâna et revenir sur terre pour travailler au salut des hommes. Mais ne sont reconnus « tulku » que ceux qui, dès leur (re)naissance, ont manifesté des signes prouvant qu'ils sont bien des réincarnations de tel ou tel grand maître. Ils reçoivent alors une formation intensive destinée à « rafraîchir » leur mémoire et à les mettre au courant de tous les progrès doctrinaux accomplis depuis leur ancienne vie. C'est ainsi que Tenzin Gyatso, l'actuel dalaï-lama, a été reconnu comme la quatorzième réincarnation du premier dalaï-lama Gedun Drub (1391 - 1474).

L'École Sakyapa (La Terre claire)

Fondée elle aussi au XI^e siècle, cette École met l'accent sur la perfection des rituels, la rigueur monastique et l'étude de la métaphysique. Depuis sa fondation la direction de cette École est assurée par la même famille qui joua un grand rôle politique sous le protectorat mongol. Ses adeptes portent un bonnet rouge.

L'École Guélougpa (les Vertueux)

Fondée au début du XV^e siècle, cette École privilégie, comme chemin de l'Éveil, une discipline monacale très stricte et des études très poussées. Ses adeptes sont très souvent des érudits. Vingt ans d'étude leur sont nécessaires pour devenir docteurs. C'est parmi eux que sont choisis les abbés des monastères. Tenzin Gyatso appartient à cette école. Ses adeptes portent un bonnet jaune.

Depuis l'occupation chinoise du Tibet, le bouddhisme vit des heures difficiles. Âmes de la résistance, ses moines y sont persécutés. En revanche, il se maintient bien vivant au sein de ses communautés en exil qui le font connaître dans leurs pays d'accueil.

Nos guides

- Campergue Cécile, *Le Bouddhisme tibétain*, in Religions et Histoire, N° 26, mai-juin 2009, p. 66-71.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- *Le Bouddhisme tibétain*, in Le Monde des religions, n° 30, juillet-août 2008, p. 20-45.
- Lenoir Frédéric, *Petit traité d'histoire des religions*, Paris, Éd. Plomb, 2008.

8.4

Dès le VIII^e siècle

Empire musulman

Des ascètes et des mystiques en quête de Dieu : le soufisme

Pour les sunnites et les shi'ites, la Voie commune qui mène au paradis est de croire fermement un certain nombre de dogmes et de respecter une série d'obligations.

Pour les **sunnites**, il faut croire six dogmes :

- Croire en Dieu (Allah), le seul et unique,
- Croire en ses anges,
- Croire en son Coran,
- Croire en ses prophètes,
- Croire au jour du jugement et à la résurrection des morts,
- Croire en la destinée bonne ou mauvaise.

Et il faut respecter cinq obligations (les piliers de l'islam) :

- La profession de foi (shahada) : attester que Dieu est Un et que Mahomet est son prophète,
- La prière (salat) : prier cinq fois par jour en direction de la Kaaba de la Mecque,
- L'aumône (zakat) : faire l'aumône aux pauvres en fonction de ses moyens,
- Le pèlerinage (hadj) : accomplir le pèlerinage de La Mecque au moins une fois dans sa vie si le croyant en a les moyens physiques et matériels,
- Le jeûne (al-siyam) : jeûner le mois de ramadan, du lever au coucher du soleil.

Pour les **shi'ites** du courant duodécimain, le courant majoritaire, il faut croire cinq dogmes :

- Croire à l'unicité de Dieu,
- Croire à la justice de Dieu,
- Croire que Dieu transmet ses messages par l'intermédiaire de prophètes,
- Croire à l'imamat, c'est-à-dire à la succession ininterrompue des guides spirituels et politiques remontant à 'Ali que Mahomet désigna pour être son successeur,
- Croire au jugement dernier.

Et il faut respecter dix obligations :

- Les cinq citées plus haut que les shi'ites observent avec les sunnites,
- Payer une taxe représentant le 1/5 de tout revenu qui ne correspond pas à un travail ou un héritage (dons, offrandes reçues, récompenses, primes...),
- Le Jihad. Lutter contre les tentations du démon,
- Encourager ce qui est bon,
- Empêcher ce qui est mauvais,
- Aimer la famille du prophète et ses successeurs.

La Tradition rapporte comment de pieux musulmans concevaient le respect de ces obligations.

(Un jour, les esclaves de Bassorah allèrent trouver l'imâm Al-Ḥasan Al-Baṣrî) et lui dirent :

- Ô pieux de la religion ! Nos maîtres nous maltraitent, leurs cœurs ont durci envers nous et nous sommes venus à toi pour que tu incites à l'affranchissement des esclaves dans ton prochain sermon du vendredi.

Il accepta leur demande et promit de donner suite à leur souhait. Des vendredis se succédèrent sans qu'Al-Ḥasan évoque le souhait des esclaves. Un vendredi, il monta sur la chaire et donna un sermon sur l'affranchissement des esclaves. Chaque fidèle ayant entendu le sermon dans la mosquée libéra son esclave après la prière.

Une fois affranchis, ils se réunirent chez Al-Ḥasan et lui parlèrent en ses termes :

- Ô pieux de la religion, nous avons un reproche à te faire.

- À quel sujet ? : répondit-il.

Ils dirent :

- Pourquoi as-tu attendu toutes ces semaines pour parler de notre affranchissement, alors que tu savais à quel point nous en avons besoin ?

Il leur répondit en des termes qui méritent d'être écrits sur des feuilles de lumière avec des lettres d'or. Il répondit avec la certitude de la foi et de la vérité manifeste :

- Ce qui m'a retardé, c'est que je n'avais pas d'esclaves ni de quoi en acheter un. Lorsqu'Allah m'a accordé un peu d'argent, j'ai acheté un esclave et je l'ai affranchi. Ainsi, lorsque j'ai appelé les gens à affranchir leurs esclaves dans mon sermon, leurs cœurs étaient ouverts à ma parole, car j'avais appliqué en premier lieu ce que je demandais à autrui¹.

Nombre de ces pieux musulmans ne se contentèrent pas d'accomplir ces cinq ou dix obligations pour exprimer leur foi. Leur méditation continuelle du Coran avait rendu leur foi si intense qu'ils cherchèrent à l'exprimer non pas en s'imposant des obligations supplémentaires, mais en explorant des Voies qui les rapprocheraient encore davantage de Dieu. Se sont-ils inspirés des ascètes et mystiques juifs, chrétiens, hindous, manichéens, mazdéens... avec lesquels les conquêtes de leurs armées les avaient mis en contact ? Peut-être. Ce que l'on constate, c'est que l'islam, dès les premiers siècles de son existence, produisit des ascètes et des mystiques.

Les Voies qu'ils explorèrent couvraient un large spectre.

Certains explorèrent la voie de l'ascèse. Leur crainte révérencielle de Dieu les poussait à se considérer comme ses esclaves. Conscients de leur néant face à la grandeur incommensurable de Dieu, ils infligeaient à leurs corps toutes sortes de contraintes et de pénitences pour maîtriser leurs pulsions, pour faire abdiquer leur volonté, afin de ne faire que celle de Dieu.

D'autres explorèrent la voie de l'ésotérisme. À leurs yeux, la Nature était en même temps un miroir de la grandeur, de la beauté et de la puissance de Dieu et un voile qui dissimulait ce divin si grand, si beau, si puissant. En recourant aux sciences occultes, dont la magie, ils pensaient pouvoir lever quelque peu ce voile et saisir quelques miettes du pouvoir divin.

Enfin, d'autres mirent l'accent sur la mystique. Leur ascèse fut une ascèse amoureuse, un effort constant pour se rapprocher de Dieu, pour fusionner avec lui.

Au nombre de ces courants spirituels émergea, au VIII^e siècle, à Koufa et à Bassorah, le soufisme qui devint, au fil des siècles, synonyme de mystique musulmane.

Le soufisme

Regroupé, à l'origine, au sein de six confréries, le soufisme en vit naître près de deux cents au cours des siècles. Actuellement, il en existe une cinquantaine autour desquelles gravitent

¹ Rapporté par Sheikh `Abd Al-Ḥamîd Kishk (1933 - 1996), dans son livre *Le Discours du cœur*. Cf. <http://www.islamophile.org/spip/L-Imam-Al-Hasan-Al-Basri.html>.

près de cinquante millions de musulmans², mais dont l'influence s'étendrait sur environ 20% de l'ensemble des fidèles musulmans, soit quelque 300 millions de personnes³.

Le soufisme est une voie initiatique que l'aspirant parcourt sous la conduite d'un maître qui l'aide à se faire aussi transparent que possible à Dieu en purifiant son âme de son ego. Par des exercices propres à chaque école (retraites, ascèse, méditation, psalmodie des noms d'Allah, musique, danse...), il lui apprend à s'effacer totalement pour laisser la place à Dieu seul, pour l'accueillir dans la plénitude de l'Amour. Cette Voie est jalonnée de degrés, d'étapes, de haltes le conduisant d'une observation extérieure de l'islam à une adhésion du cœur d'abord et finalement à une adoration désintéressée de Dieu.

Jonayd, un soufi du IX^e siècle, disait :

Le soufisme consiste en ce que Dieu te fasse mourir à toi pour te faire ressusciter en lui⁴.

La religion musulmane affirme : *Il n'y a de Dieu que Dieu*. Le soufi fait un pas de plus : *Il n'y a que Dieu qui soit*. Le contingent ne peut que disparaître devant l'absolu. Moment d'extase, moment d'adoration, qui va conduire le soufi, une fois revenu parmi les siens, à voir Dieu et à Le rencontrer en toute homme et en tout le créé.

Les êtres n'ont pas été créés pour que tu les voies, mais pour que tu voies leur Seigneur en eux⁵.

Comme tous les mystiques, les soufis ne furent guère en odeur de sainteté auprès des docteurs de la Loi pour lesquels seule comptait son observation rigoureuse. Jamais ceux-ci ne présentaient en termes d'amour la relation entre l'homme et Dieu. Jamais ils ne parlaient d'« inhabitation » de l'Esprit dans l'âme de l'homme. Dieu est le Tout Autre. La seule relation que l'homme peut établir avec Lui est celle de l'adoration et de la soumission à ses commandements.

Aucune catégorie de penseurs en islam n'a été aussi vigoureusement réprimée que les mystiques et les ésotériques. Nombreuses furent les victimes désignées à la vindicte populaire, les emprisonnés, les torturés, les bannis, les exécutés. La hargne ravageuse des autorités religieuses et politiques était sans doute provoquée par la tendance de ces spirituels, dans leur quête passionnée de l'inconnu et la nécessité de sortir des sentiers battus, à passer outre la littéralité de principes religieux considérés comme inflexibles par les autorités. De plus, ces types de spiritualité, et surtout la mystique, devenaient, et ce dès les premiers siècles de l'islam, de plus en plus populaires, d'où les dangers d'influences sociales aux conséquences imprévisibles et de subversions collectives déstabilisantes. Pourtant, grâce surtout à l'œuvre d'Abû Hâmid al-Ghazâli, (...) une spiritualité « modérée » et respectueuse de l'orthodoxie finit par trouver un honorable droit de cité et faire partie intégrante, jusqu'à nos jours, du paysage islamique⁶.

Nos guides

- Le Monde des Religions. *Vingt clés pour comprendre l'islam*, Hors-série n° 4, 2001.
- Meriboute Zidane, *Islamisme, Soufisme, Évangélisme*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2010.
- Mole Marijan, *Les Mystiques musulmans*, Paris, Éd. Les Deux Océans, 1982.

² Chiffre relevé dans *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, t. 1, p. 787.

³ Chiffre relevé dans l'article *Le Soufisme, un islam anti-islamiste* paru sur le site « geostrategie.com » du 27 sept. 2009.

⁴ Cité par Meriboute Zidane, *Islamisme, Soufisme, Évangélisme*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2010, p. 113.

⁵ Cité par Éric Geoffroy, « La mystique de l'islam », in *20 clés pour comprendre l'islam*, Le Monde des religions, Hors-série n° 4, p. 47.

⁶ Mohammad Ali Amir-Moezzi, in *Encyclopédie des religions*, op. cit., p. 782.

8.5

~800 - ~1500

Chrétienté médiévale

La Voie du Salut pour les laïcs

Entre 400 et 800, en Europe occidentale, l'Église catholique s'était beaucoup investie dans la conversion des populations indigènes de l'ex-Empire romain d'Occident, de celle des peuples barbares qui s'étaient installés sur ses ruines et des populations qui vivaient à ses marches : les Angles, les Germains et les Scandinaves. Lorsque les structures administratives de l'Empire romain s'effondrèrent, elles furent généralement remplacées par celles que mirent en place les évêques locaux, seules autorités subsistantes. Beaucoup de leurs administrés se convertirent donc par opportunisme. Quant aux barbares, ils se firent baptiser dès lors que leurs chefs ou leurs rois le leur ordonnaient. Restait à leur faire intégrer dans le quotidien de leur vie le message du Christ. C'est à cette tâche d'évangélisation que l'Église s'attela dès ~800, sous les Carolingiens, au moment où une société féodale se mettait peu à peu en place en Europe.

Cette nouvelle société était composée à 90-95% de paysans soumis à une poignée de seigneurs féodaux, grands propriétaires terriens. À vue humaine, inciter ces hommes et ces femmes à lever les yeux vers le Ciel alors qu'ils les avaient obstinément fixés sur la Terre, relevait de la mission quasi impossible. Les paysans n'avaient qu'un souci en tête : tirer de leurs terres toute la nourriture qu'exigeaient d'eux leurs seigneurs en espérant qu'il en resterait suffisamment pour nourrir leurs familles.

La plupart des seigneurs, eux, ne rêvaient que plaies et bosses, chasse, guerres, conquêtes, pillage, tournois... et aventures galantes.

À partir de ~1100, la reprise du commerce international suscita l'apparition de nombreuses villes et d'une nouvelle classe sociale : le citadin marchand et artisan. L'Église dut aussi évangéliser ces nouveaux venus qui ne rêvaient que cassettes remplies de bonnes espèces sonnantes et trébuchantes.

Dès les premiers siècles de son existence, lorsqu'il était persécuté par le pouvoir romain, le christianisme avait fait du martyr la Voie royale menant au salut. Lorsqu'au IV^e siècle, les persécutions cessèrent, il remplaça cette Voie par celle de la sainteté. Et la Voie de la sainteté qu'il privilégia fut celle du monachisme. Or, il était impensable de transformer la Chrétienté, nom donné à cette société, en un vaste couvent. En conséquence il dut imaginer une autre Voie de sainteté pour la grande masse de ses fidèles laïcs.

Il n'eut pas à la chercher bien loin.

La Voie de l'obéissance

Dans cette société féodale, hiérarchisée, composée de dominants (les seigneurs) et de dominés (leurs sujets), l'obéissance figurait à la première place des vertus qu'elle prônait. L'Église christianisa cette obéissance pour faire changer les uns et les autres de comportement et les obliger à lever les yeux vers le Ciel.

En plus des Dix commandements de Dieu inscrits dans la Bible, elle émit ses propres commandements. C'est ainsi qu'elle obligea tous les fidèles, dès l'âge de sept ans, à assister,

chaque dimanche, à la messe, dans leur église paroissiale, pour écouter la Parole de Dieu commentée par leur curé. Elle les obligea à communier à Noël et à Pâques, c'est-à-dire à recevoir en eux le Christ réellement présent dans l'hostie. Elle les obligea à jeûner durant le carême pour qu'ils se rappellent que les réalités célestes étaient plus importantes que les réalités terrestres. Elle les obligea à respecter le repos dominical pour qu'ils consacrent au moins un jour de la semaine au Seigneur. Elle les obligea à apprendre par cœur le « Credo » et le « Pater » pour leur donner l'habitude de la prière. Puis, dès le IX^e siècle, s'y ajouta l'« Ave Maria ». Pour les amener à mettre en pratique le grand commandement de l'amour fraternel, elle les incita non seulement à l'exercer auprès de leurs clans et de leurs familles, mais encore en allant visiter les malades, les prisonniers, les pauvres...et en pratiquant le pardon des offenses. Elle condamna de même les excès de table, les beuveries, les propos obscènes...

Elle légiféra pour inculquer à ces féodaux le sens de la responsabilité personnelle et la supériorité des valeurs évangéliques sur les valeurs claniques. Elle leur interdit les guerres privées et les soumit à la Paix de l'Église. En sacralisant leurs rites et leurs idéaux, elle transforma ces guerriers en chevaliers du Christ.

Elle interdit aux marchands l'usure dans le commerce de l'argent.

Et pour tous, elle remplaça la notion de tabou, d'interdit par celle de péché individuel considéré comme une offense à Dieu.

Et, grande révolution, au temps des Carolingiens, elle leur enseigna encore comment se comporter envers les femmes, et d'abord envers leur propre femme. Elle leur enseigna d'abord que la loi était la même pour l'homme et pour la femme. « Il n'est pas permis au mari ce qui est interdit à la femme. » En conséquence, la polygamie, le concubinage ancillaire, la répudiation de la femme au gré du mari, le rapt de l'épouse, l'inceste, l'avortement..., toutes ces formes de violence fort répandues à cette époque, ne furent plus tolérées. Le mariage fut proclamé monogame et indissoluble.

L'Église exalta encore l'amour du couple. Elle enseigna aux époux la tendresse. Aux épouses, elle enseigna la douceur, la patience. À tous les deux, elle leur enseigna la fidélité, le dévouement. Elle leur donna un but, la procréation, mais aussi l'éducation de leurs enfants. Le plaisir sexuel était légitime. Mais elle les exhorta aussi à maîtriser leurs sens en leur demandant de s'abstenir de toutes relations les jours où ils devaient mettre Dieu au centre de leurs préoccupations : les dimanches, les jours de fête, durant le carême, les jours de jeûne et d'abstinence... Dans cette société aux mœurs rudes, qui n'avait pas encore tout à fait renoncé à ses coutumes barbares, et dans laquelle les hommes régnaient en maîtres et seigneurs, cette Voie de sainteté conjugale constitua en effet une véritable révolution.

Le passage de la confession publique instituée dès les premiers siècles du christianisme à la confession auriculaire, personnelle et confidentielle durant le Haut Moyen Age, ainsi que l'obligation de se confesser une fois l'an, décrétée en 1215, lors du quatrième Concile de Latran, contribuèrent très fortement à l'intériorisation de la religion.

Et lorsqu'elle ne parvenait pas à se faire obéir, l'Église n'hésita pas excommunier et à faire appel au bras séculier pour éliminer les hérétiques, tels les cathares et les vaudois, qui refusaient d'abandonner leurs croyances. C'est ainsi qu'elle mit sur pied l'Inquisition.

Un pape, Boniface VIII (~1235 - 1303) chercha à élever la puissance spirituelle de l'Église au-dessus de la puissance temporelle pour mieux christianiser la Chrétienté. Il chercha même à disposer des trônes qui gouvernaient l'Europe pour y placer les plus vertueux (!) des princes. Il s'en suivit une grave crise politique.

Consciente que cette christianisation par la contrainte ne pouvait donner tous les fruits attendus (Le Moyen Âge ne cessa de connaître des mouvements de contestation de l'autorité de l'Église du haut en bas de la pyramide sociale.), elle chercha, dans le même temps, à toucher le cœur, l'esprit et les sens de ses fidèles, pour rendre cette obéissance non seulement supportable, mais désirable, pour les amener à répéter la parole que le Christ prononça peu avant sa passion.

Non pas ma volonté, mais ta volonté. (Mt 26 : 39)

Elle développa donc toute une stratégie pour investir totalement l'espace, le temps, l'imaginaire et la raison de ses fidèles.

1. Investissement de l'espace

Dès le V^e siècle, l'Église se mit à tisser un maillage si serré d'évêchés et de paroisses que ces nouvelles structures occupèrent peu à peu tout l'espace européen. Et dans chacune de ces structures elle y construisit toute une série de grands et petits édifices religieux : cathédrales, églises paroissiales, monastères, chapelles, oratoires..., notamment sur les lieux des anciens cultes païens.

Peu avant son départ en 597 pour l'Angleterre où le pape Grégoire le Grand l'envoyait convertir les Angles, le moine bénédictin Augustin de Canterbury reçut de ce pontife une lettre lui expliquant la stratégie de conversion qu'il devait appliquer.

Après de longues réflexions, j'ai statué sur le cas des Angles : que les temples des idoles ne doivent absolument pas être détruits dans cette nation, mais que l'on détruise uniquement les idoles qui s'y trouvent. Qu'on prenne de l'eau bénite et que l'on asperge ces temples, qu'on y édifie des autels et qu'on y place des reliques ; en effet, si ces temples sont bien construits, il est nécessaire de les conserver, il suffit d'en changer la destination : les faire passer du culte des idoles à la louange du vrai Dieu. De cette façon, le peuple, constatant que ses temples sont respectés, déposera plus facilement l'erreur de son cœur et, connaissant et adorant le vrai Dieu, se rassemblera plus familièrement aux lieux où il avait coutume de se rendre. Comme la coutume existe d'offrir beaucoup de bœufs en sacrifice aux esprits, il faut également transformer légèrement le cérémonial de ces offrandes, de manière à fixer ces coutumes rituelles au jour de la dédicace ou de la fête des saints martyrs dont les reliques ont été placées dans l'église ; que les gens continuent à se construire des cabanes de branchages auprès des mêmes temples devenus églises et qu'ils célèbrent la fête par des agapes rituelles¹.

Aux croisées des chemins l'Église planta encore des croix et construisit des calvaires, de petits oratoires. Bref, il ne fut plus possible de faire deux pas sans buter contre ces symboles religieux. Elle emplit encore cet espace de la sonnerie des cloches pour annoncer ses messes et ses cérémonies, et inviter les fidèles, le matin, le midi et le soir, à prier l'Angelus.

2. Investissement du temps

L'Église investit le temps des chrétiens en mettant peu à peu au point un calendrier liturgique. En 325, au concile de Nicée, les évêques entérinèrent l'usage de l'Église de Rome de fixer la fête de Pâque le dimanche qui suit le 14^e jour de la lune de mars. Puis, chaque fois qu'elle le pouvait, quand une fête s'y prêtait, elle la calquait sur une fête du paganisme. C'est ainsi, par exemple, qu'en 354, le pape Libère fixa la fête de Noël au 25 décembre pour concurrencer la fête romaine du *Sol invictus*, et celle des Saturnales qui se célébraient du 17 au 24 décembre. La procession des Rogations, le 25 avril, à travers la campagne prit le relais d'une procession romaine pour implorer les dieux de préserver les vignes du mildiou.

¹ Cité par Philippe Walter, *Mythologie chrétienne*, Paris, Ed. Imago, 2003, p. 11.

Au Moyen Âge, l'Église investit le temps des chrétiens selon le calendrier suivant :

- 1^{er} novembre : la Toussaint²
- 11 novembre : la Saint-Martin
- 25 décembre – 6 janvier : Noël et les Douze jours reliant Noël à l'Épiphanie.
- 3 février : la Chandeleur-Saint-Blaise³
- 47 jours avant Pâques : Mardi Gras, suivi du Carême
- 25 mars : fête de l'Annonciation, dès le VII^e siècle
- Entre le 22 mars et le 25 avril : Pâques
- 40 jours après Pâques : l'Ascension
- 50 jours après Pâques : Pentecôte
- 24 juin : la Saint-Jean d'été⁴
- 1^{er} août : la Saint-Pierre-aux-liens⁵
- 15 août : Assomption
- 29 septembre : la Saint-Michel⁶.

Si l'on ajoute à ces fêtes les cinquante-deux dimanches de l'année et les nombreuses fêtes des saints paroissiaux, des saints patrons des confréries, des métiers et de toute autre association... (Chaque jour de l'année avait son saint dans ce calendrier), on estime qu'elles occupaient les chrétiens un tiers de l'année qui leur permettaient un repos mérité.

Durant la semaine, les fidèles étaient encore invités à participer, le matin, à une prière communautaire qui fut appelée « Laudes » et à une prière du soir qui fut appelée « Vêpres ». Au cours des VII^e et VIII^e siècles, une messe matinale quotidienne remplaça la prière de « Laudes ». Le vendredi, les fidèles devaient jeûner, s'abstenir de manger de la viande, pénitence qu'ils s'infligeaient volontairement pour s'unir aux souffrances du Christ, mort un vendredi.

À partir du V^e siècle, les fidèles devaient encore jeûner les quatre semaines précédant Noël, période qui fut appelée « Avent » afin de se préparer à accueillir, à Noël, le Christ.

Bref, l'Église fit en sorte que pratiquement tous les jours, d'une manière ou d'une autre, les fidèles étaient invités à lever leurs yeux vers le Ciel et à y faire monter leurs prières.

3. Investissement de l'imaginaire

La toute grande majorité des chrétiens ne savait ni lire ni écrire. Le prêche lors de la messe dominicale devait palier à cette insuffisance. Il était du devoir des curés d'instruire leurs ouailles. Mais leur formation n'était pas toujours à la hauteur des attentes de l'Église. Rares

² Cette fête remplaça la fête païenne irlandaise de Samain durant laquelle les êtres de l'Au-delà avaient la permission de rendre visite aux vivants d'ici-bas et à ceux-ci de se rendre dans cet autre monde.

³ Cette fête remplaça le culte païen de l'ours qui sortait de sa tanière pour voir si le temps était clément. Elle s'accompagnait de déguisements ou travestissements en ours, de simulacres de viols ou d'enlèvements de jeunes filles. Le pape Gélase I^{er} la transforma en fête de la lumière annonçant la fin de la nuit hivernale, c'est-à-dire la fin du paganisme repoussé par la lumière du Christ. Cette fête est aussi celle de saint Blaise, martyr, qui, sur le chemin de son exécution, guérit un enfant qui étouffait après avoir avalé une arête de poisson. Il fut donc invoqué pour les maux de gorge. Ce jour-là, les prêtres appliquaient deux cierges allumés d'un côté et de l'autre du cou de leurs fidèles.

⁴ Placée au solstice d'été, lorsque le soleil commence de décroître, cette fête célèbre saint Jean-Baptiste qui avait dit à ses disciples qu'il devait décroître pour laisser la place au Christ, nouveau Soleil qui commence de croître au solstice d'hiver, le 25 décembre.

⁵ Cette fête célèbre la délivrance miraculeuse de saint Pierre de sa prison dans laquelle le roi juif Hérode Agrippa l'avait fait enchaîner.

⁶ Cette fête célèbre l'apparition de l'archange saint Michel, chef de l'armée des anges, au mont Gargan, dans les Pouilles, en 493.

étaient les excellents prédicateurs qui attiraient les foules et qui savaient toucher le cœur de leurs auditeurs. L'Église battit alors le rappel de tous les artistes et artisans et leur demanda de mettre leur art au service de la Foi. Elle leur demanda de rendre visibles les croyances du christianisme résumées dans le « Credo », de les rendre palpables, de faire des cathédrales et des églises des bibles de pierre, de raconter la vie du Christ, de la Vierge Marie, des saints, de représenter le Jugement dernier, le paradis, l'Enfer, afin de susciter chez ceux qui contemperaient ces œuvres d'art le désir de faire le bon choix. Naquirent alors l'art carolingien (~750 - ~930), l'art ottonien (~919 - ~1024), l'art anglo-saxon (~885 - ~1200), l'art préroman en Espagne (V^e-XI^e siècle), puis l'art roman (~1000 - ~1200) et l'art gothique (~1200 - ~1500). En Italie du sud, byzantins, arabes et Normands influencèrent l'art chrétien.

Chacun de ces arts célébrait à sa manière un Dieu unique, mais composé des Trois Personnes, le Père, le Fils, l'Esprit-Saint. Ils le montraient entouré de toute une cour céleste : d'une Vierge Marie élevée au rang de Mère de Dieu, avec un statut quasi divin, d'anges, d'archanges, de séraphins..., et d'une multitude de saints, de martyrs, de docteurs, de vierges... Et au-dessous de cette cour céleste, le monde des démons dévorant les damnés de la Terre.

Un Christ agonisant sculpté sur une croix, ou gisant sur les genoux de sa mère, ou un Christ ressuscité peint au-dessus d'un autel, ou un Jugement dernier sculpté sur le tympan d'une cathédrale valaient tous les sermons. L'Église fit encore appel au chant et à la musique pour faire fondre tous les cœurs endurcis et leur arracher des larmes de repentance. Elle fit appel enfin à ses écrivains, à ses poètes et à ses troubadours pour célébrer les merveilles de Dieu, raconter les exploits et les miracles des martyrs et des saints...

Elle traça pour ses fidèles des chemins de pèlerinages à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle... pour aller y remercier Dieu, demander une guérison, une aide, la rémission d'une faute trop lourde à porter. Lorsqu'ils revenaient d'un aussi lointain voyage, ils étaient certains d'avoir gagné le paradis !

Elle offrit à leur vénération des reliques, vraies ou fausses, de martyrs, de saints, des morceaux de bois de la Sainte Croix, des gouttes de lait de la Vierge Marie... Posséder un fragment d'os d'un martyr ou d'un saint, c'était obtenir sa protection. Leur prolifération et le commerce, voir les conflits qu'elles suscitèrent, obligèrent l'Église à dresser une liste de critères permettant de distinguer les vraies des fausses reliques.

Et elle envoya ses turbulents seigneurs, en mal d'aventures, en croisade au Proche-Orient, délivrer le tombeau du Christ. Elle inventa même pour ces croisés des ordres monastiques : ordre des Hospitaliers, ordre du Temple, ordre teutonique... pour la défense des Lieux Saints et la protection des pèlerins.

L'Église immergea donc complètement ses fidèles dans un monde où le Ciel était descendu sur Terre, mais où le divin le plus orthodoxe côtoyait aussi et souvent le merveilleux, voire le magique.

4. L'investissement de la raison

Dès qu'il devint religion d'État de l'Empire romain, le christianisme prit aussi le contrôle du savoir et se mit en devoir de christianiser une grande partie du savoir antique. Il confia d'abord cette tâche aux écoles épiscopales et abbatiales, puis aux universités.

Au XIII^e siècle, certaines de ces écoles se regroupèrent en effet en centres universitaires autonomes. Bologne, Salerne, Paris, Oxford, Toulouse, Rome, Naples, Salamanque figurent parmi les premières villes universitaires. En 1400, on en comptait quarante-quatre. On y enseignait bien évidemment la théologie, mais aussi le droit canon et civil, la médecine, les arts (correspondant à notre formation secondaire classique). Pour mieux contrôler leur enseignement, le pape Grégoire IX déclara, en 1231, que les universités dépendraient dorénavant directement du Saint-Siège et il poussa les dominicains et les franciscains, tout dévoués à la papauté, à y envoyer leurs meilleurs éléments pour y enseigner. De grands noms y brillèrent : saint Thomas d'Aquin († 1274), saint Bonaventure († 1274), Robert Grossetête († 1253), Albert le Grand († 1280), Raymond Lulle († 1315 ?) ...

Des laïcs y enseignèrent aussi. Ils ne se mariaient pas et vivaient comme des ecclésiastiques. Quant aux étudiants, ils étaient tous tonsurés et bénéficiaient du statut ecclésiastique. Les théologiens y étudiaient la Bible, les Pères de l'Église, Aristote. Le *Décret* de Gratien servait de bible aux juristes, les futurs médecins étudiaient Hippocrate et Galien. En dehors de ces universités contrôlées par l'Église, il n'existait aucune autre grande école.

En immergeant ainsi ses fidèles dans le monde divin, en exerçant un contrôle étroit sur l'espace et le temps dans lequel ils se mouvaient, en nourrissant leur imaginaire et en éduquant leur raison, l'Église pensa que la Voie du salut leur serait un peu plus facile à gravir.

A-t-elle atteint son but ?

La réponse ne peut être que contrastée.

L'Église représentée par ses papes, évêques, curés et moines, eut, elle-même, bien du mal à demeurer fidèle à l'enseignement de son Maître et à suivre sa propre Voie de sainteté. Constamment elle fut amenée à se réformer.

Alors quelle fut la portée de la christianisation de la grande masse des fidèles européens ?

C'est à Léopold Gênicot (1914 - 1995), grand médiéviste de nationalité belge, que nous avons demandé de nous fournir la réponse :

La religion s'enseignait peu et mal. Point de catéchèse par le clergé ou à peine : les enfants héritaient la foi de leurs parents. Adultes, ils ajoutaient à ce bagage ce qu'ils entendaient à l'homélie dominicale, si elle se donnait, si elle était substantielle et s'ils y assistaient. Et aussi ce qu'ils pouvaient voir. La liturgie était chargée de sens mais elle ne déployait tous ses fastes que dans les abbatiales et collégiales, elle n'était sans doute pas commentée comme elle le demandait, elle n'était l'affaire que des prêtres et employait une langue incompréhensible aux fidèles. Sculptures, fresques et miniatures instruisaient aussi, mais toutes les églises n'étaient peut-être pas décorées et, même au bas Moyen Âge, au temps des premières « bibles des pauvres », les manuscrits n'atteignaient guère les foules. Si bien que le christianisme était pour la plupart de ses adeptes une morale plus qu'un dogme ; et, par le fait même, une morale dont l'observation n'était pas suffisamment une réponse de l'homme à l'amour de Dieu, qu'on respectait surtout par crainte du courroux céleste sur cette terre et dans l'au-delà. Du moins ses vérités fondamentales étaient-elles connues, et ses préceptes essentiels, plus ou moins suivis. Et l'oublier eût été difficile car le christianisme était présent à toutes les manifestations de la vie individuelle et collective. Il pouvait être, dans une mesure variable, tronqué, défiguré, trahi. Il n'en formait pas moins le lieu géométrique de l'Occident⁷.

⁷ Gênicot Léopold, « L'Europe au Moyen Âge », in *De l'Europe du Moyen Âge à l'Europe des Lumières*, Paris, Éd. Encyclopaedia Universalis, 1999, pp. 31-32.

Nos guides

- Bériou Nicole et Morenzoni Franco, *Prédication et liturgie au Moyen Âge*, Turnhout, Éd. Brepols, 2008.
- Chélini Jean, *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*, Paris, Éd. Hachette, 1991.
- *Dictionnaire de l'art du Moyen Âge occidental*, sous la dir. de Pascale Charron et Jean-Marie Guillouët, Paris, Éd. R. Laffont, 2009.
- Duby Georges, *L'Europe du Moyen Âge*, Paris, Éd. Flammarion, 1984.
- Dues Greg, *Guide des coutumes et traditions catholiques*, Paris, Éd. Bayard, 2004.
- Feller Laurent, Judic Bruno, *Les Sociétés du Haut Moyen Âge occidental*, Paris, Publ. de la Sorbonne, 2010.
- Le Goff Jacques, *Le Dieu du Moyen Âge*, Paris, Éd. Bayard, 2003.
- Moisset Jean-Pierre, *Histoire du catholicisme*, Paris, Éd. Flammarion, 2006.
- Walter Philippe, *Mythologie chrétienne*, Paris, Éd. Imago, 2003.

8.6

1054

Empire byzantin

L'Orthodoxie, Voie des chrétiens d'Orient pour accéder au Royaume de Dieu

Au sein de l'Empire romain cohabitaient trois cultures : la culture latine dans sa partie occidentale et les cultures grecque et sémite dans sa partie orientale. Le christianisme se diffusa dans chacune d'elles.

L'exploration du monde divin est chose difficile. Homo *religiosus* ne capte généralement qu'un « bruit de fin silence »¹. Marqués par leurs cultures, les chrétiens eurent parfois de la peine à s'accorder sur ce qu'ils en avaient saisi. Durant les quatre premiers siècles de l'existence de leur religion, nous l'avons vu, les évêques durent batailler ferme pour se mettre d'accord sur un Credo consensuel, certains chrétiens de culture sémite notamment éprouvant de grandes difficultés à accepter un Dieu Trine et Un, dont la seconde personne s'incarna en celle de Jésus de Nazareth, fils d'une vierge, Marie. S'en suivirent des ruptures, des schismes.

Dès le IV^e siècle, c'est entre les chrétiens de culture latine et de culture grecque que des divergences doctrinales et disciplinaires se manifestèrent et qui aboutirent à une excommunication réciproque, en 1054, et à la constitution de deux Églises, celle d'Orient qui prit le nom d'Église orthodoxe et celle d'Occident, celui d'Église catholique romaine.

Petite histoire du Grand Schisme

En 313, l'empereur Constantin I^{er} avait mis fin à la persécution de la religion chrétienne et avait accordé à tous les sujets de l'Empire romain le droit de pratiquer la religion de leur choix. Le christianisme était enfin reconnu officiellement par l'État aux côtés de l'ancienne religion romaine.

En 330, afin de pouvoir intervenir plus rapidement sur les frontières occidentales et orientales de l'Empire que les peuples barbares et les Perses ne cessaient de franchir, cet empereur avait fait de Constantinople la nouvelle capitale de l'Empire, Rome étant trop éloignée des champs de bataille. Dès lors, l'évêque de Rome et l'évêque de Constantinople se partagèrent, dans l'Église, une égale primauté d'honneur. Le premier, portant le titre de pape, l'exerçait sur les évêques de la partie occidentale de l'Empire, le second, portant le titre de patriarche, l'exerçait sur les évêques de la partie orientale.

En 380, l'empereur Théodose I^{er} proclama le christianisme défini au concile de Nicée religion d'État de l'Empire romain.

À sa mort en 395, l'Empire fut définitivement partagé en un Empire romain d'Occident et un Empire romain d'Orient, qui vécurent désormais leur vie propre, de façon de plus en plus indépendante l'un de l'autre. Cette séparation fut aggravée par l'arrivée dans l'Empire d'Occident de peuples barbares qui provoquèrent sa chute en 476. Convertis au christianisme, ces barbares, en imposant leurs propres cultures, suscitèrent toute une série d'incompréhensions réciproques entre les Églises des deux empires au sujet de différents problèmes doctrinaux et disciplinaires.

¹ Cf. ch. 6. 5.

Citons-en deux :

La primauté du pape

La disparition des empereurs d'Occident au V^e siècle renforça considérablement le prestige des empereurs d'Orient, et par ricochet, celui de l'évêque de Constantinople qui prit le titre de patriarche œcuménique, c'est-à-dire de responsable de toute l'Église. Les papes de Rome réagirent face à cette prétention en affirmant que le pape n'était pas seulement l'évêque de Rome et le patriarche d'Occident, mais qu'il était également le Vicaire du Christ sur la Terre et le successeur de l'apôtre Pierre. Ils fondaient cette prétention sur un écrit, les pseudo-Clémentines, série d'homélie attribuées au quatrième pape de Rome, Clément I^{er} (93 - 101), et qui élevaient l'apôtre Pierre au-dessus des autres apôtres². Ils fondaient encore cette prétention sur la présence à Rome de son tombeau, ainsi que celui de l'apôtre Paul. Ils n'hésitèrent donc pas à transformer leur primauté d'honneur en une primauté de droit en matière de foi et de morale sur toutes les Églises aussi bien d'Orient que d'Occident. Dans une lettre qu'il adressa au patriarche de Constantinople, le pape Nicolas I^{er} (858 - 867) se permit d'écrire :

(Le pape jouit de l'autorité) sur toute la terre, c'est-à-dire sur chaque Église.

Cette prétention fut bien entendu rejetée vigoureusement par l'Église d'Orient qui tenait à un gouvernement démocratique de l'Église, semblable à celui instauré par les Apôtres.

La querelle du Filioque

Dès la fin du VI^e siècle, une nouvelle divergence doctrinale envenima encore un peu plus la situation.

En 589, un synode tenu à Tolède en Espagne introduisit une nouveauté dans le Credo de Nicée-Constantinople admis par tous. Alors que celui-ci proclamait que l'Esprit-Saint procédait uniquement du Père, ce synode proclama qu'il procédait du Père **et du Fils** (Filioque), voulant affirmer par cet ajout qu'au sein de la Trinité Jésus-Christ était l'égal du Père. Et cela pour lutter contre l'hérésie arienne dans laquelle les Wisigoths installés en Espagne avaient été baptisés. Les prêtres ariens, pour sauvegarder l'Unicité de Dieu, leur avaient enseigné que Jésus-Christ n'était qu'un homme que Dieu le Père avait adopté comme son fils. En conséquence, celui-ci ne pouvait que lui être inférieur.

Cette doctrine du « Filioque » fut reprise par Charlemagne pour des motifs plus politiques qu'évangéliques. Ses théologiens la défendirent, en 809, au concile d'Aix-la-Chapelle qui l'imposa à tout son Empire, affirmant qu'elle était la seule vraie doctrine de l'Église. L'Empire byzantin, lui, continua de s'en tenir au Credo traditionnel de Nicée-Constantinople. Fort remonté contre la cour de Byzance qui avait fait capoter son projet d'union entre les deux empires chrétiens, Charlemagne put ainsi l'accuser d'être tombée dans l'hérésie et se poser comme le seul défenseur de la vraie foi chrétienne. Mais le pape Léon III (795 - 816) refusa d'entrer dans son jeu. Il s'en tint, comme les Byzantins, au Credo traditionnel qu'il fit chanter, à Rome, sans cette adjonction.

En revanche, en 1014, le pape Benoît VIII ne put résister à la pression, cette fois-ci, de l'empereur du Saint Empire romain germanique, Henri II, qui, à l'occasion de son couronnement à Rome, exigea l'introduction du « Filioque » dans le Credo.

L'Église d'Orient refusa d'entériner cette nouveauté pour deux raisons :

² En réalité, les historiens ont démontré qu'il s'agissait d'un écrit apocryphe du IV^e siècle.

- Le Credo était un bien commun qui appartenait à l'Église entière. Toute modification de son énoncé ne pouvait être discutée qu'au sein d'un concile universel et être acceptée par la majorité des évêques. Des synodes particuliers comme ceux de Tolède et d'Aix-la-Chapelle, ou un pape, par sa seule autorité, et encore moins un empereur, n'étaient pas habilités à le modifier.
- Tout en proclamant avec l'Église d'Occident que le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ne formaient qu'un seul et unique Dieu, l'Église d'Orient rappelait la croyance traditionnelle, à savoir que ces trois Personnes étaient distinctes l'une de l'autre. L'Esprit-Saint ne pouvait donc procéder de deux personnes distinctes en même temps. L'Église d'Occident maintint cependant le « Filioque » affirmant que cet ajout était conforme aux données de l'Évangile et des Pères de l'Église.

D'autres sujets de discorde vinrent envenimer encore un peu plus leurs relations. Elles se disputèrent sur la date de Pâques, sur le purgatoire, sur la façon d'administrer le baptême, sur le rôle des images (icônes), sur le port de la barbe par les prêtres, sur leur obligation de demeurer célibataires, sur le fait de savoir si le pain de la communion devait être du pain azyme ou du pain levé...

16 juillet 1054 La rupture

En 1054, le pape Léon IX envoya à Constantinople trois légats apaiser ces différends. Homme fort intransigeant, Hubert de Moyenmoutier, le chef de la délégation romaine, plutôt que de chercher une entente, voulut imposer les vues pontificales. Le patriarche Michel Cérulaire, homme tout aussi susceptible, ne l'entendit pas de cette oreille. Leurs conversations tournèrent rapidement à l'aigre et se terminèrent en bordées d'injures. Devant un clergé et des fidèles médusés, le 16 juillet, alors qu'une messe était célébrée en l'église Sainte-Sophie, les légats pontificaux y firent une entrée remarquée. Ils déposèrent sur l'autel une bulle excommuniant Michel Cérulaire, puis ils sortirent en secouant la poussière de leurs chaussures. Une semaine plus tard, le 24 juillet, le synode permanent byzantin excommuniant, à son tour, le légat pontifical et ses acolytes.

Tout dramatique et navrant que fut cet échec, les ponts n'étaient cependant pas encore tout à fait rompus. Ils ne le furent qu'en 1204. Lors de la IV^e Croisade, les chevaliers occidentaux se détournèrent de leur mission première. Au lieu d'aller arracher les Lieux Saints aux sarrasins, ils marchèrent sur Constantinople pour y piller ses richesses. Le 1^{er} avril, ils s'emparèrent de la ville et la mirent à sac. Ce pillage et non plus une querelle dogmatique fut donc la cause ultime de la rupture entre les deux Églises. Un concile d'union se tint à Lyon en 1274 et un second à Florence en 1439. Tous deux échouèrent.

Ce n'est qu'en 1965 que le pape Paul VI (1897-1978) et le patriarche de Constantinople Athénagoras (1886-1972) tombèrent dans les bras l'un de l'autre, levèrent les excommunications et formulèrent le vœu d'une pleine communion entre les deux Églises.

Quelques rappels de l'histoire de l'Église orthodoxe

L'Église orthodoxe est donc la continuation de l'Église chrétienne de l'Empire byzantin. Celle-ci était dirigée par quatre patriarches (Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem). Le patriarche de Constantinople, nommé par l'empereur, exerçait, comme nous l'avons dit, une primauté d'honneur. Il était le *primus inter pares*.

L'Église orthodoxe ne se limita pas aux frontières de l'Empire. Dès le IX^e siècle, elle envoya des missionnaires convertir les Slaves du Sud (Serbes, Bulgares, Bosniaques, Croates) et les

Roumains. En 987, Vladimir, prince de Kiev, se convertit à son tour, entraînant le peuple russe derrière lui.

Lorsque Constantinople fut prise en 1453 et que l'Empire byzantin tomba sous la coupe de l'islam, l'Église orthodoxe, bien que brimée et persécutée, put poursuivre ses activités, mais uniquement à l'interne. Tout prosélytisme lui était interdit. Elle devint alors, dans les pays occupés, l'âme de la résistance nationale.

En revanche, elle put s'épanouir en Russie où se développa une vie monastique intense. Après sa victoire en 1480 sur les Tartares qui occupaient le pays, Moscou, capitale du grand-duché de Moscovie, fédéra peu à peu les populations russes et construisit son propre empire. Elle se considéra dès lors comme la Troisième Rome et donna à l'orthodoxie un nouvel éclat.

Mais en 1917, éclatait la révolution d'Octobre. Pour l'Église orthodoxe russe commença sa lutte pour sa survie. L'État soviétique s'était donné en effet pour but d'extirper la foi religieuse du cœur du peuple russe. Il en alla de même par la suite dans tous les pays qui, après la Deuxième Guerre mondiale, tombèrent dans l'orbite russe.

L'effondrement du monde communiste européen en 1989 redonna la liberté à l'Église orthodoxe. Dans les pays musulmans, en revanche, celle-ci doit toujours lutter pour sa survie.

Aujourd'hui, outre les quatre anciens patriarchats, l'Église orthodoxe est constituée de neuf Églises autocéphales : Russie, Serbie, Roumanie, Bulgarie, Géorgie, Chypre, Grèce, Pologne et Albanie, de six Églises autonomes : Tchèque, Slovaquie, Sinaï, Finlande, Japon et Chine, ainsi que d'une grande diaspora.

L'Orthodoxie, la Voie de la beauté pour approcher le divin

Dans son ouvrage *L'Orthodoxie*, le théologien Serge Boulgakov fait une remarque intéressante :

Chaque branche historique du christianisme universel a reçu un don particulier qui le caractérise : le catholicisme, celui de l'organisation et de l'autorité ; le protestantisme, le don éthique de l'honnêteté de l'intellect et de la vie ; aux peuples orthodoxes, et surtout à ceux de Byzance et de la Russie, il a été donné de voir la beauté du monde spirituel.

Faire voir la beauté du monde spirituel et y faire accéder leurs fidèles, telle est la mission que se donnèrent l'Église d'Orient, puis, à sa suite, l'Église orthodoxe. Pour remplir cette mission, l'Église d'Orient put compter sur le soutien indéfectible de la cour impériale et des monastères.

L'Étiquette impériale inspiratrice de la liturgie

La cour impériale inspira en effet l'Église orthodoxe dans son culte qu'elle rendait à Dieu. Celui-ci ne pouvait pas être honoré de façon moins digne que l'empereur, son vicaire. Aussi, s'inspirant des fastes protocolaires déployés à la cour, accorda-t-elle une grande importance à la beauté et à la solennité de ses liturgies. Vêtements et ornements richement décorés, éclat des luminaires et odeur de l'encens, chants³, prières et lectures bibliques, rites et processions, tout devait concourir à donner à ses fidèles un avant-goût de la liturgie céleste.

³ Le chant est considéré comme une prière. Les instruments de musique ne pouvant prier, ils sont donc exclus du service divin. Seule la voix humaine est admise.

L'église byzantine, image de la beauté du Paradis.

En favorisant l'art religieux, la cour impériale fut une aide précieuse pour l'Église qui cherchait à donner à ses fidèles une certaine image de la beauté du Paradis. L'empereur Justinien (482 - 565) lui donna pour modèle de ses églises la basilique Sainte-Sophie à Constantinople qu'il fit construire et qu'il inaugura le 27 décembre 537. Parmi les nombreux éléments qui caractérisent ce chef d'œuvre de l'art byzantin, deux d'entre eux étaient susceptibles de faire saisir aux fidèles la beauté paradisiaque : son architecture extérieure et la décoration de son intérieur.

Son architecture

En Occident, les églises du Moyen Âge ont généralement la forme d'une croix latine rappelant la passion du Christ. Elles possèdent, en outre, un ou deux clochers, symboles de la prière des croyants montant à l'assaut du Ciel, séjour de Dieu.

S'inspirant du Panthéon de Rome, les architectes byzantins construisirent Sainte-Sophie en forme de croix grecque, c'est-à-dire qu'elle comporte quatre nefs disposées en croix d'égale longueur. Et ils firent reposer en son centre une grande coupole dorée de 6,25 m de diamètre pour une hauteur totale de 55,6 m.

La croix « grecque » symbolise la vie, les rayons du soleil christique. L'Église est le lieu de la Vie, de la Présence divine qui irradie sa lumière bienfaisante dans les quatre directions du monde. La coupole symbolise le Ciel qui descend sur Terre, qui vient à la rencontre de l'homme.

Sous la coupole de l'Église orthodoxe qui s'abaisse, qui assemble et réunit, on se sent demeurer dans la maison du Père, après la jonction réalisée du divin et de l'humain⁴.

S'il faut en croire des documents syriens du VII^e siècle, c'est l'empereur lui-même qui avait voulu que cette coupole représentât la voûte céleste de laquelle l'Esprit-Saint descendait dans le cœur des fidèles rassemblés pour l'office divin afin de les transfigurer en icône de Dieu. Dieu avait créé l'homme à son image. En péchant, Adam et Ève avaient terni cette image. En accueillant en lui l'Esprit-Saint au moment de son baptême, le chrétien orthodoxe retrouve son image première. Puis chaque fois qu'il participe à l'Eucharistie, l'Esprit de Jésus descend en lui, lui communique ses énergies qui le transfigurent de plus en plus en icône de Dieu.

L'intérieur de l'église

L'empereur demanda encore à ses artistes de faire de son intérieur une image du paradis pour susciter chez les fidèles un ardent désir d'y entrer un jour. Ils le décorèrent donc de mosaïques, d'ors, de fresques, de marbre coloré... Ils surmontèrent son autel d'un ciborium, c'est-à-dire d'un toit en pyramide et le recouvrirent d'or, d'argent, de gemmes et d'émaux.

Opération réussie s'il faut en croire l'émerveillement des ambassadeurs que le prince de Kiev, Vladimir I^{er} (958 - 1015), avait envoyés à Constantinople et qui, à leur retour, lui confièrent ce qu'ils avaient éprouvé lors d'un office religieux à Sainte-Sophie.

Nous ne savions plus si nous étions sur la terre ou au ciel, car assurément, il n'y a nulle part au monde un tel éclat et une telle beauté. Il nous est impossible de vous les décrire, mais nous sommes convaincus que Dieu demeure là parmi les hommes qui célèbrent sa gloire d'une manière qu'aucun autre culte au monde ne peut égaler. Car il n'est pas possible d'en oublier la splendeur⁵.

⁴ *Ibid.*, p. 87.

⁵ Cité par Quenot Michel, op. Cit., p. 56.

Les artistes copièrent le paradis de Sainte-Sophie lorsqu'ils décorèrent les autres églises de l'Empire. En les couvrant de fresques et d'icônes représentant la Trinité, la Vierge Marie, les saints..., ils voulaient rappeler à tous les fidèles que ce monde céleste les attendait, les invitait à entrer dans la lumière qui les irradiait. Ils voulaient leur rappeler qu'ils étaient reliés à cette longue chaîne des Amis de Dieu qui s'étaient succédé depuis le commencement du monde. Ils leur rappelaient enfin qu'ils pouvaient les prier, tout particulièrement la Mère de Dieu représentée le plus souvent dans l'abside, tel un pont jeté entre le Ciel et la Terre.

En plaçant, comme à Sainte-Sophie, le Christ *pantocrator* - Créateur et Sauveur du monde - au sommet de la coupole de leurs églises, ils leur rappelaient qu'ils étaient sous la protection de Dieu, que Celui-ci aurait finalement le dernier mot sur les puissances du Mal. Il dominait toute situation quelle qu'elle fût.

Bref, toute cette décoration rappelait aux fidèles qu'ils étaient en marche vers le Royaume de Dieu. Inéluctablement. Une scène du Jugement dernier figurant généralement sur le mur de la sortie de l'église leur rappelait que n'entreraient dans ce paradis que ceux qui ne cessaient de chercher Dieu.

La dernière séparation des brebis et des boucs, la mort et l'enfer, la damnation, les peines éternelles d'une part ; le royaume des cieus, la béatitude éternelle, la contemplation du Seigneur d'autre part – tel est le terme de la vie terrestre de l'humanité⁶.

L'iconostase

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, une petite balustrade séparait la nef de l'abside où se trouvait l'autel. En son milieu se dressait un arc triomphal symbolisant la porte de la Vie devant laquelle les fidèles recevaient la communion. À partir du XV^e – XVI^e siècles, en Russie d'abord, puis partout ailleurs, une haute cloison percée de trois portes sépara la nef de l'autel. Son symbolisme était double.

Tapissée d'icônes récapitulant l'histoire du salut, l'iconostase invitait d'abord les fidèles à découvrir le plan de salut élaboré par Dieu pour les arracher à l'emprise du Mal et les conduire au seuil du Royaume symbolisé par ses trois portes.

Ensuite, en leur cachant l'autel où se déroulait la consécration du pain et du vin, l'iconostase marquait la frontière entre le monde visible et le monde invisible. L'église n'était pas n'importe quel bâtiment, elle était le lieu de la présence mystérieuse de Dieu. En effet, l'Église orthodoxe ne chercha pas seulement à faire de ses églises une image du paradis, elle chercha aussi et surtout à conforter ses fidèles dans leur croyance en la présence objective, mais mystérieuse de Dieu durant ces liturgies terrestres et en l'actualisation des événements qu'elles célébraient.

Pendant le service de Noël, on ne fait pas simplement mémoire de la naissance du Christ, mais vraiment le Christ naît de manière mystérieuse, de même que, le jour de Pâques, il ressuscite... La vie de l'Église, dans ses cultes, nous rend sensible l'Incarnation de [Dieu] qui s'accomplit mystérieusement : Le Seigneur continue à vivre..., sous cette même forme où il s'est manifesté une fois sur terre et qui existe pour tous les temps ; et il est donné à l'Église de rendre vivants les souvenirs sacrés ; de sorte que nous devenons leurs nouveaux témoins et que nous y participons⁷.

Enfin, chaque fois que cela était possible, les architectes orientèrent leurs églises en direction de l'Est, du soleil levant, symbole du Christ ressuscité, symbole de l'Esprit-Saint, Lumière suprême irradiant de sa grâce les hommes.

⁶ Boulgakoff Serge, op. cit., p. 48. Cependant de nombreux théologiens orthodoxes pensent que, finalement, Dieu, dans sa miséricorde infinie, accordera le salut à tous les hommes.

⁷ *Ibid.*, pp. 180-181.

Le rôle des moines

Ceux-ci financèrent leurs activités grâce aux dons qu'ils recevaient, mais aussi et surtout grâce aux profits qu'ils tiraient de l'exploitation de leurs propriétés. Au XVI^e siècle, en Russie, un tiers des terres leur appartenait. Ces richesses pervertirent bien souvent l'élan religieux des moines. Des réformes furent nécessaires pour leur redonner quelque crédibilité.

Dans les pays soumis à l'islam, leurs activités furent limitées. Et sous le régime communiste, leurs monastères furent fermés.

Parmi les plus célèbres monastères orthodoxes, citons ceux du mont Athos ou ceux des Météores en Grèce ou le monastère Sainte-Catherine au Sinaï ou le Laure (monastère) des grottes de Kiev en Ukraine.

Si la cour impériale joua un rôle important dans la description du Paradis, les moines, eux, jouèrent – et jouent toujours - un rôle non moins important pour indiquer aux prêtres et à leurs fidèles le chemin à suivre pour y arriver.

Nous l'avons vu dans le chapitre qui leur est consacré⁸, les moines orthodoxes, à la suite des moines du désert, se donnèrent pour but de se laisser transfigurer par Dieu, comme l'écrit saint Irénée de Lyon (II^e siècle), originaire d'Asie Mineure et de culture grecque.

Le Verbe de Dieu, Jésus Christ notre Seigneur, à cause de son surabondant amour, s'est fait homme afin de faire de nous des fils de Dieu⁹.

Par l'ascèse et la prière ils cherchèrent à se vider de leur « moi » pour se laisser totalement envahir par l'Esprit-Saint et se laisser transformer par Lui en fils de Dieu. La divinisation de l'homme, tel est le but de leur spiritualité.

Pour aider prêtres et fidèles à emprunter ce chemin, l'Église prit l'habitude de choisir leurs pasteurs, les évêques, parmi les moines. Ceux-ci rédigèrent des « manuels de perfection » pour laïcs. Ils conseillèrent ceux qui venaient les consulter au cœur même de leur solitude monastique... Mais, avant tout, ils les aidèrent en leur faisant don du plus formidable cadeau : leurs icônes.

Cadeau qui ne fut pas toujours accepté, qui fut même refusé pour motif d'idolâtrie. Durant plus d'un siècle, de 730 à 843, iconodoules et iconoclastes s'affrontèrent violemment. Les premiers affirmaient qu'ayant choisi de s'incarner, Dieu pouvait être représenté. Les seconds s'appuyaient sur l'interdiction par la Bible (et par l'islam voisin) de toute représentation de Dieu. La querelle s'acheva par la victoire des premiers sur les seconds, mais avec cette précision capitale que ce n'était pas l'icône en tant que telle qui devait être vénérée, mais le ou les personnages qu'elle représentait.

Les icônes sont donc des images saintes, peintes sur bois selon des canons très précis, fixés par la Tradition. Elles ont pour premier but de refléter la beauté de Dieu et de ses saints.

Les icônes de la Crucifixion du Christ, par exemple, reflètent davantage sa victoire sur la mort que les souffrances d'un homme subissant un supplice infâme, comme le fait la plupart du temps l'art religieux occidental. Elles reflètent davantage sa condition royale que sa condition d'esclave.

Elles traduisent l'exclamation de saint Jean Chrysostome :

Je regarde le Christ crucifié et je vois le Roi.

⁸ Cf. ch. 7. 27.

⁹ Irénée de Lyon, *Contra Haereses*, V, préface.

Les icônes ont pour second but d'inviter celui qui les contemple à communier avec l'invisible, afin de devenir lui-même une icône.

Dans la foi vivante de l'Église, l'icône est inséparable de la Parole vivante de Dieu qu'elle traduit en langage de beauté et de lumière, au-delà des mots. Dans le face-à-face du Royaume, l'homme sera enfin tout entier icône, passant de l'image cachée à la ressemblance glorieuse de l'archétype divin, communiant directement à la parole vivante du Christ. De son sein jailliront alors des flots inépuisables de louange et de grâce¹⁰.

Ces icônes ne se trouvent pas seulement accrochées aux murs des églises et à leur iconostase, tout chrétien orthodoxe, au jour de son baptême, reçoit l'icône du saint dont il porte le nom. Elle l'accompagne durant toute sa vie. Le jour de son mariage, c'est avec des icônes que le prêtre le bénit, lui et son épouse. Et lors de son enterrement, ce sont l'icône de son baptême et celle de la Vierge qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure. Au saint dont il porte le nom et à la Vierge revient la charge d'intercéder pour lui auprès de Dieu.

En dessus de la porte d'entrée et à l'intérieur de sa maison, il en accroche d'autres pour vivre sous la protection et sous le regard bienveillant des saints personnages qu'elles représentent. Il existe même des icônes que l'on peut emmener avec soi en voyage.

Les moines inventèrent l'art de l'icône vers le V^e siècle. Le moine peintre est appelé *iconographe*, parce que sa peinture est une écriture en couleur de la Parole de Dieu. Avant de la réaliser, il doit se préparer à exécuter son œuvre par la prière, la méditation, le silence, le jeûne, à l'exemple du prêtre préparant son homélie. Lorsqu'il se met au travail, il doit se conformer à des règles précises concernant la manière de peindre et de reproduire les traits de la Trinité, de la Vierge et des saints. Pour ce faire il a à sa disposition des manuels.

Deux exemples :

En règle générale, le saint personnage doit être peint de face pour interpeller celui qui le regarde et lui révéler la lumière que son visage irradie. Toujours en règle générale, le point de fuite de la perspective ne doit pas être placé au fond du tableau, mais, au contraire, dans le regard de celui qui le contemple pour mieux montrer que le ou les saints personnages viennent à sa rencontre.

Dans le respect de ces règles, à l'iconographe de déployer son talent pour rendre « présent » l'invisible, la lumière de Dieu, la beauté de Dieu, la beauté de la Vierge et des saints transfigurés par Sa lumière. L'icône est donc écrite en un langage codifié. Son but est d'amener le spectateur à la découverte du divin. Pour cela, elle doit l'irradier afin de susciter chez celui qui la contemple le désir d'entrer à son tour dans cette lumière. Saint Grégoire de Nysse (330 - 395) résume fort bien le but ultime que vise l'icône, et à travers elle, l'Église orthodoxe.

Il ne s'agit pas de connaître quelque chose sur Dieu, mais d'avoir Dieu en soi¹¹.

Nos guides

- Boulgakov Serge, *L'Orthodoxie*, Paris, Éd. F. Alcan, 1932.
- Dagron Gilbert, *Empereur et prêtre*, Paris, Éd. Gallimard, 1996.
- Deseille Placide, *La Spiritualité orthodoxe et la philocalie*, Paris, Éd. Bayard, 1997.
- Meyendorff Jean, *L'Église orthodoxe hier et aujourd'hui*, Paris, Éd. du Seuil, 1960.
- Quenot Michel, *L'icône. Fenêtre sur le Royaume*, Paris, Éd. du Cerf, 2001.
- Sartorius Bernard, *L'Église orthodoxe*, Paris, Éd. Garnier Frères, 1968.
- Ware Kallistos, *L'Orthodoxie. L'Église des sept Conciles*, Paris, Éd. du Cerf, 2002.

¹⁰ Bobrinskoy Boris, in Michel Quenot, op. cit., p. 8.

¹¹ Saint Grégoire de Nysse, *Homélie sur les Béatitudes*, 6, PG 44, 1269, c.

8.7

Dès le XII^e siècle

Chrétienté occidentale

Sur le chemin du Ciel, le Purgatoire

Après sa mort sur la Croix et sa résurrection, le matin de Pâques, Jésus-Christ était monté au Ciel rejoindre son Père. Mais il avait promis à ses disciples qu'il allait revenir sous peu. Son retour imminent serait un retour en gloire et marquerait la Fin des Temps. Il opérerait alors une résurrection générale des morts et, en compagnie des anges, procéderait au jugement final de tous les humains. Il accueillerait les justes dans son Royaume et vouerait les méchants aux tourments de l'Enfer. Telle était la croyance des premières générations de chrétiens.

Or les années passèrent. Et le Christ ne revenait toujours pas. L'Église fut donc obligée de s'expliquer sur les raisons de ce retard qui, plus le temps passait, perturbait la foi de nombreux chrétiens.

En 431, suivant l'enseignement de saint Augustin (354 - 430), le concile d'Éphèse leur répondit que l'Église savait *comment* l'Histoire se déroulait et s'achèverait : création de l'homme, péché originel, instauration de la loi noachique, suivie de la loi mosaïque, venue du Sauveur, Temps de l'Église, Jugement dernier. Mais elle ne savait pas *quand* aurait lieu ce Jugement. Cette heure finale était le secret de Dieu. Il fallait faire avec et garder confiance. Il fallait surtout vivre comme si cette dernière heure était imminente.

Ce Temps de l'Église qui s'insérait entre l'Ascension et le Jugement dernier devait être aussi considéré comme un temps supplémentaire que Dieu, dans sa miséricorde infinie, accordait aux « païens » pour se convertir. Il pouvait donc durer plus longtemps que prévu.

Les chrétiens demandèrent alors : « Que devenaient les âmes des défunts entre le moment de leur mort et ce Jugement lointain de la fin des Temps ? ».

À cette nouvelle question les premiers théologiens que l'on appelle les Pères de l'Église donnèrent la réponse suivante :

- Sitôt après avoir quitté leurs corps, les âmes des défunts se présentent devant Dieu pour dresser le bilan de leur vie terrestre. Selon le verdict, elles sont acheminées vers différentes demeures en attendant le Jugement général de la Fin des Temps.
- S'inspirant de diverses Apocalypses juives et chrétiennes, composées entre le III^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère, ouvrages qui connaissaient alors un grand succès : *Premier Livre d'Hénoch* (III^e siècle avant notre ère), *Apocalypse de Baruch* (I^{er} siècle de notre ère), *Quatrième Livre d'Esdras* (vers 120 de notre ère), *Apocalypse de Pierre* (première moitié du II^e siècle.), *Apocalypse de Paul* (vers 250) ..., ces demeures de l'Au-delà se répartissaient ainsi.

1. Au septième Ciel se trouvait le Royaume de Dieu qui accueillerait les justes lors du Jugement final.
2. En dessous se trouvait un Paradis. Pour les uns, il était situé au troisième Ciel. Il était celui dans lequel l'apôtre Paul avait été transporté (II Co 12 : 1-5). Pour d'autres, il était situé sur Terre. Il s'agissait du Paradis terrestre qui avait accueilli Adam et Ève. Fermé après leur désobéissance, il avait été rouvert par Jésus entre le moment de sa mort et sa résurrection. Bien que situé sur Terre, il était inaccessible aux vivants.

Ce Paradis était un lieu d'attente. Il accueillait jusqu'au Jugement dernier les martyrs, les justes, les saints. Lieu de repos, de bonheur, il fut aussi appelé « Jardin des délices ». Jésus l'appela « Sein d'Abraham », dans sa parabole du pauvre Lazare (Lc 16 : 19-30), car ce paradis était aussi un lieu de consolation pour les pauvres et les malheureux qui, à l'exemple d'Abraham, avaient gardé foi en Dieu dans leurs épreuves. Il l'appela aussi Paradis. Il le promit au bon larron qui, en même temps que lui, agonisait sur une croix : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis » (Lc 23 : 40).

3. Sous terre, selon l'*Apocalypse de Paul*¹ », se trouvaient deux Enfers :

- un Enfer inférieur, lieu réservé aux damnés.
- un Enfer supérieur qui accueillait « les âmes de ceux qui attendaient la miséricorde de Dieu », c'est-à-dire les âmes de ceux qui, durant leur vie terrestre, n'avaient pas été suffisamment bons pour mériter le Paradis, mais pas assez méchants non plus pour mériter d'être rejetés dans les abîmes de l'Enfer inférieur, ce qui était le cas pour la toute grande majorité des humains.

Le feu purgatoire

Les âmes de ceux qui avaient été orientées vers l'Enfer supérieur subissaient une purification par le feu qui les délivrait de toutes les scories qu'elles avaient accumulées durant leur vie. Une fois purifiées, elles rejoignaient le Jardin de délices. Cette purification était donc temporaire.

Saint Augustin (354 - 430) et saint Grégoire le Grand (540 - 604) appelèrent ce feu « feu purgatoire ». Sa nature était uniquement spirituelle, les âmes des défunts n'ayant pas retrouvé leurs corps de ressuscités. Mais ce feu provoquait une souffrance plus intense que n'importe quelle souffrance subie sur Terre. Il était donc très sage de mener une vie sainte ici-bas afin de l'éviter. Mais ni ces deux grands théologiens ni aucun Père de l'Église n'appelèrent cet Enfer supérieur Purgatoire.

Durant les premiers siècles de notre ère, une autre religion connaissait un grand succès dans l'Empire romain, la religion astrale qui affirmait que les âmes des défunts devaient entamer un parcours de purification lors de leur ascension vers le monde sidéral, le monde des dieux. Y a-t-il eu influence de l'une sur l'autre ? Impossible de trancher. Tout ce que nous pouvons affirmer est que l'idée d'une purification *post mortem* était largement répandue en Occident.

La prière des vivants pour les morts

Pour les chrétiens qui se rangeaient parmi les « pas tout à fait bons, pas tout à fait méchants » la perspective d'affronter ce feu purgatoire n'avait rien de réjouissant, quand bien même cette épreuve n'était que temporaire. Une autre croyance se répandit alors dans l'Église, celle que la prière des vivants pouvait venir en aide aux âmes qui étaient soumises à cette épreuve. Elle pouvait fléchir le cœur de Dieu qui leur accordait alors la remise de leur peine et les faisait entrer plus rapidement dans le Paradis des justes.

Cette croyance ne repose sur aucun texte biblique vraiment clair. Elle est avant tout fondée sur une tradition juive qu'atteste le deuxième Livre des Macchabées². Celui-ci rapporte que Judas Macchabé, le chef, en 166 avant notre ère, de la rébellion contre le pouvoir des Séleucides, demanda à ses soldats de prier pour leurs camarades morts au combat. Sous leurs vêtements des talismans consacrés à des idoles avaient été trouvés. Ils étaient donc morts en état de péché.

¹ Cet apocryphe (IV^e - V^e siècle), selon le grand médiéviste Jacques Le Goff, eut « la plus grande influence sur la littérature médiévale de l'Au-delà en général et du Purgatoire en particulier ». Le Goff Jacques, *La Naissance du purgatoire*, Paris, Éd. Gallimard, 1991, p. 56.

² II Mac 12 : 38-45.

Bénissant les œuvres du Seigneur, le juge équitable qui donne à voir ce qui est caché, tous se mirent à prier pour que la faute commise soit entièrement effacée. (...) Après avoir fait une collecte parmi ses hommes, il envoya quelque deux mille drachmes à Jérusalem afin que l'on offrît un sacrifice pour la faute, agissant en cela très bien, noblement dans la pensée de la résurrection. En effet s'il n'avait pas espéré la résurrection de ces soldats tombés, il eut été inepte et inutile de prier pour les morts. (II Mac 12 : 41, 43-44)

La prière des vivants pouvait donc obtenir la délivrance pour les morts. Cette croyance apparaît très tôt dans les graffiti dessinés sur les tombes des catacombes romaines. Vers 211, Tertullien nous apprend que les chrétiens avaient l'habitude de prier pour leurs défunts les troisièmes, septièmes et trentièmes jours après leur mort, puis au jour anniversaire.

L'évêque Hippolyte, mort en 235, rapporte que des prières étaient faites à leur intention lors des célébrations eucharistiques.

À la fin du IV^e siècle, cette coutume était bien établie dans toute l'Église.

Au VII^e siècle, faire célébrer une messe pour le salut d'un défunt devint une pratique courante.

En 998, le monastère de Cluny instaura la commémoration de tous les frères défunts, le 2 novembre. Cette pratique s'étendit aux autres monastères, puis aux paroisses.

Au XIII^e siècle, Rome inscrivit cette commémoration à son calendrier. Elle consacra le 1^{er} novembre à la célébration des saints du Paradis et fit du 2 novembre un jour de prière pour les morts séjournant au Purgatoire.

Le Purgatoire

Au XII^e siècle, nouvelle évolution. L'adjectif « purgatoire » se transforma en un substantif. Le feu purgatoire devint le feu du Purgatoire. Celui-ci devint un lieu. Il remplaça l'Enfer supérieur.

Saint Bernard (1090 - 1153), Hugues de Saint Victor (mort en 1141), Pierre le Mangeur (~1100 - 1179), Pierre le Chantre (mort en 1197), Simon de Tournai (~1130 - 1201) ..., figurent parmi les premiers théologiens à présenter le Purgatoire comme un lieu, lieu de purification, de châtement et d'expiation des péchés qui n'avaient pas été acquittés sur Terre. Ils reprirent l'atlas ancien de l'Au-delà et le modifièrent de la façon suivante :

À l'empyrée, c'est-à-dire au sommet des cieux, se trouvait le Royaume de Dieu où les élus vivaient, après le Jugement dernier, en compagnie de Dieu dans un face à face de bonheur éternel.

En dessous se trouvait le Paradis céleste, le Jardin béni qui accueillait les âmes des justes en attendant le Jugement final.

Sur Terre se trouvait quelque part en Orient le Paradis terrestre qui avait accueilli Adam et Ève, mais qui, dès leur renvoi, fut interdit aux humains.

Sous Terre se trouvait le Purgatoire destiné aux âmes des pécheurs pardonnés qui, durant un certain temps, devaient expier les péchés qu'ils n'avaient pas acquittés sur Terre, avant d'être admis dans le Paradis céleste.

Sous Terre également, se trouvait les « limbes » qui accueillait les enfants morts sans avoir été baptisés. Privées de la vision de Dieu, ils jouissaient d'un bonheur naturel, « toute douleur étant exclue de leur peine », selon saint Thomas d'Aquin.

Et encore plus bas se trouvait l'Enfer destiné aux damnés.

Après le Jugement dernier ne subsisteraient plus que le Royaume de Dieu, les limbes³ et l'Enfer.

Dès le XIII^e siècle, franciscains et dominicains enseignèrent cette nouvelle géographie à travers la Chrétienté. Ils avaient à leur disposition des manuels de vulgarisation du Purgatoire dans lesquels ils puisaient des anecdotes relatant de nombreuses apparitions de morts aux vivants les suppliant de prier pour eux afin d'abréger leurs souffrances dans ce Purgatoire.

Le grand médiéviste Jacques le Goff rapporte cette apparition d'une religieuse à sa famille. Durant sa vie terrestre elle avait forniqué avec un moine qui l'avait engrossée. Quelque temps après sa mort, elle apparut à sa famille et lui demanda pourquoi elle ne priait pas pour elle afin d'obtenir sa libération du Purgatoire. Étonnée, sa famille lui répondit : « Mais on pensait que tu étais en Enfer ». (!!!)

Ils avaient encore à disposition toute une série de descriptions des tourments qui étaient infligés à ces âmes du Purgatoire. S'inspirant de saint Augustin, les théologiens enseignaient en effet que la plus petite peine du Purgatoire était supérieure à la plus grave punition terrestre correspondante. (!!!)

Guillaume d'Auvergne (1190 - 1249), dans son traité *De Universo*, prétendit que ce feu du purgatoire « torturait corporellement et réellement les corps des âmes ». Si les âmes des défunts n'avaient pas encore retrouvé leur corps de chair et de sang, elles n'en avaient pas moins une forme humaine. Cette croyance se maintint dans l'esprit des chrétiens durant tout le Moyen Âge et elle fit le bonheur des artistes qui purent laisser délirer leur imagination. Ils inventèrent les supplices les plus raffinés non seulement pour les damnés, mais aussi pour les âmes du Purgatoire à la grande épouvante des chrétiens « pas tout à fait bons, pas tout à fait mauvais » qui étaient pratiquement certains d'y séjourner un certain temps.

La porte du Purgatoire

Les poètes occidentaux trouvèrent, au XII^e siècle, une porte d'entrée à ce Purgatoire. Elle était située sur une petite île irlandaise du Lough Dergh, dans le comté de Donegal et consistait en un puits ouvert, disait-on, par saint Patrick (385 - 461).

Dans la légende du *Purgatoire de saint Patrick* qu'il rédigea en latin, entre 1179 et 1190, un moine cistercien anglais, Henry de Saltrey, raconte qu'un chevalier irlandais, nommé Owein, grand pécheur, descendit dans ce puits, en 1153, pour se rendre au Purgatoire afin de se purifier de ses péchés.

Ce qu'il vit le guérit à tout jamais de sa cruauté.

Plusieurs personnes y pendaient par les pieds
attachées avec des chaînes de feu,
beaucoup par les mains et par les bras
liés de ces douloureux liens ;
et il y en avait en grand nombre
qui étaient attachés par les cheveux ;
beaucoup avaient la tête en bas
trempant dans la flamme infernale
faite de souffre inépuisable,
ils étaient attachés par les jambes ;
d'autres étaient douloureusement suspendus
à des crochets incandescents

³ Il a fallu attendre le 21 avril 2007 pour voir le Vatican ouvrir toute grandes les portes du paradis aux âmes de ces enfants.

par les yeux, par le nez ou par les oreilles...⁴

On comprend qu'une telle débauche de cruauté incita vivement les proches à prier pour leurs défunts. Cette croyance en l'efficacité de la prière pour abréger les peines du Purgatoire poussa tous ceux qui le pouvaient à consacrer, dans leur testament, des sommes d'argent parfois considérables pour faire célébrer des messes à leur intention.

Marie de France, qui vécut durant la seconde moitié du XII^e siècle, traduisit cet ouvrage. Son récit connut un succès prodigieux. Dante (1265 - 1321) s'en inspira pour sa Divine Comédie. Leurs récits jouèrent un rôle capital dans la diffusion de la croyance au Purgatoire.

Elle devint un dogme aux conciles de Florence de 1439 et de 1562, ainsi qu'au concile de Trente (1545 - 1563).

Nous déclarons que les âmes des véritables Pénitents, morts dans la charité de Dieu, avant que d'avoir fait de dignes fruits de pénitence pour expier leurs péchés de commission ou d'omission, sont purifiées après leur mort par les peines du Purgatoire. (Concile de Florence, X^e session, juillet 1439)

Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur qui a reçu la grâce de la justification, l'offense est tellement remise et l'obligation à la peine éternelle tellement effacée et abolie, qu'il ne lui reste aucune peine temporelle à payer, soit en cette vie, soit en l'autre dans le Purgatoire, avant que l'entrée au Royaume du Ciel puisse lui être ouverte, qu'il soit anathème⁵.

Les Églises protestantes, dès leur constitution au XVI^e siècle, refusèrent comme vérité de foi l'existence de ce lieu de purification.

Cette croyance au Purgatoire, lieu où le pécheur pardonné paie sa dette, répare les offenses commises, satisfait aux exigences de la justice divine, s'est avant tout développée dans l'Église occidentale. Elle fut rapidement adoptée par les masses populaires pour plusieurs raisons :

- Bien que situé sous Terre, ce Purgatoire était l'antichambre du Paradis. Dans ce monde féodal en voie de christianisation où ne régnait malheureusement que trop souvent la violence sous toutes ses formes : crime, adultère, inceste, rapine, usure..., il était impensable d'envoyer tout ce monde en Enfer et de n'expédier que les moines et les religieuses au Paradis. Et encore !!! Bref, les chrétiens ne pouvaient accepter que seul un petit nombre d'élus fût admis au Paradis en raison de leur sainteté et que la majorité des humains fût condamnée à vivre une éternité de souffrances en Enfer !

- Le Purgatoire leur convenait aussi parce qu'il satisfaisait non seulement à la justice divine, mais aussi à la justice humaine. Toute faute quelle qu'elle fût qui n'avait pas été expiée sur Terre le serait obligatoirement dans l'Au-delà. Toute faute grave serait expiée en Enfer si le pécheur refusait de s'amender durant sa vie terrestre. Elle le serait au Purgatoire, s'il ne l'avait pas totalement expiée sur Terre. Tout homme devait aussi expier ses fautes vénielles qui empoisonnent tant les relations humaines, s'il ne l'avait pas fait sur Terre. Rien ne serait oublié. Pour ceux que frappait l'injustice, cette certitude que justice leur serait finalement rendue ne pouvait que les reconforter.

- Lorsque l'Europe féodale s'urbanisa à partir du XII^e siècle et qu'apparut une classe de marchands et d'artisans, spécialistes comptables de leurs avoirs et de leurs dettes, cette comptabilité de leurs péchés, dettes à éponger soit sur Terre ou dans l'Au-delà au Purgatoire, leur parut tout à fait naturelle.

⁴ Cité par Lérot Virginie, *Le Purgatoire de saint Patrice : le « troisième lieu » au Moyen Âge*, in Religions et Histoire, janvier-février 2010, n° 30, p. 54-55.

⁵ Concile de Trente, Décret sur la justification (contre les Hérétiques), canon XXX, VI^e session, janvier 1547.

- Avec le Purgatoire, les âmes des « pas tout-à-fait bons et pas tout-à-fait méchants » étaient localisées. Elles n'étaient pas des âmes errantes qui faisaient si peur à cette époque. Elles se trouvaient dans l'antichambre du Paradis. Et les vivants pouvaient leur venir en aide par leurs prières et... par des indulgences à gagner.

Une indulgence pour les âmes du Purgatoire

En 1476, pour la première fois, le pape Sixte IV, accorda une indulgence plénière pour les défunts du Purgatoire.

Selon la doctrine catholique, tout pécheur voit son péché pardonné par Dieu, et lui seul, s'il le confesse à un prêtre, son représentant. De nos jours, en guise de réparation, celui-ci inflige au pécheur pardonné une pénitence généralement très légère : une prière, une bonne action... par laquelle il exprime son repentir. Jusqu'au VII^e siècle, la confession était publique et concernait généralement et uniquement les grands pécheurs coupables de meurtre, d'adultère, d'apostasie... Exclus de la communion, une longue et dure pénitence leur était imposée (jeûne, pèlerinage, mortification...). Sitôt accomplie, le pécheur pardonné réintégrait l'Église. À partir du VII^e siècle, les moines introduisirent la confession privée, auriculaire, renouvelable et qui comportait des pénitences « tarifées » selon la gravité des péchés. À partir du XVII^e siècle, la confession fréquente, dite de dévotion, se développa comme moyen de progression spirituelle.

Or l'Église qui impose cette pénitence peut aussi la supprimer. Elle peut se montrer indulgente. C'est au XII^e siècle que cette « indulgence » trouva sa forme juridique. C'est ainsi que tous ceux qui partaient en croisade, s'ils se confessaient, non seulement obtenaient le pardon de Dieu pour leurs péchés, mais l'Église leur supprimait toute pénitence, considérant que partir en croisade était une pénitence suffisante. Beaucoup de chrétiens, surtout de la noblesse, ne se confessaient qu'au moment où ils allaient rendre leur âme à Dieu.

Si Celui-ci pardonnait tous leurs péchés, ces moribonds n'avaient plus le temps de les expier par une pénitence que l'Église pouvait leur imposer. Ils devaient donc l'accomplir au Purgatoire. Au XV^e siècle, l'Église accorda son indulgence aux âmes du Purgatoire qu'obtenaient en leur faveur les chrétiens vivant en remplissant certaines conditions : confession, communion, prière... Ces conditions remplies, leur peine était soit abrégée soit supprimée totalement, et dans ce cas, ces âmes quittaient le Purgatoire et entraient dans ce lieu d'attente réservé aux justes qu'était le Paradis.

Comme pour beaucoup d'autres pratiques religieuses, les indulgences pour les défunts firent l'objet d'un trafic qui rapporta gros aux responsables religieux qui s'y adonnaient⁶. Luther le dénonça avec virulence. Cette dénonciation aboutit à la Réforme protestante. Celle-ci combattit la croyance au purgatoire en avançant que son existence n'était nulle part attestée dans la Bible. Elle combattit encore celle en l'efficacité de la prière pour les morts. Dieu seul sauve. Et il sauve qui il veut. Personne ne peut lui forcer la main. Ces croyances disparurent donc dans le monde protestant et anglican.

La croyance au Purgatoire (et à l'Enfer) commença de vaciller à partir des XVI^e - XVII^e siècles, tout particulièrement dans les classes instruites. Pour trois raisons notamment.

La première tenait à une nouvelle représentation de Dieu. Le Dieu Juge des tympanes des cathédrales s'effaça devant un Dieu d'Amour miséricordieux. Le développement du culte du Sacré-Cœur au XVIII^e siècle est un des principaux témoins de cette mutation. Le « Dieu

⁶ Cf. ch. 8. 9.

sensible au cœur », cher aux piétistes protestants, gagna aussi le cœur de bon nombre de catholiques. La comptabilité des péchés et des pénitences qui leur était attachée ne fit plus recette.

La seconde tenait aux progrès des sciences humaines qui récusait ce partage entre bons, pas assez bons, méchants, pas assez méchants... Le scientifique Michel Hulin le rappelle dans son article *Dialectique de l'eschatologie chrétienne* publié dans l'Encyclopédie Universalis.

L'évolution des mœurs, une sensibilité croissante à l'obscurité et à la complexité des motivations individuelles ainsi qu'à la détermination sociale des comportements ont disqualifié comme simpliste, du moins dans les milieux cultivés, tout espèce de partage dichotomique de l'humanité en « bons » et en « méchants », donc en élus et en damnés.

La troisième tint aux progrès des sciences de l'Univers qui pulvérisèrent la localisation terrestre médiévale du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer.

Cependant jusque dans la première moitié du XX^e siècle, la prière pour les âmes du purgatoire demeura « la dévotion la plus répandue et la plus populaire de l'Église catholique⁷ ». Elle fut particulièrement intense au XIX^e siècle, à l'époque romantique qui puisait une partie de son inspiration dans la mythologie médiévale.

Mais après la folie meurtrière des deux guerres mondiales et de toutes les autres guerres et les génocides du XX^e siècle, l'Église mit en sourdine sa prédication du Purgatoire et de l'Enfer. Après avoir subi le feu de la mitraille et des canons, le feu nucléaire, les crématoires des camps de concentration, les goulags..., pouvait-elle encore affirmer que, parmi ces millions de soldats et de civils, morts martyrs de la bêtise humaine, une multitude d'entre eux subissaient encore le feu du Purgatoire ou celui de l'Enfer ? Qui pourrait le croire ? Ils l'avaient vécu sur Terre.

Aussi, le seul langage audible aujourd'hui est-il celui que Jésus tint aux pharisiens qui lui reprochaient de fréquenter les collecteurs d'impôts et les pécheurs :

Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir ». Et le père leur partagea son avoir. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, partit pour un pays lointain et il y dilapida son bien dans une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence. Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre des gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il se dit : « Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim ! » Je vais aller vers mon père et je lui dirai : « Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers ». Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : « Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. » Mais le père dit à ses serviteurs : « Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé ». Et ils se mirent à festoyer.

Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses. Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était. Celui-ci lui dit : « C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras parce qu'il l'a vu revenir en bonne santé ». Alors il se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier ; mais il répliqua à son père : « Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres ; et, à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a mangé ton avoir avec des filles, tu as tué le veau gras pour lui ! » Alors le père lui dit : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à

⁷ Ariès Philippe, *L'Homme devant la mort*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, p. 458.

toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ». (Lc 15 : 11-31)

Nos guides

- Ariès Philippe, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éd. du Seuil, 1975.
- Delumeau Jean, *Que reste-t-il du paradis ?*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2000.
- Delumeau Jean, *Une Histoire du Paradis*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992 (t. 1), 1995. (t. 2)
- Felice Philippe de, *L'Autre Monde, Mythes et légendes. Le Purgatoire de saint Patrice*, Paris, H. Champion, 1906.
- Le Goff Jacques, *La Naissance du purgatoire*, Paris, Éd. Gallimard, 1991.
- Lérot Virginie, *Le Purgatoire de saint Patrice : le « troisième lieu » au Moyen Âge*, in *Religions et Histoire*, n° 30, Janvier/février 2010, pp. 50-55.
- Weber Eugen, *Apocalypses et Millénarismes*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999.

8.8

Dès 1100

Japon

Trois nouvelles voies du salut proposées par le bouddhisme

Nous l'avons vu, le bouddhisme apparut au Japon au VI^e siècle de notre ère¹. Il mit environ 600 ans pour réussir son acclimatation au pays du Soleil levant, tout particulièrement pour se faire accepter du petit peuple.

Il parvint à se faire agréer notamment grâce à trois Écoles qui connurent un rayonnement spectaculaire. Il s'agit de l'amidisme ou la Voie de la Terre Pure, de l'École du Jodo Shū et du bouddhisme Zen.

Elles apportèrent en effet aux Japonais un grand réconfort tout au long des années difficiles qu'ils vécurent entre les XII^e et XVII^e siècles, leur pays ne connaissant que fort peu de périodes de stabilité. Les grandes familles féodales s'étaient emparées du pouvoir effectif, ne laissant à l'empereur qu'un pouvoir nominal. Sur le plan local, elles gouvernaient par l'entremise des samouraïs, ces guerriers professionnels. Tous, petits et grands seigneurs, ne cessaient de se faire la guerre. Le XIII^e siècle notamment fut ressenti par ceux qui le vécurent comme l'un des plus noirs de leur histoire. Non seulement la guerre était permanente, mais des calamités naturelles (séismes, famines...) frappèrent encore le pays et les Mongols cherchaient à l'envahir.

D'aucuns parlent aujourd'hui d'état dépressif collectif. Jamais peintres et sculpteurs de l'archipel ne produisirent autant d'œuvres universellement appréciées aujourd'hui : peut-être simplement parce qu'elles traduisent, sans craindre l'emphase, et portées par l'éblouissante virtuosité des sculpteurs, la peur à l'état pur. Peur du corps dont le seul avenir sûr est d'être mangé aux vers, à moins qu'on ne l'incinère promptement, selon la pratique bouddhiste ; peur d'avoir mal mené son existence présente ; peur de la réincarnation en des formes animales, ou monstrueuses, ou végétales, voire minérales, peur du lendemain : peur panique du changement et du plus incompréhensible de tous, la mort, tout simplement².

C'est cette angoisse que ces trois Écoles prirent en charge et cherchèrent à apaiser.

L'amidisme ou la Voie de la Terre Pure

Cette École, qui est aujourd'hui la forme de bouddhisme la plus répandue en Asie du Sud-Est, est née en Chine, entre les V^e et VI^e siècles de notre ère. Elle pénétra au Japon au VIII^e siècle et fit d'abord des adeptes dans l'aristocratie. Ce n'est que vers 1100 qu'apparut la première secte amidiste. Elle attira de nombreux Japonais du peuple en suscitant chez eux l'espoir d'obtenir après leur mort une vie meilleure que celle qu'ils vivaient ici-bas.

Conscients de leurs propres faiblesses et de leur incapacité à suivre jusqu'au bout le chemin octuple tracé par le Bouddha Siddhârta, ou tout simplement réalisant qu'ils n'avaient pas la vocation monacale, mais désireux d'assurer leur salut en sortant au plus vite du cycle des réincarnations, ils furent, en effet, nombreux à emprunter le chemin que leur proposait cette École, parce que plus facile à parcourir.

¹ Cf. ch. 7. 15.

² Elisseeff Danielle, *Histoire du Japon*, Monaco, Éd. du Rocher, 2001, p. 87.

Selon son enseignement, aux temps anciens, un roi s'était converti au bouddhisme et embrassa la vie monacale sous le nom de Dharmakara. Parvenu à l'Éveil, il devint bouddha Amida (Lumière infinie). Éprouvant de la compassion pour ses semblables et constatant que, dans leur toute grande majorité, ils ne parvenaient pas à sortir du cycle des réincarnations par leurs propres forces, il fit le vœu de renoncer au nirvana tant que ceux-ci n'atteindraient pas l'Éveil. Aussi fit-il prêcher par ses moines que tous ceux qui pratiqueraient la compassion en s'adonnant à des œuvres altruistes et qui l'invoqueraient avec foi sous le nom de bouddha Amida, en récitant la formule « namu Amida Butsu » (Sauve-nous, Bouddha Amida !), verraient leur karma effacé. À leur mort, ils sortiraient du cycle des réincarnations et entreraient dans le monde de la Terre Pure, son royaume.

Selon la cosmologie bouddhique, il existe de nombreux mondes, les uns purs, les autres impurs. Le nôtre est impur, car livrant les hommes à leurs passions. Dans chacun des mondes purs qui ne connaissent ni illusions, ni passions aveuglantes, donc qui ne connaissent ni mal, ni souffrance, règne un bouddha. Celui d'Amida se situe à l'Ouest. C'est là qu'à leur mort, il accueille tous ceux qui ont eu foi en lui durant leur vie. Et c'est là, dans un face à face bienheureux, qu'il leur enseigne le dharma, les amène à l'Éveil et les transforme en bouddha.

Ce n'était donc pas en suivant un long chemin d'ascèse et de méditation, comme l'enseignait le bouddhisme traditionnel, que les hommes pouvaient atteindre l'Éveil, mais grâce à la pratique de la compassion et à leur seule foi qu'ils exprimeraient en ne cessant d'invoquer Amida. Grâce à cette Voie, toute l'humanité pouvait atteindre le salut. Bien entendu, les adeptes du bouddhisme traditionnel réagirent et s'empressèrent de combattre une Voie qui ne leur paraissait pas conforme à l'enseignement du Bouddha.

Le Jodo Shū

Shinran était un moine du XIII^e siècle qui prêchait l'amidisme. Consterné par les souffrances que ses contemporains s'infligeaient les uns aux autres, il en vint à penser que l'homme était à ce point corrompu qu'il était incapable d'assurer son salut même en suivant la voie de l'amidisme. Il était incapable, par ses propres forces, de s'adonner à la compassion et d'avoir suffisamment de foi pour que son invocation d'Amida fût efficace. Très logiquement ce moine en déduisit alors que le salut ne pouvait venir que d'Amida lui-même qui sauvait les hommes par pure grâce, sans rien leur demander en retour. Prononcer la formule « namu Amida Butsu » (Sauve-nous, Bouddha Amida !) ne revint dès lors qu'à lui exprimer sa gratitude d'être sauvé. On comprend que ce salut offert gratuitement, gracieusement, par Amida rencontra un profond écho dans toutes les classes de la société. Dans la mesure où le plus grand pécheur prenait conscience de sa faiblesse et de son indignité et s'en remettait totalement à la compassion d'Amida, ses péchés lui étaient pardonnés et celui-ci l'accueillait dans sa Terre Pure.

Le bouddhisme Zen

L'origine du bouddhisme Zen se trouve lui aussi en Chine où il était connu sous le nom de bouddhisme chan. Chan et Zen sont donc synonymes quant à la doctrine. L'un et l'autre indiquent uniquement leur lieu d'origine et d'expansion.

Cette école chinoise est née au VII^e siècle en réaction au bouddhisme traditionnel pour au moins deux raisons :

Les richesses que ses monastères avaient engrangées grâce aux dons des fidèles, les avaient affadis. Les moines Chan firent vœu de pauvreté. Et plutôt que d'aller mendier leur nourriture, ils travaillèrent de leurs mains pour la gagner.

Elle naquit aussi en réaction à l'amidisme qui projetait l'Éveil dans l'Au-delà. Le Chan – Zen affirma que l'esprit et le corps de l'homme n'étaient pas séparables. L'un ne pouvait exister sans l'autre. À la mort de l'homme, son esprit ne poursuivait pas une vie indépendante dans l'Au-delà. Il disparaissait. Et son corps lui aussi était appelé à disparaître. Donc celui qui était en quête de l'Éveil devait l'atteindre durant le temps de sa vie terrestre.

Cette École se scinda en deux courants principaux :

- l'École Rinzai demanda à ses adhérents de ne pas rechercher l'Éveil pour l'Éveil, il allait fondre sur eux de manière inattendue, subite ;
- l'École Sôtô affirma au contraire qu'il se réalisait au cours d'une approche graduelle.

L'École Rinzai fut fondée par le Chinois Yixuan (?-867) et introduite au Japon par le Japonais Myôan Eisai (1145-1215) qui le découvrit lors d'un séjour en Chine et qui pensa que cette doctrine était de nature à apaiser l'angoisse permanente dans laquelle vivaient les Japonais.

L'École Sôtô fut fondée entre le VIII^e et le IX^e siècle et introduite au Japon par le moine japonais Dôgen Kigen (1200-1253).

Entre 1651 et 1658, des moines chinois introduisirent au Japon une troisième École Zen, le Zen Obaku qui enseigna la méditation des textes bouddhiques, prêcha le bouddhisme zen auprès du peuple et initia les élites à la culture et aux arts chinois, tels l'art du thé, la calligraphie, la peinture, l'architecture...

Quelques éléments de la doctrine Zen

Aux dires de ses adeptes, le Zen n'est pas quelque chose qui s'explique avec des mots. Pour savoir ce qu'il est, il faut le pratiquer. Mais pour notre propos, il faut tout de même tenter d'en donner une définition aussi correcte que possible.

Le Zen est une Voie bouddhiste qui, comme toutes les autres Voies, mène à l'Éveil. Pour lui, tout être humain est appelé à devenir bouddha, c'est-à-dire un Éveillé qui est parvenu à une prise de conscience continue, claire, pure de la réalité de l'Univers, tel qu'il est et de tout ce qu'il renferme. Il peut devenir bouddha, car il possède en lui tout ce qu'il faut pour y parvenir : intelligence, sentiments, énergies... Le Zen a donc pour but de développer au maximum ce potentiel, cette bouddhité, trop souvent réduite à l'état embryonnaire.

« Regarde en toi, tu es le Bouddha. »

Tel est l'enseignement fondamental du Zen.

Pour ce faire il propose une méthode de méditation engageant aussi bien le corps que l'esprit, car l'être humain est un. Il n'est pas un esprit enfermé dans un corps. Cette méthode de méditation se pratique généralement au dojo³, sous la direction d'un maître. Elle est appelée « zazen », car elle se pratique assis, en position de lotus. En contrôlant sa respiration, le méditant amène son esprit à lâcher prise, à se concentrer sur l'instant présent. Peu à peu, il parvient à s'observer comme dans un miroir sans chercher à se juger, sans raisonner, comme détaché de lui-même.

³ Salle réservée à la méditation.

Quand le vent cesse de souffler, l'océan se calme. Ses eaux deviennent transparentes. Tellement transparentes qu'on peut en voir le fond. Ainsi en est-il de tout être vivant : quand ses pensées s'apaisent, il peut enfin s'observer clairement. Se sonder en profondeur. Se connaître soi-même et s'harmoniser avec la vraie nature de son existence. Telle est, en deux mots, la philosophie du zen⁴.

Cette méthode joue donc autant sur le psychique que sur le physique et table davantage sur les conseils du maître que sur la lecture des textes sacrés.

En zazen, le pratiquant qui ne s'attache à rien voit son esprit devenir vaste comme le ciel, contenant tout, mais ne s'attachant à rien. C'est ce qui s'appelle la conscience « hishinyo », dépassement à la fois de toute pensée et de tout attachement à la non pensée. (...)

Et telle est la réalité ultime du bouddhisme zen. Elle consiste à réaliser qu'au-delà de notre petit ego, socialement définissable, l'essence de notre être, elle, est insaisissable. Notre être profond est infini et illimité. Il est unifié avec tout l'univers dont il partage la même essence et dont il est interdépendant. Mais ce n'est pas le néant.

En zazen, le pratiquant réalise son unité et sa solidarité avec les six états d'êtres sensibles : les déités, les dévas, les humains, les animaux, les affamés faméliques, les êtres infernaux. Mais aussi avec les montagnes et les étoiles, les rivières et les océans, les plantes et les rochers. L'effet de cette pratique bénéficie alors à tous ceux-là : quand un seul être est en zazen, l'univers entier avance d'un pas sur la Voie⁵.

Cet instant privilégié de zazen peut aussi se vivre en marchant (kinhin) ou en travaillant (samu). Le méditant cherche à se maintenir dans un état aussi permanent que possible de concentration sur l'instant-présent, quoi qu'il fasse. Totalement concentré sur cet instant-présent, il évacue de son esprit tout ce qui ne l'est pas, son Ego principalement. Dépouillé de son Moi, il peut laisser s'épanouir la bouddhité qu'il porte en lui. Il trouve alors la paix du cœur et la sérénité qui lui permettent de se rendre totalement présent aux êtres, aux choses, à la nature, à l'Univers. Il réalise dans ces moments-là qu'il fait un avec les êtres, les choses, la Nature, l'Univers.

Nos guides

- Djénane Kareh Tager, « Le bouddhisme Zen » in *Religions d'Asie*, Le Monde des religions, hors-série n° 1, sept. 2003.
- Elisseeff Danielle, *Histoire du Japon*, Monaco, Éd. du Rocher, 2001.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Martin J.-M., *Le Shintoïsme ancien*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1988.
- Robert Jean-Noël, *Shintô et bouddhisme au Japon*, in *Religions et Histoire*, n° 13, mars-avril 2007, p. 74-81.

⁴ Djénane Kareh Tager, « Le bouddhisme Zen » in *Religions d'Asie*, Le Monde des religions, hors-série n° 1, septembre 2003, p. 55.

⁵ *Ibid*, p. 57.

Dès 1517

Europe

Une nouvelle Voie de salut Le protestantisme¹

Au XVI^e siècle, alors qu'il se lançait dans l'évangélisation des continents nouvellement découverts, le christianisme s'infligeait une nouvelle et grave fracture en Europe. Une partie de la Chrétienté se détachait de Rome et fondait ses propres Églises, les Églises de la Réforme.

Cette fracture est à relier aux très graves crises qui frappèrent l'Europe aux XIV^e et XV^e siècles.

Crise climatique. Dès 1350, l'Europe entra dans ce que les géologues ont appelé le Petit Âge glaciaire et qui dura jusqu'en 1850. Il se caractérisa par des hivers longs et froids et de brefs étés, et par plusieurs maximas dont celui de 1350.

Crise sanitaire. De 1346 à 1402, la peste noire faucha un tiers de la population européenne.

Crises politiques. Non seulement les rois se libérèrent de l'autorité du pape qui, durant les siècles précédents, avait émis la prétention de les soumettre à son autorité, mais deux d'entre eux, roi de France et empereur germanique, cherchèrent encore à contrôler les élections papales. Ces tensions débouchèrent sur un schisme de 1378 à 1417 qui vit la Chrétienté coupée en deux camps rivaux, au grand scandale des chrétiens.

Dans le même temps ces rois créèrent des États indépendants, premiers États modernes, mais qui les obligèrent très souvent à entrer en conflit les uns avec les autres ou avec leurs seigneurs, eux aussi avides d'indépendance. Durant ces deux siècles, on ne compte pas moins de 130 champs de batailles qui enflammèrent l'Europe, dont la guerre de Cent ans qui opposa l'Angleterre à la France entre 1337 et 1453, et qui infligèrent d'innombrables souffrances à leurs populations.

Crise économique. Ces crises provoquèrent une crise économique généralisée, la production agricole ne parvenant plus à satisfaire la demande des consommateurs, d'où des famines à répétition.

Crise démographique. Ces crises provoquèrent une diminution conséquente de la population européenne qui baissa de 80 millions à 56 millions d'habitants.

Crise religieuse. Ces crises créèrent encore parmi les populations un climat de fin du monde qu'alimenta une crise religieuse majeure.

Durant le Moyen Âge, l'Église était parvenue à investir et contrôler tous les aspects de la vie personnelle et communautaire de ses fidèles, soit la quasi-totalité des habitants de l'Europe occidentale, papauté, évêchés et ordres religieux avaient, dans le même temps, amassé d'immenses richesses, foncières notamment. C'est dire que ses responsables, clercs et religieux, ne cessaient d'être tentés de s'occuper davantage des réalités de ce monde que des réalités d'En-Haut. Aussi, afin de rendre audible et crédible le Message que Jésus-Christ, son Maître et

¹ Le terme « protestant » fut utilisé pour la première fois en 1529 pour désigner les princes allemands acquis à la Réforme et qui protestèrent contre la décision de Charles Quint d'annuler celle qu'il avait prise en 1526 et qui leur accordait le droit d'opter pour la religion de leur choix.

Seigneur, l'avait chargée d'annoncer au monde entier, de très nombreux réformateurs n'avaient cessé d'appeler l'Église à se reprendre, à lever les yeux au Ciel et à se réformer. En vain.

L'historien Jacques Pirenne décrit fort bien cette crise dans son monumental ouvrage *Les Grands Courants de l'Histoire universelle*.

Depuis la fin du 15^e siècle, le pape était de plus en plus dominé par la politique italienne. Son caractère de souverain des États de l'Église prenait le pas sur celui de chef de la chrétienté...

Le Saint-Siège devenait le fief des grandes familles italiennes : déjà sous Jules II, au concile du Latran (1512), presque tous les prélats étaient italiens. La plupart de ces princes de l'Église étalaient un luxe inouï, grâce auquel Rome doit les magnifiques palais qui y furent construits au 16^e siècle. On vit des papes et des cardinaux étaler publiquement leurs maîtresses dans Rome. (...)

Le relâchement des mœurs et la décadence de la discipline dont Rome donnait le plus éclatant exemple, existaient d'ailleurs dans toute la chrétienté. Partout, depuis que les rois et les princes s'étaient affranchis de la tutelle romaine, ils disposaient quasi librement des dignités et prébendes ecclésiastiques. En Allemagne, où l'Église possédait le tiers des terres, les évêchés et les abbayes étaient réellement exploités par les familles princières. « Grands et petits, écrit le duc de Saxe, nous briguons pour nos enfants, nos frères et nos amis, les dignités épiscopales. » Il en était de même en France et en Angleterre, où l'habitude s'était implantée pour les prélats et même pour les curés, de ne pas résider dans leurs ressorts où ils se faisaient représenter par des clercs subalternes. Les archevêques, les évêques et les abbés, qui souvent ne recevaient les ordres qu'au moment de leur nomination, étaient des courtisans, voire des hommes de guerre. L'état-major de Louis XII, lors des guerres d'Italie, comptait trois cardinaux, deux archevêques et cinq évêques².

À ce scandale, les princes et seigneurs ecclésiastiques qui n'éprouvaient, pour la plupart, aucune vocation à s'occuper de la vie spirituelle de leurs fidèles, en ajoutèrent un second.

Durant ces deux siècles où la mort était omniprésente, des mystiques et des auteurs spirituels aidèrent les chrétiens à se trouver prêts à l'heure de la mort pour affronter le jugement de Dieu. Les uns et les autres leur prêchèrent que ce Juge était un Dieu d'amour. Ils ne devaient éprouver aucune crainte s'ils cheminaient du mieux qu'ils pouvaient sur la Voie que l'Église avait tracée pour les laïcs au début du Moyen Âge³. Ils les assurèrent qu'en la suivant fidèlement, ils accumulaient des mérites dont Dieu tiendrait compte le jour de leur mort où ils se présenteraient devant Lui. Ils les invitèrent aussi, selon une tradition qui remontait aux origines du christianisme, à prier pour leurs défunts, à faire célébrer des messes pour eux et à acquérir des indulgences pour abréger leur séjour au Purgatoire⁴.

Le facteur déclenchant de la Réforme : les indulgences

Or des princes et seigneurs ecclésiastiques indignes, et, à leur tête, le pape, utilisèrent ces indulgences pour faire de l'argent. Alors que la pénitence que l'Église infligeait à un pécheur lorsqu'il se confessait, devait témoigner de son repentir sincère et de sa volonté à vivre selon l'enseignement du Christ, ils la réduisirent à une somme d'argent, le privant ainsi d'entreprendre un chemin de conversion. Pire encore, de la manière dont ce trafic était présenté, les fidèles comprirent que Dieu accordait automatiquement son pardon contre une somme d'argent versée à son Église. Le Dieu d'Amour du christianisme fut réduit à un simple comptable.

² Pirenne Jacques, *Les Grands courants de l'Histoire universelle*, Neuchâtel, Éd. de la Baconnière, 1959, t. 2, pp. 431-432.

³ Cf. ch. 8. 5.

⁴ Cf. ch. 8. 7.

C'est le pape Léon X (1513 - 1521) qui eut l'idée de vendre des indulgences en faveur des vivants et des morts pour financer la construction de la basilique Saint-Pierre à Rome. Il fit dresser par sa chancellerie la liste des sommes à payer correspondant à la pénitence qu'un pécheur devait normalement accomplir pour expier tel ou tel péché.

L'absolution pour celui qui abuse d'une jeune fille est taxée à six carlins.

L'absolution pour un prêtre concubinaire est taxée à sept carlins.

L'absolution pour un laïque coupable du même fait est taxée à huit carlins.

L'absolution pour celui qui a tué son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa femme, ou quelque autre parent ou allié, laïque néanmoins, est taxée à cinq carlins.

L'absolution pour un laïque présent qui a tué un abbé ou un autre ecclésiastique inférieur à l'évêque, est taxée à sept, à huit ou à neuf carlins.

L'absolution pour un mari qui frappe sa femme de manière qu'il en survienne un avortement ou une couche avant terme, est taxée à huit carlins.

L'absolution pour une femme qui prend quelque remède pour se procurer l'avortement, ou qui fait quelque autre chose dans ce dessein et qui fait périr le fœtus, est taxée à cinq carlins.

Le père, la mère, ou quelque autre parent qui aura étouffé un enfant, paiera pour chaque meurtre quatre tournois, un ducat, huit carlins. [...]

S'il y a adultère et inceste de la part des laïques, il faut payer par tête, six tournois...⁵

En 1515 - 1517, en Allemagne, le moine dominicain Johann Tetzel, chargé de cette vente, attirait, dit-on, les fidèles par ce slogan :

Aussitôt que l'argent tinte dans la caisse, l'âme s'envole du Purgatoire.

Ce racolage suscita un tollé chez les chrétiens désireux de vivre leur foi selon l'Évangile de Jésus-Christ, tout particulièrement chez des théologiens qui, comme Luther, cherchaient en vain dans les Évangiles une trace du Purgatoire.

C'est donc dans ce contexte de déliquescence de l'Église et de désir intense de la part d'un certain nombre de chrétiens de retourner aux sources vives de l'Évangile que se levèrent, au XVI^e siècle, des chrétiens qui, de leur propre initiative, entreprirent de réformer l'Église là où ils vivaient. Martin Luther, Jean Calvin, Ulrich Zwingli, Théodore de Bèze, Martin Bucer, Guillaume Farel, John Knox... comptent parmi les plus importants de ces réformateurs.

Le premier, Martin Luther (1483 - 1546), alors moine augustin et professeur de théologie à Wittenberg, entreprit cette réforme en Allemagne. Le 31 octobre 1517, il placarda sur la porte de l'église de Wittenberg une liste de 95 thèses à discuter. Elles avaient pour objets principaux le problème des indulgences et le rôle de la grâce divine dans le salut de l'homme.

Il fut suivi du prêtre suisse Ulrich Zwingli (1484 - 1531). Entre 1519 et 1523, il introduisit sa réforme à Zurich (Suisse) dont il était le curé.

Jean Calvin (1509 - 1564), juriste français, publia à Bâle, en 1536, sa grande œuvre théologique *L'Institution de la religion chrétienne* dans laquelle il présentait sa vision personnelle de la réforme de l'Église. Cette même année-là, il fut appelé à Genève par un autre évangéliste français, Guillaume Farel (1489 - 1538), pour l'aider à affermir la réforme qu'il venait d'introduire dans cette cité. Il fit de celle-ci la Rome du protestantisme.

⁵ Puaux Franck, *Histoire de la réformation française*, Paris, Ed. Michel Lévy Frères, 1859, t. I, pp. 15-17. Le carlin était une monnaie d'or et d'argent en usage en Italie.

Diffusion de la Réforme

En moins d'un siècle leurs réformes (que les historiens englobent sous le nom générique de Réforme) se répandirent en Europe, tout particulièrement dans l'Europe du Nord-Ouest. Elles touchèrent d'abord les élites urbaines.

Si la réforme initiée par Luther parvint à s'imposer notamment dans les régions germanophones, scandinaves et baltes, c'est avant tout parce qu'elle fut soutenue par les seigneurs qui l'adoptèrent certes par conviction, mais aussi et surtout pour des raisons politiques et pour s'emparer des biens de l'Église. Leurs sujets abandonnèrent le catholicisme par conviction ou par force, au nom du principe « *cujus regio ejus religio* » (Les sujets adoptent la religion de leur maître). Par la suite, le luthéranisme gagna l'Amérique du Nord et du Sud, l'Afrique, l'Asie, l'Australie. Depuis 1947, les Églises luthériennes sont regroupées au sein de la Fédération luthérienne mondiale.

Le calvinisme se répandit pratiquement partout en Europe, de la Hongrie à l'Écosse, mais à des degrés divers. L'organisation ecclésiastique que Calvin mit en place à Genève, fut adoptée par de nombreuses communautés chrétiennes parce qu'elle encadrait très fortement les fidèles et les aidait ainsi à mieux cheminer sur la Voie du salut. À partir de 1546, les Églises issues de la réforme de Zwingli et de Calvin prirent le nom d'Églises réformées. Le calvinisme se répandit par la suite dans les Amériques, en Afrique du Sud, en Indonésie et en Corée.

Cette diffusion se politisa immédiatement, empereurs, rois, princes et seigneurs prenant fait et cause pour ou contre la Réforme en fonction de considérations qui, la plupart du temps, n'avaient rien de religieux. S'ensuivirent, aux XVI^e et XVII^e siècles, des guerres dites Guerres de religion, qui ensanglantèrent l'Allemagne, la France, la Suisse, les Pays-Bas espagnols, la Basse-Navarre, la Bohême...

L'Angleterre entreprit, elle aussi, sa propre Réforme non pas à la suite de la prédication d'un réformateur, mais à la suite d'un contentieux entre son roi Henri VIII (1509 - 1547) et la papauté. Devant le refus du pape Clément VII de l'autoriser à divorcer de son épouse Catherine d'Aragon qui ne lui donnait pas d'héritier et à épouser sa maîtresse Anne Boleyn, Henri VIII rompit avec l'Église catholique romaine et se fit reconnaître, en 1534, par l'« Acte de Suprématie » « chef unique et suprême de l'Église d'Angleterre ». Et c'est sous le règne d'Elisabeth I^{re} (1558 - 1603), la fille que lui donna Anne Boleyn, devenue reine, donc chef de l'Église d'Angleterre, que le Parlement, en 1563, établit ses bases doctrinales dans un document appelé les « Trente-neuf Articles », donnant naissance à l'Église anglicane et à l'anglicanisme, savant mélange d'éléments catholiques et calvinistes qui contribuèrent très fortement à forger l'identité nationale du royaume. Du catholicisme romain, cette nouvelle Église conserva sa structure ecclésiastique épiscopale et en grande partie sa liturgie, du calvinisme elle adopta sa Voie du salut.

La Voie du salut proposée par la Réforme

Ces réformateurs pensèrent ramener l'Église à la fidélité de l'Évangile en la refondant sur cinq piliers ou dit autrement, ils fixèrent cinq balises indiquant la Voie à suivre pour parvenir au port du salut.

À Dieu seul revient la gloire

Les réformateurs proclamèrent l'absolue transcendance et puissance de Dieu. Lui seul doit être adoré et prié. Aucune créature humaine et angélique n'a droit à la vénération des fidèles et ne peut servir d'intermédiaire entre Dieu le Père et les hommes, à l'exception de son Fils Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint partageant la même nature divine. En conséquence le culte de Marie, le culte des saints, les statues miraculeuses, les reliques... doivent être abolis. Tous les regards doivent être dirigés désormais vers Dieu Trine et Un et lui seul.

Seule la grâce divine sauve

Dieu seul sauve. Dieu seul fait grâce. Il sauve qui il veut, comme il veut. L'homme ne peut acheter son salut par son ascèse et ses bonnes œuvres. Par lui-même, du fait de ses propres efforts, par ses propres mérites, il est incapable de se sauver, de mériter son salut. Pécheur, il est totalement impuissant à l'obtenir. L'ascèse à laquelle il doit s'adonner et les (bonnes) œuvres qu'il doit accomplir ne sont plus dès lors, comme dans le catholicisme, des œuvres méritoires dont Dieu tiendra compte, mais uniquement une mise en adéquation de son agir avec sa foi. Elles sont une réponse que le fidèle adresse à l'infinie miséricorde de Dieu qui le sauve, qui ne le rejette pas, mais l'enveloppe de son Amour. L'absolution accordée par un prêtre et l'acquisition d'indulgences, la prière pour les morts sont donc inopérantes, inefficaces, et donc à rejeter comme superstitions.

Cette absolue transcendance de Dieu qui fait que ses pensées ne sont pas les pensées des hommes et l'exclusivité absolue de sa grâce salvatrice conduisirent Calvin à croire que tout homme, de toute éternité, était prédestiné par Dieu soit au salut, soit à la damnation et que l'écoute de sa Parole et sa mise en pratique étaient pour chacun les signes les plus sûrs qu'il appartenait au lot des sauvés. En revanche, qui n'entendait pas sa Parole et ne la mettait pas en pratique était certain de faire partie du lot des réprouvés.

Nous appelons Prédestination le conseil éternel de Dieu, par lequel il a déterminé ce qu'il voulait faire de chaque homme. Car il ne les créa pas tous en pareille condition, mais ordonne les uns à la vie éternelle, les autres à la damnation. Ainsi, selon la fin à laquelle est créé l'homme, nous disons qu'il est prédestiné à mort ou vie⁶.

Cette vision d'un tel Dieu voulait avant tout souligner son absolue transcendance et sa liberté totale. Elle fut fortement adoucie par ses successeurs face aux réactions négatives et épouvantées des fidèles. Les réformateurs ne conservèrent des sacrements que le baptême et la sainte cène, clairement institués par Jésus-Christ. Le baptême, parce qu'il est le rite d'entrée dans la communauté des croyants, la sainte cène, parce qu'elle rassemble les baptisés. Mais ils rejetèrent la doctrine catholique de la transsubstantiation qui affirme qu'au moment de la consécration, le pain et le vin, tout en conservant les apparences du pain et du vin, se transforment en corps et sang du Christ. Mais ils peinèrent à se mettre d'accord sur la signification de ce rite. Aujourd'hui, la majorité des protestants voit dans la communion un pur mémorial du sacrifice du Christ.

Seule la foi en Jésus-Christ conduit au salut

Que demande Dieu à l'homme ? De croire en sa miséricorde, de s'en remettre totalement à lui, de déposer au pied de la Croix sa misère, ses péchés, ses insuffisances et de lui faire

⁶ Calvin Jean, *Institution de la religion chrétienne*, éd. de 1560, III, 21, 5.

totale confiance. Dans leur jargon, les théologiens appellent cette démarche la justification par la foi.

Christ n'est pas nommé Christ parce qu'il a deux natures. Que m'importe cela ? Mais il porte ce nom de Christ, magnifique et consolant, à cause du ministère et de la tâche qu'il a pris sur lui ; c'est cela qui lui donne son nom. Qu'il soit par nature homme et Dieu, c'est pour lui-même, mais qu'il ait consacré son ministère, mais qu'il ait épanché son amour pour devenir mon sauveur et mon rédempteur, c'est là où je trouve ma consolation et mon bien⁷.

En contemplant Jésus-Christ mourant sur la croix, le croyant découvre en même temps que son péché, le pardon de son péché. Cette certitude d'être pardonné chaque fois qu'il pèche l'enracine dans celle d'être sauvé. Pour obtenir cette certitude d'être pardonné, il n'a pas besoin de la validation d'un intermédiaire (un prêtre) entre Dieu et lui. Il lui suffit de demander pardon dans le secret de son cœur et de croire que Dieu, infiniment miséricordieux, le lui accorde.

Sola scriptura – La Sainte Écriture seule

Les réformateurs dénièrent à l'Église le droit d'être la seule autorité à transmettre et à commenter la parole de Dieu contenue dans l'Écriture sainte. Celle-ci s'adressait à tout homme. Chacun devait pouvoir la lire, l'écouter, la méditer. Le salut ne passait plus par l'Église. Les pasteurs n'étaient que des guides. Le catholicisme fondait sa foi sur l'Écriture et la Tradition représentée par l'enseignement des papes, des conciles, des Pères et des Docteurs de l'Église... Les réformateurs rejetèrent cette Tradition, n'acceptant que les dogmes proclamés par les premiers conciles, car conformes à l'enseignement de la Bible. Afin de la mettre à la portée de tout chrétien, les réformateurs la traduisirent en langues vernaculaires, Luther en allemand, Calvin en français... Profitant de l'invention de l'imprimerie, ils purent en assurer une très large et rapide diffusion. S'ils firent de la Bible et d'elle seule le fondement même de leur foi, s'ils demandèrent donc à leurs fidèles de la lire, de la méditer, de trouver en elle la Parole que Dieu leur adressait, ils étaient conscients qu'une initiation était nécessaire. La lecture et l'explication de la Bible constituèrent donc le rite central de tout culte protestant. Calvin, lors de ses prêches, l'expliquait livre après livre, verset après verset.

Les théologiens catholiques dénoncèrent cette invitation faite à chaque croyant de lire la Bible et de se faire son propre interprète de la Bible, qu'il était guidé par l'Esprit-Saint dans sa lecture. Sans une formation solide, toutes les dérives étaient possibles. Ce que relevèrent avec ironie deux écrivains français. À la fin du XVII^e siècle, Boileau lança, dans sa *Satire XII*, sa célèbre pique :

Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible ;
Et, sans être approuvé par le clergé romain,
Tout protestant fut pape, une bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris.

Au XVIII^e siècle, Rousseau renchérit :

Tels sont les deux points fondamentaux de la Réforme : reconnaître la Bible pour règle de sa croyance, et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi. (Deuxième Lettre de la montagne)

⁷ Luther Martin, *Predigten über das 2. Buch Moses*, Weimar Ausgabe, XVI, 217-218.

Tous les chrétiens sont prêtres

Aux yeux de Dieu, son Église n'est pas constituée d'un côté de prêtres qui enseignent son Message et de l'autre de laïcs qui le reçoivent, il n'y a qu'un peuple de baptisés qui ont tous pour vocation de le recevoir et de le diffuser là où ils vivent par l'exemple et la parole. Tous sont à même distance de Dieu. Le pasteur n'est pas un être à part. Il exerce seulement une fonction, un ministère, un métier différent de celui du boulanger. Mais le boulanger qui s'applique à faire du bon pain ne vaut pas moins que le pasteur qui s'applique à faire un beau sermon. Chaque profession vécue dans la fidélité à l'évangile est une Voie qui conduit celui qui l'exerce au salut et qui permet à Dieu de faire avancer son Règne.

Trois conséquences de la Réforme

Les conséquences de la Réforme furent nombreuses. Elle participa notamment au développement de la liberté de conscience, de l'alphabétisation des masses, des Écoles primaires pour le peuple, de la langue française dans les pays francophones et du hochdeutsch dans les pays germaniques, ainsi qu'à l'éclatement de l'Europe en États confessionnels. Dans cette brève présentation de la Réforme, nous aimerions souligner trois autres conséquences davantage en rapport avec notre sujet : les Voies du salut que les religions tracèrent pour leurs fidèles.

1. Une Voie, de multiples chemins

Le refus de toute autorité supérieure, centralisée, gardienne de la pureté doctrinale, comme l'était celle du pape, eut pour conséquence que la réforme de l'Église échappa finalement à ses auteurs. Luther, Calvin, Zwingli avaient mis sur pied leurs propres structures ecclésiales afin que leurs fidèles puissent cheminer, selon la vérité de la Bible, sur le chemin du salut. Mais l'invitation qu'ils lancèrent à tout un chacun de se mettre personnellement à l'écoute de la Parole de Dieu conduisit plus d'un fidèle à contester la doctrine officielle de leur Église ou à se sentir investi de la mission de répandre leur propre interprétation. C'est ainsi que le protestantisme donna naissance à un foisonnement d'Églises, chacune proposant à ses fidèles son interprétation de la Bible et traçant sa Voie du salut. À côté des Églises luthérienne, calviniste, presbytérienne, anglicane... surgirent d'autres Églises, celles des anabaptistes (mennonites) au XVI^e siècle, des quakers au XVII^e siècle, des méthodistes et des pentecôtistes au XVIII^e siècle, des adventistes du 7^e jour et de toute la mouvance dite évangélique issue du mouvement du Réveil au XIX^e siècle, et d'innombrables sectes qui, depuis le XX^e siècle, inondent littéralement les Amériques et l'Afrique.

Aujourd'hui, en France, le protestantisme forme une constellation impressionnante :

Armée du Salut : fondée en 1878 par W. Booth (1829-1912), implantée en France en 1881, elle combine action sociale et évangélisation, dans une organisation disciplinée.

Baptistes : depuis 1820, leurs Églises affichent en France une spécificité qui combine calvinisme tempéré, autonomie des assemblées et pratique du baptême par immersion.

Charismatiques : proche du pentecôtisme par l'accent mis sur les dons du Saint-Esprit, ce courant, qui touche la France depuis les années 1960, est plus interconfessionnel et souple.

Églises de professants : on en devient membre sur profession de foi personnelle, contrairement à l'Église « de multitude », à l'encadrement large. En vogue chez les évangéliques.

Évangéliques : référé à « Évangile », le pluriel « les évangéliques » désigne un courant qui insiste sur la conversion, l'engagement, le salut en Jésus seul et la communauté professante.

Fondamentalistes : ils constituent la branche la plus radicale du mouvement évangélique. Défendent bec et ongle l'autorité de la Bible, « Parole de Dieu » sans erreur.

Libristes : membres des Églises évangéliques libres, dissidence évangélique du mouvement réformé (1849). [...].

Luthériens : premiers « protestants », ils s'inscrivent dans le sillage de l'enseignement de Martin Luther (1483-1546). Surtout représentés dans l'est de la France.

Méthodistes : en France dès la fin du XVIII^e siècle, ils prônent, à la suite de John Wesley (1706-1791), le perfectionnement méthodique du chrétien.

Pentecôtistes : nés au début du XX^e siècle, ils se fondent sur le rôle miraculeux du Saint-Esprit (« parler en langues », guérisons, prophéties) et pratiquent le baptême du converti.

Réformés : rattachés à l'héritage de Calvin (1509-1564), ils donnent le ton dans la polyphonie protestante française tout en composant avec d'autres voix montantes⁸.

Et qui plus est, aujourd'hui, ce ne sont plus les Église réformées européennes qui se trouvent à la tête de cette effervescence religieuse, ce sont celles des Amériques qui se caractérisent par des mouvements de mobilisation de masse, de conversions individuelles, de création d'Églises nouvelles, de refondation de leur alliance avec Dieu qui, selon elles, a choisi l'Amérique pour être la nouvelle « Terre promise ».

2. Une participation au « désenchantement du monde » ?

La Réforme fut aussi un des acteurs à avoir accompagné dans leur entreprise de « désenchantement du monde » la philosophie et la Révolution scientifique qui émergea à la même époque.

Cette abolition absolue du salut par l'Église et des *sacrements* (...) constituait la différence radicale, décisive avec le catholicisme.

Ainsi, dans l'histoire des religions, trouvait son point final ce vaste processus de « désenchantement » (Entzauberung) du monde qui avait débuté avec les prophéties du judaïsme ancien et qui, de concert avec la pensée scientifique grecque, rejetait tous les moyens *magiques* d'atteindre au salut comme autant de superstitions et de sacrilèges. Le puritain authentique allait jusqu'à rejeter tout soupçon de cérémonie religieuse au bord de la tombe : il enterrait ses proches sans chant ni musique, afin que ne risquât de transparaître aucune « superstition », aucun crédit en l'efficacité salutaire de pratiques magico-sacramentelles⁹.

3. La preuve que le fidèle est sauvé, sa réussite professionnelle

Pour les Pères de la Réforme, le Voie du salut ne passait plus par la vie monastique, mais par une vie active menée au sein de la société civile en pleine conformité avec la parole de Dieu. Le travail au service de Dieu, de sa famille, de sa communauté, de son pays devenait la vocation de tout chrétien. Nous venons de le voir, les calvinistes croyaient en la prédestination de l'homme. De toute éternité Dieu avait décidé qui était sauvé et qui ne l'était pas. Pour surmonter cette incertitude, les calvinistes firent de la conformité de leur vie avec la Parole de Dieu le signe de leur élection. Les puritains d'origine calviniste firent un pas de plus. Pour eux, la réussite professionnelle devint le signe de l'élection divine. Mais une réussite professionnelle réalisée par un travail assidu, accompli dans l'ascèse et dans le réinvestissement du capital des richesses acquises plutôt que dans sa dépense pour jouir de la vie.

Max Weber a développé cette problématique dans son livre, un classique, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

Si les réformés entreprirent d'évacuer, par la grande porte, toutes pratiques magico-sacramentelles, celles-ci y rentrent à nouveau par la fenêtre avec le Pentecôtisme et toute une série de sectes nouvelles promouvant des expériences mystiques incontrôlées, promettant des

⁸ Cette liste est tirée du *Monde des Religions*, sept.-oct. 2007, n° 25, p. 8.

⁹ Weber Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Éd. Plon, 1964, pp. 129-130.

guérisons infaillibles et la prospérité matérielle. Et l'ascèse n'est de loin plus la vertu première des hommes d'affaires.

Nos guides

- Baubérot Jean, *Histoire du protestantisme*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je, 2009.
- Chaunu Pierre, *Le Temps des réformes : Histoire religieuse et système de civilisation, II La Réforme protestante*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1984.
- Cottret Bernard, *Histoire de la Réforme protestante : Luther, Calvin, Wesley : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Éd. Perrin, 2000.
- Delumeau Jean, Wanegffelen Thierry, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, PUF, rééd. 2008.
- Leplay Michel, *Les Protestantismes*, Paris, Éd. Amand Colin, 2004.
- Religions et Histoire, *Jean Calvin (1509-1564). Un christianisme réinventé*, Hors-Série n° 1, 2009.
- Stauffer Richard, *La Réforme : 1517-1564*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je, 2003.
- Weber Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Éd. Plon, 1964.

8.10

Dès la fin du XV^e siècle

Monde

L'Europe chrétienne découvre une multitude de peuples aux croyances les plus diverses

Dès la fin de XV^e siècle, au fur et à mesure que ses navires exploraient les océans, l'Europe chrétienne découvrit avec stupeur que le monde était autrement plus vaste qu'elle ne l'imaginait et qu'il était habité par une multitude de peuples aux croyances les plus diverses, qu'il fallait évangéliser. L'isolement dans lequel avaient vécu, depuis la Préhistoire, les Amériques, l'Afrique subsaharienne, l'Australie et l'Océanie avait eu pour conséquence que, jusqu'au XVI^e siècle, ces peuples n'avaient pas participé à la « marche » de l'Histoire universelle, mais seulement à celle de leur continent. En raison de l'absence quasi totale d'archives écrites et malgré de très nombreuses recherches menées depuis deux siècles, leur histoire comporte encore aujourd'hui d'immenses lacunes et sur le plan religieux, nous sommes encore et toujours dans une profonde ignorance de leur perception du divin.

En Afrique subsaharienne

De ? au XVI^e siècle de notre ère

Si nous connaissons aujourd'hui relativement bien l'histoire de l'Égypte, de l'Éthiopie, du Soudan, ainsi que celle de l'Afrique du Nord, en revanche, nous connaissons encore très mal celle de l'Afrique noire subsaharienne, occultée qu'elle fut par des siècles de colonisation. De très grandes zones d'ombre l'entachent encore, tout particulièrement dans le domaine des croyances premières qui toutes furent contaminées plus ou moins fortement par des croyances étrangères, par celles de leurs premiers visiteurs occasionnels et par celles de leurs conquérants.

Avant d'être conquise à partir du XV^e siècle de notre ère par les puissances européennes, l'Afrique noire subsaharienne fut, en effet, visitée très tôt par quelques explorateurs étrangers.

Au Néolithique, l'Éthiopie aurait servi de centre de diffusion de l'araire et d'animaux domestiques en provenance de l'Inde¹⁰. À diverses reprises, dès 2550, les Égyptiens remontèrent le Nil jusqu'au nord de la Somalie. Vers 600 avant notre ère, les Phéniciens entreprirent la circumnavigation du continent pour le compte de l'Égypte. En 425 avant notre ère, le Carthaginois Hannon atteignit l'embouchure du Sénégal. Au début de notre ère, l'utilisation du dromadaire pour le trafic saharien décupla les échanges entre l'Afrique noire et le monde méditerranéen. À la même époque, venus d'Indonésie, des marins s'installèrent sur l'île de Madagascar. Dès 340 de notre ère, des missionnaires chrétiens pénétrèrent en Éthiopie et se mirent à évangéliser le pays. Dès le VII^e siècle de notre ère, l'islam étendit son influence au Soudan. Des marchands arabes et perses établirent des comptoirs à Mogadiscio, Sofala, Mélinde, Mombasa, Brava, Zanzibar... Entre 1405 et 1413, un Français, Anselme d'Isalguier,

¹⁰ Baudruel Fernand, *Grammaire des civilisations*, Paris, Éd. Flammarion, 1993, p. 156.

parvint jusqu'au Mali où il s'installa. Toujours au XV^e siècle, les Chinois explorèrent la côte orientale de l'Afrique.

Ces premiers explorateurs ne manquèrent pas de présenter leurs croyances aux indigènes qu'ils rencontrèrent, voire de les convertir. L'apparition soudaine de ces étrangers à la peau de couleurs différentes, venus d'autres mondes, a dû leur causer un choc et a pu provoquer un impact sur leur vision du monde et leurs propres croyances.

Puis, quand les Portugais, suivis des autres Européens, se mirent à les coloniser dès la fin de ce XV^e siècle, leurs croyances résistèrent mal aux assauts évangélistes des missionnaires blancs. Beaucoup d'entre elles disparurent purement et simplement. Et celles qui résistèrent n'échappèrent pas à la contamination.

Dès le XIX^e siècle, ethnologues et historiens tentèrent de les débarrasser de leurs éléments étrangers. Le résultat auquel ils aboutirent n'est guère surprenant en raison de l'immensité du continent et des nombreuses ethnies qui l'habitaient : les générations d'Africains d'avant la conquête avaient pratiqué de nombreuses formes religieuses : polythéisme, fétichisme, totémisme, animisme, chamanisme...

Ils relevèrent cependant qu'une croyance était largement répandue sur tout le continent, croyance que des voyageurs arabes signalaient déjà au XI^e siècle de notre ère, celle en un dieu souverain, créateur de l'Univers visible, mais dieu lointain, qui échappait à l'entendement humain. Aussi les Africains s'adressaient-ils à toute une série de divinités inférieures, elles aussi créées, plus proches des hommes et qui avaient la charge d'assurer la bonne marche de l'Univers. Or tel qu'ils le voyaient fonctionner, ils en avaient déduit que toutes ces divinités inférieures n'accomplissaient pas leurs tâches comme elles le devaient. Elles pouvaient se montrer aussi bien fastes que néfastes. Le culte qu'ils leur rendirent consista donc à encourager les premières à bien gérer l'Univers et à obtenir d'elles toutes sortes de bienfaits et à apaiser les secondes.

Aux côtés de ces divinités, ce dieu souverain avait encore créé les ancêtres mythiques des tribus, des clans, des royaumes..., qui donnèrent naissance aux ancêtres historiques fondateurs des tribus, clans, royaumes... Les hommes pouvaient aussi les prier et les consulter, car, croyaient-ils, ils continuaient à vivre après leur mort parmi eux.

À ces ancêtres mythiques et historiques, les Africains adjoignirent, au cours des générations successives, leurs grands hommes, leurs grands sages, leurs grands guerriers, bref, tous ceux qui avaient joué un rôle important au sein de leurs communautés. À eux aussi, ils rendirent un culte, car ils pensèrent qu'eux aussi continuaient de vivre après leur mort et d'agir auprès des leurs. Et finalement la croyance en une survie se démocratisa. Le titre d'ancêtre fut accordé à tout défunt qui, durant sa vie, avait mené une existence en conformité avec les lois du groupe. En furent uniquement exclus les fous, les anormaux, les malfaiteurs notoires et les petits enfants parce qu'ils n'avaient pas encore accédé à l'état d'adulte. Ils étaient encore des êtres inachevés.

Les Africains firent donc de la mort un rite de passage vers une autre vie, comme l'étaient la naissance, l'initiation à l'adolescence et le mariage. C'est ainsi qu'ils apprivoisèrent l'angoisse de la mort qui était chez eux, comme partout ailleurs, leur compagne quotidienne, omniprésente, en raison principalement d'un contexte géographique, climatique et sanitaire difficile.

Désert du Sahara aux milieux naturels secs dunaires, caillouteux, montagneux, aux oasis rares, aux pluies faibles et extrêmement variables.

Brousse du Sahel où la chaleur est accablante, l'eau rare et la terre arable peu profonde, donc peu productive. De terribles sécheresses causaient des hécatombes d'hommes et d'animaux.

Forêts vierges, forêts-éponge, gorgées d'eau dans lesquelles la vie est précaire, étouffante, hostile à l'établissement humain.

Savanes immenses où les pasteurs devaient affronter toute une série d'animaux prédateurs. Seule l'Afrique du Sud offrait des conditions climatiques plus favorables.

À ces difficultés géographiques et climatiques, il faut ajouter les ravages causés par toute une série de maladies qui trouvèrent dans ce continent un terrain propice à leur développement meurtrier et qui fauchaient régulièrement des populations entières : maladie du sommeil, paludisme, tuberculose, lèpre, choléra, typhoïde, hépatite, maladies diarrhéiques... Et comme partout ailleurs, la mortalité infantile était très élevée.

Ce contexte environnemental difficile explique pour une part pourquoi la mort est au cœur de leurs croyances.

Lors du passage d'un défunt dans l'Au-delà, la croyance commune était qu'aucun jugement n'était prononcé par un quelconque tribunal divin qui l'envoyait soit au paradis ou en enfer. Celui-ci continuait simplement de vivre parmi les siens, de manière invisible. Mais sa survie n'était heureuse qu'à une condition. Il devait avoir reçu une sépulture convenable. Aussi la crainte majeure des Africains n'était pas tant d'affronter la mort que de ne pas recevoir cette sépulture convenable et d'être condamnés à errer sur Terre. Aussi s'efforçaient-ils de prendre toutes les mesures nécessaires pour leurs funérailles, tout particulièrement en offrant dons et cadeaux à ceux qui allaient s'en occuper.

D'autre part, ils croyaient que les grands ancêtres et ceux du commun pouvaient agir et intervenir dans la vie de ceux qu'ils avaient quittés, avec une puissance moindre certes, mais avec une certaine efficacité tout de même. Or comme chaque défunt conservait son caractère, son tempérament (bon, généreux, sage, mais aussi vindicatif, jaloux, capricieux, possessif, exigeant), le culte que les vivants leur rendirent consista à apaiser les vindicatifs, les jaloux, les capricieux, les possessifs, les exigeants... et à honorer ceux qui s'étaient montrés bons et généreux afin de continuer à obtenir d'eux bienfaits et bons conseils.

En général, c'étaient les vieillards de la communauté, en passe de devenir ancêtres à leur tour, qui étaient les mieux à même de décoder les désirs ou les ordres que les ancêtres transmettaient par divers signes, songes, apparitions... Cette capacité de transmettre la volonté des ancêtres transforma les vieillards africains en une gérontocratie toute-puissante.

Ce culte des ancêtres avait le mérite de donner à chaque tribu une origine, une histoire, et par là de souder ses membres. Il donnait aussi à ces derniers l'assurance d'une vie nouvelle après leur mort. Cette double contribution leur permit, durant des millénaires, d'affronter plus sereinement leur présent. Mais, en revanche, ce culte a pu freiner dans certaines populations toute évolution économique et technologique importante, car cette vénération des ancêtres et leur consultation par une gérontocratie toute-puissante débouchait sur un respect sclérosant des us et coutumes, sur une obéissance stricte aux usages anciens. Elle pouvait tuer dans l'œuf toute initiative nouvelle.

Telle est dessinée à grands traits l'image que nous renvoient les religions africaines une fois dépouillées de leurs oripeaux étrangers.

Colonisés, de nombreux Africains renoncèrent à leurs cultes des dieux et de leurs ancêtres et acceptèrent les dieux de leurs conquérants dès lors que ceux-ci leur démontraient par leur savoir, leurs armes, leur technologie, leur médecine, leurs moyens de transport..., la supériorité de leurs dieux sur les leurs. En tournant le dos à leur religion traditionnelle, ces Africains espéraient une vie meilleure. Pour la toute grande majorité d'entre eux, grande fut leur désillusion.

Dans les Amériques

On commence à en savoir un peu plus sur le peuplement des Amériques. Selon les plus récentes études, il aurait débuté entre 30 000 et 23 000, à partir du détroit de Béring. Il se serait poursuivi en plusieurs vagues par diverses populations¹¹ et se serait achevé en Patagonie, vers 10 000¹².

Le long des 15 000 km qui séparent l'Alaska de la Terre de Feu, ces populations furent confrontées à des climats et des milieux naturels très diversifiés et à des obstacles géographiques difficiles à franchir (Rocheuses, grandes plaines de l'ouest américain, forêt amazonienne, barrière des Andes...) et qui les maintinrent dans un isolement certain. Aussi développèrent-elles des sociétés et des religions fort diverses les unes des autres.

En Amérique du Nord

De ~ 7000 au XV^e siècle de notre ère

Les effets du réchauffement du climat, à la suite des époques glaciaires, se firent sentir à partir du V^e millénaire. Une grande partie du continent nord se couvrit d'un manteau dense de forêts et la mégafaune disparut. Ses habitants, les Indiens, durent s'adapter à ce nouvel environnement. Mais il ne les obligea pas à changer de mode de vie, ils demeurèrent des chasseurs, pêcheurs, cueilleurs, les uns nomades ou semi-nomades et les autres sédentaires. Les premiers Indiens agriculteurs furent ceux du Sud-Ouest qui, entre 7000 et 3000, apprirent de leurs voisins d'Amérique centrale à cultiver le maïs, la courge, le haricot. Ces cultures n'atteignirent les Grands Lacs qu'au premier millénaire avant notre ère. Mais les Indiens, dans leur ensemble, continuèrent à privilégier leurs activités de chasse et de pêche, activités jugées supérieures.

Continuant à vivre le même mode de vie dans un environnement différent, mais pas hostile, ils conservèrent donc la religion qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres qui avaient quitté la Sibérie et qui pratiquaient le chamanisme.

On a donné ce nom à cette religion parce qu'elle a pour principal animateur un chamane. Ce terme qui dérive de la langue sibérienne tungouse « sâman » signifierait celui qui entre en transe. Il peut être un homme ou une femme. Médiateur entre les mondes des esprits, des morts et des animaux et le monde des humains, il a la responsabilité des rituels et des pratiques religieuses. Il joue aussi le rôle de devin, de thérapeute, d'interprète des signes, des rêves, des événements sortant de l'ordinaire. C'est aussi lui qui défend son groupe contre les esprits malfaisants. On le dit capable de franchir les frontières du temps et de l'espace. Bref, il est la providence de son groupe, mais il peut aussi devenir sa terreur s'il abuse de sa situation et de ses pouvoirs.

¹¹ Arnaud Bernadette, « Au berceau d'Homo americanus. Le point sur les dernières découvertes », in *Sciences et Avenir*, n. 722, Avril 2007, pp. 78-83.

¹² Cf. Serre Frédéric, « Le peuplement préhistorique de l'Amérique », in *Grandes civilisations du Mexique*, Dossier d'Archéologie, n. 245, juillet-août 1999, pp. 10-13.

Durant des millénaires, ces chamanes, grâce à leurs pouvoirs imaginaires ou réels qu'on leur prêtait, aidèrent les membres de leur tribu à conjurer, eux aussi, l'angoisse de la souffrance et de la mort et à bien vivre sur Terre en leur apprenant à vivre en harmonie avec la Nature et avec les esprits qui la peuplaient et à espérer poursuivre leur existence auprès du Grand Esprit dans le monde de l'Au-delà.

En Mésoamérique¹³ **~8000 - ~1200**

Des dieux imprévisibles

En Amérique centrale, aux climats et reliefs très divers, ses premiers habitants acquirent, au cours des millénaires, une profonde connaissance des moindres ressources que pouvait leur offrir sa végétation, elle aussi très variée. Dans les zones tempérées et les zones maritimes où elle produisait de la nourriture en abondance, ces chasseurs-cueilleurs se sédentarisèrent vers le VI^e millénaire, mais passèrent plus tardivement à l'agriculture. En revanche, dans les zones semi-arides comme la vallée de Tehuacan, ils demeurèrent semi nomades jusque vers 2500 tout en s'adonnant pendant une partie de l'année à l'agriculture. Lors de la saison sèche durant laquelle la végétation produisait moins, groupés en petites bandes, ils nomadisaient et s'adonnaient à la chasse et à la cueillette et, pendant la saison des pluies, ils se regroupaient et se sédentarisèrent pour exploiter, de manière intensive, graminées et plantes légumineuses qui poussaient en abondance en certains endroits.

À partir de 8000, ils commencèrent, semble-t-il, à cultiver d'abord la courge, puis, dès 6250, le maïs, et enfin le piment, l'avocat, le haricot.

Sur le plan religieux, les multiples statuettes féminines découvertes sur divers sites suggèrent que certaines de ces populations pratiquaient des cultes liés à la fertilité. Mais les mythes des civilisations qui se succédèrent en Amérique centrale et qui remonteraient à ces premiers agriculteurs, présentent un divin plus complexe.

Ceux-ci imaginaient qu'ils habitaient le centre de la Terre et que la voûte des cieux était soutenue par quatre colonnes situées aux quatre points cardinaux. Cet Univers n'était pas inerte. Il était le lieu où s'affrontaient des forces opposées, mais complémentaires : le froid – le chaud, l'humidité – la sécheresse, l'obscurité – la lumière, la nuit – le jour, l'eau – le feu, la mort – la vie, la joie – la souffrance, le bien – le mal, le bonheur – le malheur... Les dieux habitaient le Ciel et les demeures souterraines de la Terre. Leur tâche était d'assurer le meilleur équilibre possible entre ces forces, aussi ne cessaient-ils d'intervenir sur Terre.

Les hommes, eux, avaient été créés pour le labeur. Ils devaient consacrer leurs forces à la production de biens pour nourrir les dieux. En retour, ceux-ci leur offraient la vie, la subsistance et la capacité de se reproduire. Ces agriculteurs sentaient qu'ils devaient tout à leurs dieux, qu'ils en étaient les éternels débiteurs. Si donc la maladie les frappait, si les éléments naturels se déchaînaient et saccageaient leurs cultures, c'était que les dieux étaient en colère contre eux, parce qu'ils avaient fauté. Or comme les éléments naturels se déchaînent souvent dans cette région du monde, malgré la multiplication des sacrifices et des prières, leur religion était empreinte d'un pessimisme profond, d'autant plus qu'ils n'envisageaient aucune rédemption, aucun paradis dans l'Au-delà. Et, constataient-ils, sur Terre, le mal l'emportait sur le bien, la maladie sur la santé, le malheur sur le bonheur, la mort sur la vie...

¹³ La Mésoamérique comprend le Mexique, excepté les régions du Nord, le Guatemala, le Belize, le Honduras, le San Salvador, le Nicaragua et le Costa Rica.

Ce pessimisme mènera leurs descendants (olmèques, zapotèques, teotihuacans, mayas, toltèques, mixtèques et aztèques) à provoquer des bains de sang humain pour calmer la colère des dieux.

En Amérique du Sud De 8600 au XV^e siècle de notre ère

C'est à partir de 8600 que, dans les Andes centrales, les chasseurs-cueilleurs passèrent progressivement d'une économie de prédation à une économie de production. Puis, dès 4000, ces communautés agricoles suivirent le même schéma évolutif des civilisations du Proche-Orient entre 6000 et 3000 avant notre ère : hiérarchisation progressive de la société, métamorphose de villages en villes plus ou moins importantes, apparition de centres religieux, administratifs, politiques..., constitution d'ensembles politiques : chefferies, cités-États, royaumes, empires. Les ensembles architecturaux découverts à ce jour suggèrent qu'une caste de prêtres se trouvait au sommet de la pyramide sociale et que la religion dont on ignore pratiquement tout devait jouer un très grand rôle.

Tout comme en Mésoamérique, ces premières communautés agricoles développèrent, à partir de 1400-1300 avant notre ère, de brillantes civilisations, notamment au Pérou : Chavin, Paracas, Nazca, Mochicas, Tihuanco, Chimu, Inca... qui se considéraient comme les « fils du Soleil », leur divinité majeure.

Ailleurs les populations en restèrent, certaines, au stade de la chasse et de la cueillette et d'autres, à celui de pratiques horticoles. Les marins leur doivent une invention majeure, celle du hamac. L'animisme et le chamanisme caractérisaient la plupart de leurs religions tribales qui ne devaient être guère différentes de celles des premiers agriculteurs du continent eurasiatique. Le travail patient des archéologues débouche parfois sur de belles surprises. C'est ainsi qu'au Brésil, à Calçoene dans l'État d'Amapá, ils ont découvert, au début de l'année 2006, un sanctuaire-observatoire astronomique constitué de 127 blocs de granite, chacun d'une hauteur de trois mètres, disposés en cercles réguliers dans un champ. Il aurait été construit durant la première moitié du premier millénaire de notre ère. Il est positionné de manière que les rayons du Soleil, au solstice d'hiver, passent à travers un trou pratiqué dans un des blocs. Pour les archéologues cette construction servait à fixer les activités agricoles et un calendrier de rituels religieux.

En Océanie

Ce continent s'étale au cœur du Pacifique sud. Quatre grandes régions le composent :

- La Mélanésie (îles Fidji, Nouvelle-Calédonie, Salomon, Vanuatu, Papouasie-Nouvelle-Guinée) qui commença à se peupler à partir de 50 000 environ.
- L'Australie où les premiers hommes arrivèrent, il y a environ 60 000 ans.
- La Polynésie qui forme un triangle entre les îles hawaïennes, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande. Son peuplement commença au II^e millénaire avant notre ère pour s'achever avec Tahiti vers 200 de notre ère, les Marquises, vers 300, Pâques, vers 400, Hawaï vers 500-700, et la Nouvelle-Zélande, vers 900.
- La Micronésie formée des cinq archipels : Palau, les Mariannes, les Carolines, les Marshall et les Kiribati et qui compte environ 2100 îles que les hommes occupèrent progressivement depuis 2000 ans avant notre ère.

Il faudra trois siècles aux navigateurs espagnols, hollandais puis français et anglais pour placer sur leurs cartes ces milliers d'îles.

Ce continent représente une infinité de mondes insulaires et de cultures.

L'Australie, par exemple, à l'arrivée des Européens à la fin du XVIII^e siècle, comprenait environ 500 cultures distinctes et pas moins de 250 langues, en Mélanésie, 1500 cultures et 800 langues différentes.

Mais toutes ces cultures avaient en commun trois traits fondamentaux :

- une origine asiatique,
- l'absence d'écriture et de métaux,
- des économies vivrières complètement autarciques.

Sur le plan religieux, si leurs cultes étaient fort diversifiés (polythéisme polynésien, Temps du Rêve australien, surhommes maoris, ancêtres divinisés micronésiens, totémisme mélanésien...), elles partageaient cependant quelques éléments communs :

- Comme partout ailleurs, l'environnement physique avait contribué à façonner leurs croyances.

Dans les îles, les populations d'agriculteurs qui quittèrent les littoraux pour aller défricher les vallées intérieures, développèrent des cultes de fertilité et divinisèrent les forces naturelles.

Les populations de pêcheurs-explorateurs « héroïsèrent » et divinisèrent leurs ancêtres, les découvreurs de leur île. L'Australie, continent sec, qui peut connaître de longues années de sécheresse, peu fertile, rare en plantes sauvages domesticables, obligeait ses habitants à chercher constamment les endroits les plus favorables à leur subsistance. Aussi demeurèrent-ils avant tout des chasseurs-cueilleurs nomades ou semi-nomades. Il n'est donc pas étonnant que la figure mythologique majeure de leur panthéon fût le « grand serpent arc-en-ciel ». Nomade comme eux, c'est lui qui avait façonné, en se déplaçant tantôt sous terre, tantôt sur terre, le relief australien, et qui ne cessait de les conduire vers des territoires nourriciers.

- Ces cultures si diverses ont toutes développé des cosmogonies (naissance de l'Univers), des théogonies (généalogie de leurs dieux), des anthropogénies (création et évolution du genre humain) qui leur étaient propres.

- Elles ont toutes développé un culte des ancêtres qui leur donnait une origine, une histoire, un présent partagé avec leurs morts devenus invisibles et une espérance en une vie future.

- Elles ont toutes développé la croyance en un divin omniprésent bienveillant ou malveillant.

- Elles ont toutes décrété la nécessité d'observer certains interdits (les tabous) afin de garantir la bonne marche de la société.

De ce trop rapide survol des croyances qui ne furent connues qu'à partir du XV^e siècle de notre ère, nous pouvons cependant tirer une première conclusion et faire une remarque générale :

- Jusqu'à notre ère scientifique, *Homo religiosus* était formaté de telle façon que quel que fût le milieu naturel dans lequel il vivait, quelle que fût la culture qu'il élaborait, il réagit de la même manière face aux mystères que représentaient pour lui le Cosmos, la Terre, la Vie, la Mort. Il développa non seulement une technologie adaptée à ses besoins mais encore et surtout un outillage mental lui permettant de répondre de façon vraisemblable aux questions qu'il se posait et d'affronter toutes les situations limites dans lesquelles il pouvait se trouver.

- Malheureusement toutes ces religions furent dévalorisées dès qu'elles furent découvertes. Mais heureusement aujourd'hui nous reconnaissons enfin qu'elles aussi font partie des grands héritages de l'humanité.

Nos guides

- *L'Amérique précolombienne*, Paris, Éd. Encyclopaedia Universalis, 1999.
- Bruyas Jean, *Les Sociétés traditionnelles de l'Afrique noire*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2001.
- Diamond Jared, *De l'Inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Paris, Éd. Gallimard, 1997.
- *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Éd. Encyclopaedia Universalis, 1999.
- *Encyclopédie des religions*, Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 vol.
- *Les Religions précolombiennes*, in *Religions et Histoire*, n° 7, mars-avril 2006, pp. 12-86.
- Lugan Bernard, *Histoire de l'Afrique : des origines à nos jours*, Paris, Éd. Ellipses, 2009.
- Mazenot Georges, *Sur le passé de l'Afrique noire*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2005.
- Messadié Gérald, *Histoire générale de Dieu*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1997.
- Nantet Bernard, *Dictionnaire de l'Afrique : histoire, civilisation, actualité*, Paris, Éd. Larousse, 2006.
- Stamm Anne, *Les Religions africaines*, Paris, PUF, 1995.
- *Traditions religieuses des peuples de l'Océanie* in *Religions et Histoire*, n° 9, juillet-août 2006.

8.11

1500 - 2000

Europe occidentale

Le christianisme va-t-il mourir ?

Au cours de la longue pérégrination à travers le Temps que nous avons entreprise pour suivre Homo *religiosus* dans son exploration du monde divin, un fait s'est imposé à nous : les religions naissent et meurent, les dieux naissent et meurent. Pas seulement celles et ceux de l'Antiquité lointaine. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, en Europe occidentale, nous assistons à un lent déclin du christianisme officiel et traditionnel représenté par ses Églises catholique, orthodoxe, anglicane et protestantes, au point qu'en 1977 déjà, l'historien Jean Delumeau, observateur attentif de l'évolution de cette religion, se demandait, dans un essai qui fit grand bruit : *Le Christianisme va-t-il mourir*¹ ?

Quelques années plus tard, dans son étude *L'Invention de l'Europe* dans laquelle il étudie ce phénomène, l'anthropologue Emmanuel Todd ne se pose plus la question. Il affirme sans ambages :

Entre 1730 et 1900, par étapes, la religion chrétienne perd le contrôle de l'Europe. La vie sociale échappe à ses croyances, à ses dogmes, à ses Églises. Le processus est irréversible.

Et il le décrit ainsi :

1^{ère} rupture : dès les années 1730 - 1800, la déchristianisation dévaste l'Église dans une partie substantielle du monde catholique. La France du Bassin parisien, l'Espagne centrale et méridionale, le Portugal méridional et vraisemblablement l'Italie méridionale rejettent l'autorité du christianisme. Ailleurs, les peuples restent fidèles à la religion traditionnelle de l'Europe, dans ses formes catholiques ou protestantes.

2^e rupture : entre 1880 et 1930, la plupart des systèmes religieux protestants s'effondrent, en Angleterre, dans le monde germanique, dans les pays scandinaves. Au terme de cette deuxième phase, c'est-à-dire vers 1930, la seule puissance religieuse indiscutable d'Europe est l'Église catholique, là où elle a été épargnée par la première crise, celle des années 1730 - 1800.

3^e rupture : entre 1965 et 1990, la sphère catholique résiduelle cède à son tour. La Belgique, l'Allemagne méridionale et rhénane, l'Autriche, une partie de la Suisse, la périphérie de l'Hexagone français, le Nord de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal échappent finalement à l'Église².

Assistons-nous vraiment à un déclin irréversible de cette religion en Europe ou à une maladie dont elle va se relever ? Avant de répondre à cette question, tentons de cerner les causes de ce déclin. Pour les médecins qui l'auscultent, il est le résultat d'un processus long et complexe qui s'est enclenché au Moyen Âge déjà, à deux niveaux : à celui des États et à celui des individus.

¹ Paris, Éd. Hachette, 1977.

² Todd Emmanuel, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Éd. du Seuil, 1996, p. 189.

Le processus de déchristianisation au niveau des États.

Durant les premiers siècles de notre ère, avec le soutien du pouvoir impérial, le christianisme, religion proche-orientale, s'était imposé dans tout l'Empire romain. Il avait ensuite évangélisé les populations germaniques qui s'étaient installées dans sa partie occidentale, ainsi que celles qui vivaient à ses franges au Nord et à l'Est. Vers la fin du millénaire, l'ensemble de l'Europe était nominalement christianisé³. Toute puissante, son Église, sous sa forme catholique romaine, avait investi tous les domaines de la vie de ses habitants : leur temps en le rythmant par son calendrier religieux, leur espace en le quadrillant d'un maillage très serré de paroisses et en le striant de réseaux de monastères et de routes des pèlerinages. De même elle gouverna leur vie privée en imposant sa morale et leurs institutions en imposant son droit... Rien ne lui échappa.

Elle avait même réussi à remporter au XIII^e siècle ce long bras de fer qu'elle avait engagé avec le pouvoir politique depuis qu'elle était devenue religion d'État de l'Empire romain. Au Moyen Âge, après deux violentes crises que l'on appelle la « Querelle des Investitures » (1059 - 1122) et « La lutte du Sacerdoce et de l'Empire » (1154 - 1250), la papauté avait réussi à s'imposer aux empereurs, rois et seigneurs.

Mais son triomphe fut de courte durée, car, dès le XIV^e siècle, au processus de christianisation succéda un processus de déchristianisation qui se déroula en deux temps :

I. De la Chrétienté aux États confessionnels

La montée en puissance, au début du XIV^e siècle, des monarchies nationales espagnole, anglaise et française, vint briser cette suprématie papale. Jaloux de leur indépendance, ces nouveaux États limitèrent fortement le droit de la papauté à intervenir dans la gestion de leur Église. Quant aux États allemands qui passèrent à la Réforme au XVI^e siècle, ils lui dénièrent tout droit de regard sur leurs Églises. Mais tous ces États demeuraient des États confessionnels. La monarchie française avait pour maxime : « Une foi, une loi, un roi ». Dans le Saint Empire germanique la maxime qui prévalait était « *cujus regio ejus religio* », les sujets adoptent la religion de leur prince. Seule concession : la plupart d'entre eux promulguèrent des Édits de tolérance à l'égard de leurs minorités religieuses.

II. Des États confessionnels aux États laïcs

À partir du XVIII^e siècle, lorsqu'éclata une série de révolutions politiques, c'est le lien qui unissait ces États à leur religion qui se distendit, voire se rompit. Cette séparation ne s'opéra pas partout en même temps. Chaque pays l'accomplit selon son histoire, son rythme, plus ou moins profondément. Mais elle s'opéra.

Au cours du XIX^e siècle, (les sociétés européennes) se sont presque toutes éloignées de la conception de l'État confessionnel pour entrer plus ou moins vite et plus ou moins résolument dans la voie d'une certaine sécularisation qui comportait au minimum la reconnaissance de la distinction entre société civile et communauté confessionnelle, et au maximum une séparation complète avec pour contrepartie une indépendance retrouvée des Églises échappant au contrôle de la puissance publique⁴.

Plusieurs étapes ponctuèrent cette séparation.

³ Selon les historiens Jean Delumeau et Jacques Le Goff, le christianisme n'est réellement devenu la religion du peuple qu'aux XVII^e-XVIII^e siècles, à la suite des mesures énergiques d'évangélisation des paroisses prises par le Concile de Trente.

⁴ Rémond René, *Religion et société en Europe*, Paris, Éd. du Seuil, 1998, p. 172.

- La première fut l'inscription dans leurs Constitutions de la liberté de conscience. Les divers États durent admettre que tout un chacun pouvait vivre et mourir dans sa religion. Dans ce but, presque tous entreprirent la suppression de toutes les discriminations qui frappaient tous ceux qui ne pratiquaient pas la religion officielle. L'État demeura donc confessionnel, mais admit à ses côtés d'autres expressions religieuses.

- La seconde étape consista à dissocier actes religieux et actes administratifs. En admettant la pluralité confessionnelle, les États furent contraints à instituer un état civil indépendant des religions, notamment pour les naissances, les mariages et les obsèques. Ils furent aussi amenés à admettre des mariages et des enterrements civils.

- La troisième étape consista à proclamer une neutralité totale de l'État à l'égard des différentes religions. Celui-ci s'interdit toute intervention dans le domaine religieux et interdit au religieux toute intrusion dans le domaine civil. En 1905, la France fut l'État qui conduisit cette séparation jusqu'à son point extrême, c'est-à-dire jusqu'à la rupture.

Puis, dès 1917, dans les pays soumis au totalitarisme communiste, la persécution, voire une politique d'éradication de toute croyance religieuse, succédèrent à la rupture.

- La quatrième étape enfin fut de séparer la législation civile de toute morale prescrite par le christianisme. Jusque dans les années 1960, en Europe occidentale notamment, la législation se conformait généralement à la morale chrétienne. Le code pénal se calquait sur le code moral chrétien, tout particulièrement en matière de divorce, d'adultère, d'enfants nés hors mariage, de jeux de hasard, de censure des médias....

Face à la revendication d'autonomie individuelle de leurs peuples, les États légiférèrent donc dans ces divers domaines. Le référendum de 1994 gagné par les partisans irlandais du divorce est un exemple de ce processus de sécularisation.

Après la religion, c'est la morale qui cesse d'être une affaire de société pour ne plus être qu'une question de conscience individuelle : comme il n'y a plus de vérité dans les croyances, il n'y en a pas non plus dans les conduites. C'est le triomphe du libéralisme : l'État renonce à appuyer de son autorité un enseignement moral. Il se fait un devoir de neutralité en ce domaine aussi⁵.

Le processus de déchristianisation au niveau des individus

Cette déchristianisation est aussi et avant tout le résultat d'une revendication d'autonomie des individus face à tout pouvoir religieux et politique jugé oppresseur.

Les bourgeois marchands du Moyen Âge, les premiers, mirent en marche ce processus

Entre le VIII^e et le XI^e siècles, l'Europe chrétienne eut à subir deux fléaux :

- une série de raids perpétrés par des troupes musulmanes, normandes et hongroises.
- des guerres entre féodaux qui, après la chute de l'Empire carolingien au IX^e siècle, ne cessaient de s'affronter pour s'emparer mutuellement de leurs terres.

Ces deux fléaux eurent pour conséquence l'arrêt quasi complet du commerce international. À partir du XI^e siècle, ces invasions prirent fin et l'Église parvint à imposer une Paix à ces seigneurs. Le commerce international put alors reprendre ses activités et une économie monétaire se mit progressivement en place. Ces changements eurent pour conséquence l'apparition, au siècle suivant, d'une nouvelle classe, celle des bourgeois marchands qui

⁵ *Ibid.*, pp. 267-268.

lancèrent l'Europe sur la voie d'un prodigieux développement économique, technique et commercial à travers un réseau serré de villes et de voies de communication. Dans leur quête d'efficacité économique, ces marchands réclamèrent non seulement des franchises pour leurs villes mais encore la suppression de toutes les entraves à leur commerce, notamment les nombreuses taxes que les seigneurs laïcs et ecclésiastiques prélevaient sur les hommes et les marchandises qui transitaient par leurs terres. Aussi, à partir du XIII^e siècle, ils entrèrent très souvent en conflit, parfois violent, avec eux. Mais finalement ces marchands, tout en demeurant de bons chrétiens (!), obtinrent cette autonomie qui marque un premier décrochage de la société civile d'avec l'Institution politico-religieuse.

Les universités réclament une certaine liberté de pensée

À partir du XIII^e siècle entra en scène une nouvelle institution : les universités. Elles se répandirent d'abord en Italie, puis en Angleterre, en Espagne, au Portugal, dans les Allemagnes, en Scandinavie, en Pologne et en Hongrie. Soucieuse de subordonner les sciences profanes à la doctrine sacrée et de tuer dans l'œuf toute hérésie, l'Église plaça immédiatement ces nouveaux centres d'étude sous son contrôle et fixa la liste des « autorités » à étudier : l'Écriture et les Pères de l'Église pour les théologiens, l'« Organon » d'Aristote pour les philosophes, le « Décret » de Gratien pour les juristes, Hippocrate et Galien pour les médecins.

Au lieu d'obtempérer, ces universités se mirent, au contraire, à réclamer une plus large autonomie intellectuelle pour étudier, par exemple, les autres œuvres d'Aristote qu'elles découvraient à ce moment-là. Celles-ci concernaient la physique, la métaphysique, l'éthique et présentaient une nouvelle vision du monde, ce qui les rendait suspectes aux yeux de l'Église.

De plus, commenter à l'infini ces « autorités » ne leur suffit plus. Ces universitaires voulaient découvrir les secrets du monde par eux-mêmes.

Au premier chef, (les universités) ont participé à la lente émancipation de la pensée européenne de la tutelle religieuse. Les maîtres ont mené un combat opiniâtre contre l'Église pour affirmer leurs droits et défendre leur autonomie intellectuelle. Ce faisant, ils ont contribué à créer l'atmosphère de liberté intellectuelle caractéristique de l'Europe occidentale, atmosphère éminemment favorable au progrès des sciences⁶.

C'est ainsi que de grands scientifiques tels que Robert Grosseteste, Roger Bacon, Albert le Grand, Jean Buridan, Nicole Oresme... n'hésitèrent pas à élaborer une nouvelle méthode de recherche faisant appel à l'observation de faits particuliers, à l'expérimentation et aux mathématiques appliquées. Non seulement cette liberté obtenue par les universités fut favorable aux sciences, mais elle opéra encore un deuxième décrochage d'avec l'Église, gardienne de la doctrine.

Dès le XV^e siècle, c'est au tour de l'élite intellectuelle et artistique européenne de chercher à se dégager de la tutelle de l'Église

Du XIV^e au milieu du XV^e siècle, plusieurs fléaux traumatisèrent l'Europe : Petit Âge Glaciaire, famines, guerres, Peste noire qui faucha un tiers de la population européenne. Durant ces temps d'épreuves, des intellectuels, que l'on appela, au XIX^e siècle, humanistes, se réfugièrent dans l'étude et la publication scientifique d'œuvres de l'Antiquité gréco-romaine qui sommeillaient dans les bibliothèques universitaires et qu'ils dépoussièrent. Des moines les avaient recopiées durant le Haut-Moyen Âge et conservées dans leurs propres bibliothèques, puis transmises, à partir du XIII^e siècle, aux universités.

⁶ Cosandey David, *Le Secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Paris, Éd. Flammarion, 2007, p. 195.

Parmi les premiers humanistes, citons Pétrarque (1304 - 1374), Boccace (1313 - 1375), Coluccio Salutati (1331 - 1406), Guarino Veronese (1374 - 1460), Jan Van Eyck (~1390 - ~1441). D'autres œuvres leur parvinrent de Constantinople, apportés par des savants grecs tels Jean Bessarion (1403 - 1472) qui participa, en 1437, avec la délégation de l'Église d'Orient, au concile de Ferrare, lequel s'était donné pour but la réunification des deux Églises. En 1468, ce prélat légua 746 manuscrits à la République de Venise. D'autres savants grecs rejoignirent l'Italie lors de la chute de Constantinople, en 1453. Cette redécouverte de l'Antiquité gréco-romaine suscita un engouement extraordinaire en Italie d'abord, puis dans une grande partie de l'Europe, dès le milieu du XVI^e siècle, grâce à l'imprimerie. Ces humanistes vécurent littéralement en symbiose avec ces auteurs anciens. Machiavel (1469 - 1527), en exil dans un de ses domaines, exprima fort bien la passion de ces humanistes pour ces œuvres.

Le soir tombe, je retourne au logis. Je pénètre dans ma bibliothèque et, dès le seuil, je me dépouille de la défroque de tous les jours, couverte de fange et de boue, pour revêtir des habits de cour royale... Ainsi honorablement accoutré, j'entre dans la cour antique des Anciens : là ils m'accueillent avec affabilité, et je me repais de l'aliment qui par excellence est le mien et pour lequel je suis né : là nulle honte à parler avec eux, à les interroger sur les mobiles de leurs actions. Et eux, en vertu de leur humanité, ils me répondent⁷.

Vers le milieu du XV^e siècle, le temps des épreuves prenant fin, un fol appétit de vivre s'empara des populations. Après s'être tournées vers le Ciel pour lui demander aide et protection, elles n'eurent d'autre préoccupation que de jouir des biens de la terre. La reprise du commerce international à travers la Méditerranée, puis le développement du commerce transocéanique avec les Amériques, l'Afrique et les Indes apportèrent à l'Europe d'énormes richesses. Celle-ci eut l'impression de revivre, de vivre une Renaissance, au sens propre du terme. Grâce à ces richesses, rois, princes, dignitaires religieux, bourgeois et marchands des villes voulurent se donner un nouveau cadre de vie. Ils sollicitèrent donc les artistes de toutes disciplines pour le créer.

Les sculpteurs, peintres et autres artistes du Moyen Âge avaient focalisé essentiellement leur regard sur les réalités divines, ceux de la Renaissance focalisèrent le leur sur les réalités terrestres qu'ils cherchèrent à « photographier » le plus fidèlement possible en utilisant, par exemple, la technique de la perspective. Ceux du Moyen Âge avaient puisé avant tout leur inspiration dans la Bible et les Vies des saints, ceux de la Renaissance la cherchèrent auprès des anciens Grecs et Romains dont ils exhumaient les œuvres. Ils trouvèrent chez eux les canons d'une nouvelle beauté humaine qui résidait non plus dans l'aura divine qu'elle rayonnait, mais avant tout dans ses proportions et ses formes harmonieuses.

Les architectes médiévaux avaient construit des cathédrales dont les tours s'élançaient à l'assaut du Ciel et dans lesquelles les fidèles s'y rendaient pour rencontrer Dieu, juge des vivants et des morts. Les architectes de la Renaissance empruntèrent aux gréco-romains le modèle de leurs temples et de leurs basiliques à taille humaine et les transformèrent en églises où c'était Dieu qui venait rencontrer ses fidèles. Leurs dômes symbolisaient cette descente du Ciel sur Terre.

⁷ Cité in Boulad-Ayoub Josiane et Blanchard François, *Les grandes figures du monde moderne*, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 20.

Quant aux humanistes, ils offrirent à leurs contemporains un nouveau modèle d'homme lui aussi exhumé des écrits des Anciens.

Un nouveau modèle humain

L'Église avait proposé à ses fidèles le saint comme le modèle humain idéal et la béatitude éternelle dans l'Au-delà comme leur ultime destinée. Elle leur avait appris à lever les yeux vers le Ciel, à ne regarder que lui, à n'espérer que lui. « Memento mori », « Souviens-toi que tu dois mourir, répétait-elle à l'envi, et convertis-toi avant qu'il ne soit trop tard ». C'est que sa vision de l'homme était pessimiste. Elle voyait en lui un pécheur auquel Dieu offrait certes son pardon, mais encore devait-il l'accepter ! Les humanistes, s'inspirant des grands hommes de l'Antiquité et de ceux de leurs contemporains qui étaient en train de conquérir le monde, développèrent, au contraire, une vision optimiste de l'homme. Ils exaltèrent son pouvoir créateur, son intelligence, ses potentialités intellectuelles, artistiques, affectives, physiques..., sa capacité à vivre autonome, c'est-à-dire à se donner lui-même sa propre loi, sa capacité à vivre en harmonie avec la Nature, sa capacité à construire un monde plus vivable...

Ce culte de l'homme devint la nouvelle religion de ces humanistes de la Renaissance. Nouvelle religion qui, chez la plupart, pouvait très bien se concilier avec le christianisme, car elle était d'abord et avant tout un hommage rendu à Dieu pour avoir créé à son image cette merveille qu'était l'homme. Mais chez certains cette merveille occupa à ce point la première place qu'ils repoussèrent son Créateur quelque peu à la périphérie de leurs préoccupations. Cette primauté donnée à l'humain constitua un nouveau décrochage de la tutelle de l'Église.

L'éternité quitte le centre de ses préoccupations qui sera désormais occupé par le temps présent et par l'homme, par ses possibilités, sa culture, son éducation. « L'homme est la mesure de toutes choses ». Cette pensée de Protagoras citée par Platon sera le mot d'ordre de l'humanisme⁸.

D'autres firent un pas de plus. Ils firent davantage que d'écarter Dieu de leurs préoccupations. Ils se mirent à douter de son existence même.

Dans les universités qu'ils avaient fréquentées, ils avaient pratiqué l'art de la « disputatio », exercice dans lequel ils avaient dû présenter le « pour » et le « contre » d'une thèse, avant d'en présenter la synthèse. Les connaissances que ces humanistes accumulèrent en poussèrent plus d'un à reprendre cette méthode d'apprentissage et à faire un usage systématique du doute méthodique pour exprimer leurs idées. « Supposons..., supposons que Dieu n'existe pas, que Dieu n'est pas Trine et Un, que le Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie... » Grâce à ce subterfuge, ils purent présenter leurs thèses sans risquer les foudres de l'Église.

Il faut relever que celle-ci donna elle-même du grain à moudre à ses détracteurs.

- En 1309, à la suite des luttes politiques pour la domination de l'Italie qui opposaient les grandes familles italiennes et les partis guelfe (partisans du pape) et gibelin (partisans de l'empereur), la papauté ne se sentant plus en sécurité avait fui Rome et s'était installée à Avignon jusqu'en 1377.

- De 1378 à 1417, un Grand Schisme déchira la chrétienté qui vit deux, puis trois papes s'affronter.

Ce comportement indigne des plus hautes autorités de l'Église scandalisa plus d'un fidèle.

- Puis, lorsqu'au XVI^e siècle, cet autre schisme que fut la Réforme protestante déboucha sur des guerres religieuses atroces, les fidèles qui surent garder la tête froide et éviter de sombrer dans l'hystérie collective, se demandèrent à bon droit si Dieu n'avait pas déserté son Église.

⁸ Kuen Alfred, *Les Défis de la Postmodernité*, Saint-Légier (Suisse), Éd. Emmaüs, 2002, p. 19.

Le doute : voilà bien l'un des maîtres mots des humanistes, qui indique un nouvel état d'esprit. Face aux dogmatismes crispés des deux camps, catholique et protestant, des penseurs proposent le doute comme remède aux affrontements. À Érasme, dans le premier camp, correspond dans le second Castellion, auteur d'un *De arte dubitandi* dans lequel il fustige « la race de ces hommes qui ignorent le doute, qui ignorent l'ignorance, qui ne savent s'exprimer que par des assertions apodictiques, qui, si tu t'écartes d'eux, te condamnent sans hésiter et qui, non contents de ne jamais douter eux-mêmes, ne tolèrent le doute chez personne⁹.

Ce questionnement ne tarauda pas seulement l'élite cultivée, il fut aussi le fait de la bourgeoisie cultivée.

L'essor urbain, industriel et commercial, accélère la montée d'une classe bourgeoise dont la mentalité n'est plus adaptée aux cadres de la piété médiévale. Réaliste, rationnel, pratique, âpre au gain, individualiste, terre à terre, à la recherche des satisfactions terrestres que l'argent lui permet de se procurer, le bourgeois est méfiant, indépendant, moins crédule. En même temps, il lit, d'autant plus que l'imprimerie, toute récente, répand des ouvrages dont la prolifération affole les autorités : ouvrages religieux, mais de toutes tendances, ouvrages littéraires, dans lesquels traînent toutes sortes d'idées, ouvrages techniques et scientifiques, qui élargissent la connaissance du monde et de la nature. Cette brutale ouverture accroît à la fois la curiosité et le relativisme, et donc amène à se poser des questions. La correspondance des grands marchands de l'époque, italiens, allemands, anglais, français, ne concerne pas que les problèmes financiers et commerciaux ; elle mentionne aussi des nouvelles littéraires, de grands débats religieux¹⁰.

Descartes (1596 - 1650) joua un rôle central dans ce décrochage. Son ambition était de reconstituer tout l'édifice du savoir à la seule lumière de la raison. Pour lui, l'Univers n'était pas soumis à des forces occultes. Il était mathématisable. L'homme pouvait déchiffrer ses mystères et même parvenir à la connaissance de Dieu en faisant appel à la seule lumière de sa raison. Cette affirmation sapait les fondements même de la Révélation chrétienne.

Puis vinrent les philosophes des Lumières qui se donnèrent pour but d'arracher l'individu à son obéissance séculaire à Dieu et à l'Église. Ils le poussèrent à s'émanciper en faisant confiance à sa seule « raison critique ». Le philosophe allemand Emmanuel Kant (1724 - 1804) décrit ainsi leur projet :

Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable, puisque la cause en réside, non dans un défaut de l'entendement, mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude* ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières¹¹.

De plus en plus hardiment, ces philosophes, dont Voltaire (1694 - 1778) était un des plus éminents représentants, mirent en question l'existence même de Dieu, les uns se proclamant agnostiques, les autres théistes ou déistes, voire tout bonnement athées. Mais cette dernière position n'était pas facile à tenir. La perspective d'un monde sans Dieu en effrayait plus d'un.

Face au gouffre, beaucoup ont un mouvement de recul. Une chose est de démontrer par la raison qu'il ne peut y avoir un être tel que Dieu, une autre est d'en assumer les conséquences existentielles. C'est bien là l'un des problèmes centraux du siècle des Lumières, qui a tout fait pour ruiner l'idée de Dieu, mais qui hésite à entrer dans l'ère nouvelle de l'athéisme. Beaucoup s'y refusent, et s'arrêtent à mi-chemin, au stade du déïsme¹².

⁹ Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Éd. Fayard, 1998, p. 114, avec la réf. suivante : S Castellion, *De arte dubitandi*, dans D. Cantimori et E. Feist (éd.), *Per la storia degli eretici italiani del secolo sedicesimo in Europa*, Rome, 1937, p. 345.

¹⁰ *Ibid.*, p. 115.

¹¹ Kant Emmanuel, *Philosophie de l'histoire*, Paris, Éd. Aubier, 1947, p. 83.

¹² Minois Georges, op. cit., p. 356-357.

Les philosophes du XIX^e siècle osèrent franchir le pas. Ils décrétèrent la mort de Dieu. Elle est célèbre et poignante la page qu'écrivait Nietzsche (1844 - 1900) dans son livre *Le Gai Savoir* qu'il publia en 1882.

Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous notre couteau. — Qui nous lavera de ce sang ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? Quelles expiations, quels jeux sacrés serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux simplement — ne fût-ce que pour paraître dignes d'eux ? (*Le Gai Savoir*, III, 125)

Quelques années auparavant, en 1843, Karl Marx (1818 - 1883) avait déjà tiré un trait sur Dieu et la religion dans sa *Critique de la Philosophie du droit de Hegel*.

La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit des conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple¹³.

Vinrent finalement les philosophes du XX^e siècle. Pour la majorité d'entre eux, existentialistes, matérialistes, libres penseurs..., Dieu ne constituait plus un problème. Dieu n'existait pas. Il ne fut donc plus l'objet de leurs spéculations.

Il faut bien dire que massivement, les philosophies contemporaines ne l'admettent pas. Mais sans en faire toute une histoire. Comme si la chose allait de soi. C'est là qu'est l'originalité actuelle : le philosophe s'installe d'emblée dans l'athéisme, un athéisme qui est passé « de la négation radicale à l'indifférence absolue¹⁴ ». Loin d'être la position de quelques excentriques libertins, comme au XVII^e siècle, l'athéisme est la position commune, immédiate, presque évidente¹⁵.

Les idées de tous ces intellectuels ne demeurèrent pas confinées à leur cercle étroit. Elles connurent une large diffusion dans le grand public et contribuèrent de ce fait à mettre sérieusement en doute l'enseignement des Églises tant catholique que protestantes. Malgré l'effort extraordinaire entrepris par l'Église catholique (décidé au lendemain de la Réforme par le Concile de Trente), pour donner à ses fidèles un clergé formé, capable de leur enseigner la « Vérité vraie », le doute, le scepticisme, l'incrédulité gagnèrent, aux XVII^e et XVIII^e siècles, toutes les catégories de fidèles. C'est ce que révèlent les archives des tribunaux ecclésiastiques et les procès-verbaux des visites pastorales que les évêques faisaient aux paroisses de leur diocèse¹⁶.

Le décrochage ne s'opéra donc plus seulement par rapport à l'institution ecclésiastique, mais aussi par rapport à la croyance même. Pour Emmanuel Todd, l'alphabétisation des masses qui se répandait peu à peu en Europe occidentale en fut la principale responsable¹⁷. À côté de l'église se construisait l'école. À côté du curé se dressait l'instituteur. À la maison, on ne lisait plus seulement la Bible, mais toute une littérature répandue par les colporteurs (almanachs, libelles, feuilles volantes, images, chansons...). Au XIX^e siècle, s'imposa la presse écrite, suivie, au XX^e, de la radio, du cinéma. Puis, dès 1960, l'accès généralisé à l'école secondaire et l'intrusion massive de la télévision dans les ménages firent que la voix des Églises ne fut plus qu'une voix parmi d'autres.

¹³ Trad. M. Simon-Aubier, 1971, p. 53.

¹⁴ Bruaire Claude (1932 - 1986), « Athéisme et philosophie », in *L'Athéisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, 1970, p. 10.

¹⁵ Minois Georges, op. cit. p. 545.

¹⁶ *Ibid.* Il en rapporte toute une série aux pp. 149 à 151.

¹⁷ Cf. Todd Emmanuel, op. cit., pp. 159-175.

Nous l'avons noté au début de ce chapitre, ce décrochage ne s'opéra pas partout en même temps, mais il s'opéra. Toujours selon Emmanuel Todd, cela tient aux différents systèmes familiaux établis en Europe. Là où l'autorité du père était forte, l'image de Dieu était forte et elle résista à son effacement plus facilement que là où l'autorité du père se faisait moins sentir¹⁸. **Autres acteurs (involontaires pour la plupart) de la déchristianisation : les scientifiques, dont les travaux mirent à mal la vision du monde du christianisme médiéval et lui enlevèrent de sa crédibilité.**

La plupart des humanistes du XVI^e siècle étaient autant des scientifiques que des artistes et des écrivains. C'est donc avec passion qu'ils se lancèrent dans l'étude raisonnée de l'homme, du monde que les Grandes Découvertes ouvraient tout grand devant eux, et de l'Univers dont la mécanique céleste ne cessait de les interroger. Les scientifiques des XVII^e et XVIII^e siècles leur emboîtèrent le pas avec la même passion. Ils perfectionnèrent la méthode que leurs devanciers, les Grosseteste, Bacon, Albert le Grand, Buridan, Oresme... avaient utilisée pour leurs recherches : la méthode basée sur l'observation, l'expérimentation et l'emploi des mathématiques. Ils mirent au point de nouveaux instruments de mesures et d'observation, tels que la lunette astronomique, le microscope, le thermomètre et le baromètre... Par l'intermédiaire des Italiens, ils eurent encore accès aux sciences et techniques islamiques et byzantines dans les domaines de l'algèbre, de l'astronomie, de la médecine, de l'alchimie et de la géographie, connaissances que ces civilisations voisines avaient elles-mêmes héritées de la Grèce, de l'Inde, de Babylone même. Les résultats ne se firent pas attendre.

Leurs recherches suivirent deux axes principaux : un axe mathématiques-astronomie-physique et un axe biologie-médecine-chimie.

En mathématiques-astronomie-physique

Les scientifiques firent progresser de façon substantielle le calcul algébrique, la géométrie analytique, le calcul infinitésimal, le calcul des probabilités et le calcul logarithmique. Des géographes, tels Mercator (1512 - 1594), utilisant les mathématiques et les relevés des terres que les marins découvraient alors, firent éclater les représentations traditionnelles du monde avec pour centre Jérusalem, et parvinrent à élaborer une projection de la Terre de plus en plus conforme à la réalité. Disparut de leurs cartes le Paradis terrestre qui avait accueilli Adam et Ève, et que les théologiens du Moyen Âge avaient situé quelque part en Orient. Malgré leurs recherches, les découvreurs de terres ne purent y mettre la main dessus. De même disparurent le Purgatoire, les Limbes et l'Enfer que ces mêmes théologiens avaient situés sous Terre.

Mais c'est avant tout les découvertes qu'ils firent en astronomie qui ébranlèrent quelques croyances bien enracinées.

Nicolas Copernic (1473 - 1543), Tycho Brahé (1546 - 1601), Johannes Kepler (1571 - 1630), Galilée (1564 - 1642), Edmund Halley (1656 - 1742), firent éclater les représentations de l'Univers telles que le représentaient la Bible et Ptolémée (~90 - ~168). Représentations qui faisaient foi jusqu'alors. La Terre dont l'homme était le roi n'était plus le centre de l'Univers. C'était le Soleil autour duquel tournaient les planètes. On appela cette nouvelle vision du monde « héliocentrisme » ou révolution copernicienne. Cette nouvelle vision du cosmos fit aussi éclater la représentation du monde de l'Au-delà céleste mis au point par les théologiens de Moyen Âge. Disparut de leurs cartes du Ciel l'empyrée, c'est-à-dire le sommet des cieux où se trouvait le Royaume de Dieu et où les élus vivaient, après le Jugement dernier, en compagnie de Dieu dans un face à face de bonheur éternel. Ce fut plus qu'une révolution, ce fut un véritable séisme et une remise en question de la véracité des données bibliques.

¹⁸ Cf. *Ibid.* pp. 189-227.

La découverte de l'attraction universelle par Isaac Newton (1642 - 1727) provoqua un même questionnement, car elle était difficilement conciliable avec la vision religieuse traditionnelle du monde.

Le danger le plus net consiste à voir dans cette attraction une propriété de la matière, ce qui supprime le besoin de Premier Moteur et fait de l'univers une machine autosuffisante. Richard Bentley, qui travaille avec Newton, l'a bien vu : « Il est clair que si cette qualité était inhérente à la matière, il n'y aurait pu y avoir de chaos, et que le monde devrait avoir été de toute éternité ce qu'il est aujourd'hui¹⁹.

Lorsque l'astronome William Herschel (1738 - 1822) découvrit en 1785 que le Soleil n'était pas au centre de l'Univers, mais qu'il n'était qu'une étoile de la Voie lactée parmi cent à trois cents milliards de compagnes, et lorsque dans les années 1920-1930, les astronomes découvrirent d'autres galaxies, l'homme perdit définitivement son statut de roi de la Création. Il n'était plus qu'un souffle éphémère sur une planète, petit grain de poussière perdu dans les espaces intergalactiques. Et enfin, lorsque, durant ces mêmes années, les astronomes se mirent à affirmer que notre univers était né d'un Big Bang il y a quelque treize milliards d'années et ne cessait d'être en expansion depuis lors, c'est tout le scénario de la Création en six jours qui éclata.

En biologie-médecine-chimie

Artistes peintres soucieux de représenter avec la plus grande exactitude le corps humain, les humanistes pratiquèrent la dissection de cadavres grâce à laquelle ils acquirent une connaissance du corps humain ignorée de leurs prédécesseurs. Elle les conduisit à contester l'autorité suprême en la matière : Galien (129 ou 131 – 201 ou 216) dont les théories dominaient sans partage les connaissances médicales de l'Occident. Vésale (1515 - 1564) et Ambroise Paré (1510 – 1590) figurent parmi les principaux acteurs de cette révolution.

Les observations faites au microscope et celles recueillies lors des grands voyages transocéaniques, ainsi que les études expérimentales menées sur la reproduction, la physiologie... aboutirent à un énorme travail de description de la flore et de la faune et à une nouvelle nomenclature proposée par Carl von Linné (1707 - 1778).

En biologie, la théorie du transformisme par Jean-Baptiste Lamarck (1744 - 1829) et celle de l'évolution par sélection naturelle de Charles Darwin (1809 - 1889) ébranlèrent à leur tour les scénarios de la création de l'Homme et du péché originel, tels que la Bible les présentait dans le livre de la Genèse. Elles jetèrent dans le plus grand trouble tout particulièrement les chrétiens protestants fort attachés à l'Ancien Testament.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, pour la grande majorité des savants, science et religion marchaient de pair.

La période de ce que l'on appelle la révolution scientifique ne sépara pas totalement la science de la religion (...). Les connaissances scientifiques continuèrent d'être justifiées en termes religieux jusque tard dans le XVIII^e siècle. En Suède, par exemple, Linné affirma que, puisque seuls les êtres humains sont capables d'apprécier les desseins exquis du Créateur, ils ont le devoir moral d'étudier la Création pour révéler l'art de Celui-ci. (...) Pour la plupart des philosophes du XVII^e siècle, les causes naturelles étaient conçues comme les instruments grâce auxquels la volonté de Dieu se réalise dans le monde. C'était sans doute le point de vue de Boyle et Newton. Ce n'est que très récemment que les deux termes, science et religion, ont été considérés comme en opposition. (...) Au cours du XIX^e siècle tout particulièrement, une nouvelle génération de scientifiques professionnels a dû batailler ferme pour se faire reconnaître et défier le pouvoir qu'avait le clergé

¹⁹ Cité par Minois Georges p. 254, avec la référence : R. Bentley, *Réfutation de l'athéisme*, Londres, 1737.

sur l'éducation. Mais beaucoup de ces savants combattifs, Thomas Henry Huxley par exemple, s'en prenaient en fait aux privilèges de l'Église établie plus qu'à ce qu'ils considéraient comme une sensibilité religieuse²⁰.

Mais si bons chrétiens que furent ces scientifiques, le trouble que leurs découvertes créèrent, fut une des causes certaines de la déchristianisation de l'Europe. Trouble qui fut aggravé par l'espérance folle que ces découvertes suscitèrent. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une idéologie, le scientisme, éleva la Science au rang de Voie de Salut. Elle propagea l'idée que la Science allait, un jour, guérir l'humanité de tous ses maux, qu'elle allait répondre à toutes les questions, qu'elle allait résoudre toutes les énigmes que posait l'Univers. Il ne fallait plus chercher le Paradis dans le Ciel. Grâce à ses découvertes, la Science allait le construire sur Terre. Homo *religiosus* n'avait qu'à tirer sa révérence. Homo *scientificus* allait le remplacer pour le bonheur des hommes. En 1911, le biologiste français Félix Le Dantec (1869 - 1917) n'hésitait pas à professer dans un bimensuel la *Grande Revue*²¹.

Je crois à l'avenir de la Science : je crois que la Science et la Science seule résoudra toutes les questions qui ont un sens.

Un troisième axe de recherche en sciences humaines

Dès le début du XVIII^e siècle, des historiens lancèrent un troisième axe de recherche en sciences humaines. Les humanistes du XVI^e siècle avaient mené une étude critique des œuvres de l'Antiquité gréco-romaine. Grâce à une meilleure connaissance de l'histoire du Proche-Orient, historiens et exégètes catholiques et protestants du XVIII^e siècle menèrent la même étude critique des livres de la Bible. Leurs travaux débouchèrent sur une remise en question profonde de l'exégèse traditionnelle de la Bible. Éclata encore un peu plus le dogme que la Bible disait vrai²². Ce qui augmenta encore le trouble, le désarroi, la stupéfaction autant chez les catholiques que chez les protestants.

Les deux Révolutions industrielles

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, une partie de l'Europe vécut une première Révolution industrielle basée sur l'exploitation du fer et du charbon qui permit la fabrication et l'alimentation énergétique de machines capables de transformer le coton, la laine et le lin... À partir de la fin du XIX^e siècle, elle vécut une seconde Révolution industrielle basée sur la chimie, l'électricité, l'aluminium, l'automobile, l'aviation, la radio, la télévision, l'électronique...

Ces deux révolutions engendrèrent l'apparition d'une classe ouvrière. Ceux des ouvriers qui n'avaient d'autre horizon que leurs usines et leurs banlieues échappèrent pour la plupart à l'influence des Églises. Celles-ci, habituées à œuvrer en milieu rural, artisanal et bourgeois, ne surent trouver ni les missionnaires adéquats ni les paroles qu'il fallait pour évangéliser ces masses ouvrières qui vivaient très souvent un réel enfer, exploitées qu'elles étaient par un capitalisme sauvage.

En 1891, le pape Léon XIII publia sa fameuse encyclique *Rerum novarum* dans laquelle prenant la défense des ouvriers, il condamna autant la gauche marxiste que le capitalisme libéral. Malgré son retentissement elle n'enraya pas le processus de déchristianisation de la

²⁰ Brooke John Hedley (professeur de science et religion à Oxford), « La divine science », in Science et Avenir, *Le Dieu des savants*, déc. 2003/janv. 2004, Hors-Série n° 137, p. 11.

²¹ Publication bimensuelle qui, de 1907 à 1939, ouvrait ses pages à tous les grands écrivains de l'époque.

²² Cf. François Zosso, *Je crie et tu ne réponds pas. Les réponses du judaïsme au silence de Dieu*. Paris, Éd. du Panthéon, ch. 21, 2019.

classe ouvrière. D'autre part, l'abondance des biens que ces révolutions produisaient, créèrent dans toutes les couches de la population le mirage que le bonheur résidait dans leur possession.

Sur le terrain en friche de la déchristianisation poussèrent encore aux côtés du scientisme d'autres idéologies laïques : nationalisme, socialisme, communisme, national-socialisme, fascisme, libéralisme... Elles aussi promirent le paradis sur Terre.

Dans son roman *Les frères Karamazov*, Dostoïevski fait dire au Diable :

Les hommes formeront une société qui aura pour but de prendre de la vie tout ce qu'elle peut donner, mais exclusivement pour le bonheur et le contentement de la vie terrestre. L'homme s'identifiera à Dieu et sera rempli de fierté divine et titanique. Seigneur souverain de la nature par la science et par sa volonté, l'homme ressentira une satisfaction si grande qu'elle remplacera toutes les espérances d'un bonheur dans l'au-delà.

La confrontation de ces idéologies que d'aucuns appelèrent « religions séculières²³ » déboucha, au XX^e siècle, sur deux guerres mondiales. Au lieu d'un paradis, c'est un enfer qu'elles créèrent. À la fin de ces deux conflits, deux idéologies continuèrent à proposer un paradis sur terre : le communisme et le libéralisme. Mais le communisme qui s'imposa sur une grande partie du monde ne réussit à démontrer qu'une chose, qu'une mauvaise gestion des richesses produites par le couple Science-Technologie pouvait jeter des peuples entiers dans la pauvreté au lieu de créer de la richesse.

Aux Européens vaccinés (définitivement ?) contre toute idéologie promettant des lendemains qui chantaient et fatigués de tant d'années de privation, le libéralisme leur offrit un paradis terrestre immédiat, celui de la consommation. Il leur construisit des supermarchés en leur serinant à longueur de journée dans les media que le bonheur résidait dans l'« Avoir », le « Paraître », le « Posséder toujours plus », le « Posséder le dernier gadget ». L'intelligence et la volonté anesthésiées, les masses crédules ouvrirent leur porte-monnaie, ne se rendant pas compte qu'elles étaient les victimes d'une insatisfaction organisée.

Cette civilisation de la consommation accentua encore le phénomène de la déchristianisation dans les années 1960 - 1970. Les Églises en tant qu'institutions perdirent encore le peu d'influence qu'elles possédaient. L'aggiornamento de l'Église catholique entreprise par le Concile de Vatican II (1962 - 1965) ne produisit pas tous les fruits attendus. La chute des vocations religieuses et sacerdotales s'accrut, de même que l'effondrement de la pratique dominicale, des sacrements et de la culture religieuse. L'appartenance religieuse connut, elle aussi, une baisse significative. En juin 2003, dans son exhortation apostolique *Ecclesia in Europa*, le pape Jean-Paul II constatait que l'Europe était redevenue une terre à évangéliser :

Église en Europe, la nouvelle évangélisation est le devoir qui t'attend !

Au début de ce chapitre, nous avons cité la question que posait Jean Delumeau en 1977 : « Le christianisme va-t-il mourir ? ». En 2003, dans la réédition de son livre, il maintenait cette question et l'assortissait de ce commentaire :

Je ne veux pas (...) nier la déprise chrétienne à laquelle nous assistons en Occident. Cette déprise peut être appelée « déchristianisation » dans la mesure où elle signifie l'abandon d'un credo dont les trois affirmations majeures sont l'incarnation de Dieu fait homme, la rédemption et la résurrection du Christ. On ne peut plus se dissimuler la réalité : une déchristianisation est en train de se produire sous nos yeux, au moins en Europe ; et elle progresse de façon galopante.

²³ Aron Raymond, *Une histoire du XX^e siècle*, Paris, Éd. Plon, 1996, p. 153 et ss.

En France, par exemple, selon un sondage réalisé en 2006, 51% des Français se déclaraient catholiques contre 80% en 1966, mais seulement 8% participaient à la messe le dimanche, alors qu'ils étaient encore 27% en 1952. 30% ne priaient jamais. 10% affirmaient que l'existence de Dieu est peu probable. Et 7% affirmaient même que Dieu n'existe pas²⁴. Ce qui est un comble pour des catholiques. En 1975, l'Europe rassemblait le 35,5% des chrétiens du monde entier. En 1997, ce pourcentage était descendu à 28,5%.

Mais pour alarmants que soient ces chiffres pour les responsables chrétiens, il est trop tôt pour dresser un constat de décès. Il se peut, comme nous allons le voir dans notre dernier chapitre, que le Dieu des chrétiens n'a fait que changer d'adresse.

Nos guides

- Cosandey David, *Le Secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Paris, Éd. Flammarion, 2007.
- Delumeau Jean, *Un Christianisme pour demain. Guetter l'aurore. Le christianisme va-t-il mourir ?*, Paris, Librairie Hachette, 2003.
- Lenoir Frédéric, *Les Métamorphoses de Dieu*, Paris, Éd. Plon, 2003.
- Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998.
- Rémond René, *Le Christianisme en accusation*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.
- Rémond René, *Religion et société en Europe*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.
- Sciences et Avenir, *Le Dieu des savants*, Hors-série, N° 137, décembre 2003.
- Todd Emmanuel, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Éd. du Seuil, 1996.

²⁴ « La France est-elle encore catholique », *Le Monde des religions*, janvier-février 2007, n° 21, pp. 22-43.

Dès le XVI^e siècle

Europe catholique

Les nouveaux visages de Dieu

Dans le présent chapitre, nous allons évoquer les visages de Dieu que l'Église catholique privilégia auprès de ses fidèles pour les conforter dans leur foi mise à l'épreuve par la déchristianisation que subit l'Europe dès le XVI^e siècle¹.

Depuis 2000 ans, les chrétiens croient que le Fils de Dieu est venu vivre parmi les hommes en s'incarnant dans la personne de Jésus de Nazareth. Et depuis, ils ne cessent de méditer sa vie consignée dans les Évangiles. Or, à chaque époque de leur histoire et en fonction des événements qu'ils vécurent, ils mirent plus particulièrement en lumière un de ses nombreux visages que leur révélaient leurs livres sacrés.

Durant les tout premiers siècles de son existence, l'Église mit en valeur auprès des juifs la figure du Messie annoncé par les prophètes et auprès des « gentils » celle de Sauveur des hommes.

Lorsqu'à partir du IV^e siècle, le christianisme devint la religion d'État de l'Empire romain, elle aima représenter Jésus-Christ dans sa condition de Ressuscité, de Fils de Dieu, Vainqueur de la Mort et du Mal, et tel l'empereur romain, dans sa fonction royale, de Maître de l'Univers.

En Europe, durant le haut Moyen Âge, elle aima lui donner les traits des rois francs et germaniques, juges siégeant au sommet de la pyramide féodale. Elle aima le représenter sur le tympan des cathédrales dans l'exercice de cette fonction. Elle aima aussi le présenter sous les traits d'un Bon Dieu que pauvres et humbles pouvaient intercéder avec confiance avec l'appui de ces autres protecteurs qu'étaient sa mère, la Vierge Marie, les anges et tous les saints du paradis.

À partir du milieu du XIII^e siècle, toutes sortes de malheurs s'abattirent sur l'Europe : guerres, peste, famine, détérioration du climat... L'Église le représenta alors très souvent en homme des douleurs prenant sur lui toutes les souffrances du monde. Et sa mère prit le visage d'une Mater dolorosa et d'une Pietà.

Du XVI^e au XX^e siècle, l'Église dut faire face à une série d'épreuves que nous avons évoquées dans le chapitre précédent. Elle privilégia donc de nouveaux visages de Dieu.

Les réponses de l'Église à ces défis

C'est lors d'un concile qui se tint à Trente en Italie de 1545 à 1563 que les responsables de l'Église (pape et évêques) élaborèrent une première réponse à ces défis. À leurs yeux, une première et double urgence s'imposait :

- stopper l'hémorragie des fidèles qui la quittaient pour rejoindre le protestantisme ou qui l'abandonnaient, leur foi religieuse ayant cédé devant le doute, l'indifférence, le mépris.
- reconquérir ces brebis égarées.

¹ Cf. ch. 8. 11.

Dans ce but, l'Église lança sa propre réforme que l'Histoire appelle Réforme catholique ou Contre-Réforme.

Lors de ce concile, elle entreprit un double travail : doctrinal et pastoral. Elle réaffirma sa foi sur les points contestés par le protestantisme et prit une série de mesures pour fortifier celle de ses fidèles.

- Elle édita et diffusa un catéchisme qui précisait et expliquait sa doctrine.
- Elle décida d'ouvrir dans chaque diocèse des séminaires où les futurs prêtres recevraient une formation solide qui leur permettrait de ranimer la foi de leurs ouailles.
- Elle demanda à chaque évêque de superviser leur travail, lors de visites pastorales.
- Elle confia la catéchèse des cours royales, des intellectuels et de la grande bourgeoisie à de brillants orateurs. En France elle put compter sur Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Massillon...
- Elle confia la formation des étudiants à l'ordre des jésuites² et à des congrégations religieuses masculines.
- Elle demanda dans chaque paroisse l'ouverture d'une école confiée à un instituteur placé sous l'autorité de son curé.
- Elle confia l'éducation des jeunes filles à des congrégations religieuses féminines.
- Elle demanda à d'autres congrégations de prendre en charge celle des enfants pauvres, tels les frères des Écoles chrétiennes en France.
- Elle confia la catéchèse des masses populaires à l'ordre des capucins³, ainsi qu'à de nouvelles congrégations religieuses et à des sociétés de prêtres qui appuyèrent de toutes leurs forces la pastorale du clergé séculier, tels les prêtres de la Mission fondée par saint Vincent de Paul. Allant de paroisse en paroisse, ils lancèrent de véritables missions d'évangélisation. Pour maintenir la ferveur religieuse qu'ils surent susciter, ils regroupèrent les paroissiens en confréries religieuses ou Tiers-Ordres...

Bref, aucune catégorie de chrétiens ne fut oubliée.

Lors de cette formidable évangélisation tous azimuts, elle privilégia trois visages de Dieu.

- celui d'un Dieu Juge, impitoyable envers ceux qui refusaient de le reconnaître pour Seigneur et Maître et qui combattaient son Église.
- celui d'un Dieu éperdu d'amour pour les hommes,
- celui d'un Dieu épris de justice, qui choisissait toujours le parti des faibles, des exploités.

Un Dieu Juge

« Hors de l'Église, point de salut. » Cette affirmation de saint Cyprien de Carthage (~200 - 258) fut celle du concile de Trente. L'Église chargea donc ses prêtres de rappeler à leurs ouailles que leur Salut éternel dépendait de leur fidélité sans faille à la doctrine et à la morale de leur Église. Si elle se mettait à vaciller, ils encourageaient la colère de Dieu. Le protestantisme insistait sur le rôle absolu de la grâce divine dans le salut des hommes, l'Église catholique, tout en l'affirmant, mit l'accent sur la liberté concédée par Dieu à l'homme de répondre positivement ou négativement à son offre de salut. Elle insista donc sur son bon usage en appelant ses fidèles à entreprendre une lutte sans merci contre leurs mauvais penchants, à ne pas céder aux mille et une tentations du monde soumis à Satan, mais au contraire à observer fermement et fidèlement les commandements de Dieu et de l'Église⁴. Le Paradis se gagnait à force de renoncement. La religion se fit dès lors austère, la morale rigoriste.

² Ordre fondé par saint Ignace de Loyola en 1534.

³ Fondé en 1525, en Italie, cet ordre se donna pour but de ramener la famille franciscaine à la pauvreté sans concession voulue par son fondateur, saint François d'Assise et de se mettre au service de la Réforme catholique.

⁴ Ces commandements ont été établis par l'Église au cours des temps. Ils sont aujourd'hui au nombre de six : Tu sanctifieras les fêtes d'obligation ! / Tu assisteras à la messe les dimanches et les fêtes d'obligation ! / Tu te

Pour imprégner leurs auditeurs de la crainte de Dieu, la plupart des prédicateurs usèrent très souvent de la peur de l'Enfer promis à tous ceux qui mouraient en état de péché mortel. Étaient considérés comme péchés mortels, l'acédie (doute, indifférence religieuse), la critique de la religion, l'orgueil, la gourmandise, la luxure (adultère, homosexualité, sodomie, masturbation, viol, avortement, inceste...), l'avarice, la colère, l'envie, le mensonge, l'obstination dans le mal, le refus de participer à la messe dominicale, de se confesser et de communier au moins une fois par année, de manger de la viande le vendredi et les jours de la semaine durant le carême, les pratiques superstitieuses, etc., etc.

Et le péché mortel n'était pas seulement celui commis personnellement par les individus, il était encore celui commis par une société qui reniait de plus en plus son Dieu. Aussi les catastrophes naturelles de cette époque (le tremblement de terre de 1755 qui détruisit Lisbonne...), les épidémies (celle de Marseille en 1720...), les guerres et les révolutions (la Révolution française de 1789...) furent interprétées comme une punition de Dieu.

En même temps qu'elle prêchait à ses fidèles la crainte de Dieu et de l'Enfer, elle leur rappela qu'il existait un moyen d'apaiser Dieu et d'éviter le châtement suprême : le sacrement de pénitence. Et elle en fit son cheval de bataille.

En 1215, lors du quatrième Concile du Latran, elle avait ordonné à tout chrétien de se confesser au moins une fois par année durant la période pascale. Le concile de Trente maintint cette obligation et elle l'étendit à tous ceux qui voulaient communier en dehors de ce temps liturgique. Plus encore, elle encouragea vivement ceux qui avaient conscience d'avoir commis un péché mortel et donc de tomber en enfer s'ils venaient à mourir sans l'avoir avoué, de se confesser aussitôt. De même elle encouragea la confession fréquente des péchés véniels comme le meilleur moyen de se corriger de ses défauts et de grandir dans l'amitié de Dieu.

C'est en Espagne qu'apparut au XVI^e siècle, dans les églises, le confessionnal. Dans ce meuble où confesseur et pénitent étaient séparés par un grillage, le premier fut habilité à fouiller l'âme du second dans ses moindres recoins. Pour l'aider dans ses interrogatoires, l'Église édita des manuels contenant toutes les questions qu'il devait poser, sans curiosité malsaine, mais de façon courtoise, rassurante, patiente afin de ne pas pousser le pénitent à cacher, par honte, un « gros » péché. Avec la prédication, la confession devint désormais le travail ordinaire du prêtre.

Autre moyen qu'utilisa l'Église et qui perdure encore aujourd'hui. Bien de ces confesseurs se transformèrent en directeurs de conscience aidant leurs dirigé(e)s dans leur examen de conscience, les conseillant, les avertissant, les encourageant...

(Le pécheur doit lui révéler) ses péchés et ses imperfections, les passions qui fermentent au-dedans de lui, les mauvais penchants qui le sollicitent à l'intérieur, (...) il doit tout lui révéler, non point avec cette minutie superstitieuse, mais de manière à lui permettre de porter un jugement assez complet sur sa condition intérieure. À la franchise il lui faut ajouter l'obéissance. (...) C'est pourquoi nous devons voir Dieu dans notre directeur ; car c'est là que signifie être obéissant à Dieu⁵.

Les curés durent encore tenir à jour un registre de leurs paroissiens qui ne s'acquittaient pas de la confession et de la communion à Pâques. Et certains d'entre eux n'hésitaient pas à dénoncer publiquement du haut de la chaire ces récalcitrants. Dans certains diocèses, ils devaient même noter leur comportement à la messe.

confesseras au moins une fois l'an ! / Tu communieras, chaque année, au temps pascal ! / Tu jeûneras les jours fixés par l'Église ! / Tu t'abstiendras de viande les vendredis de Carême et le Mercredi des Cendres !

⁵ Faber Frédéric-William, *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, Paris, Librairie Pierre Téqui, 1856, pp. 335-336. Cité par Dubois Françoise, « La Confession. Le contrôle du For intérieur par l'Église catholique », in *Le For intérieur*, ouv. coll., Paris, PUF, 1995, p. 298-299.

À la fin du XVII^e siècle, le fichage se concrétise dans beaucoup de paroisses par la tenue de « registres d'état des âmes », où tous les renseignements les plus intimes sur la vie des fidèles sont consignés⁶.

Les bals, les jeux d'argent, les tavernes, les maisons closes et autres lieux de plaisirs furent bien entendu dénoncés comme étant les antichambres de l'Enfer et interdits à tout chrétien fidèle à sa foi.

L'Église intervint encore dans le domaine plus général de la culture. En 1571, elle institua la Congrégation de l'Index chargée de dresser la liste des ouvrages qu'elle jugeait dangereux pour la foi des fidèles et que ceux-ci ne pouvaient lire sans une autorisation préalable. Elle touchait des domaines aussi variés que la religion, la philosophie, la morale, la science⁷... Le procès de Galilée en 1633 est l'exemple type de ce contrôle.

En Espagne, l'Inquisition, mise en place en 1478, continua à fonctionner jusqu'en 1834, poursuivant juifs, hérétiques, sorciers et sorcières. En 1532, ce fut au tour de l'Inquisition portugaise de les poursuivre, avant d'être abolie définitivement en 1820.

Lors du concile de Vatican I (1869-1870), les pères conciliaires renforcèrent l'autorité du pape en proclamant son infailibilité en matière de foi et de morale et elle définit la position de l'Église par rapport à la foi et à la science. Cette prise de position tempéra quelque peu les excès du *Syllabus*, texte proclamé en 1864 par le pape Pie IX et dans lequel, en quatre-vingts articles, il condamnait sans nuance les idées modernes de l'époque : libéralisme, socialisme, rationalisme...

Toutes ces mesures, dans l'esprit de l'Église, étaient d'aider ses fidèles à « faire leur salut », selon la formule consacrée. Mais cette pastorale de la peur du péché et de l'Enfer, accompagnée d'un contrôle des consciences et de condamnations tous azimuts ne tarda pas à manifester des effets contraires à celui recherché.

- Elle transforma chez de nombreux chrétiens le visage du Christ Juge en celui de Grand Inquisiteur.
- Elle créa des générations de chrétiens culpabilisés, angoissés, obsédés par la multitude de leurs péchés qu'ils avaient le sentiment de commettre « en pensées, en paroles, en actions et par omission », terrifiés devant la perspective de devoir passer au moment de leur mort devant le tribunal de Dieu où rien ne pourrait être caché, et d'être damnés, condamnés à l'enfer.

Jamais l'action des prêtres sur les consciences ne fut aussi forte, aussi contraignante qu'à l'époque où l'Église romaine, rénovée et conquérante, prit à bras-le-corps l'évangélisation des masses. (...) Puissante entreprise de moralisation collective, la Réforme catholique nous semble avoir abusé de la culpabilisation, défini le péché mortel avec une raideur inhumaine, suscité dans les âmes les plus délicates ou les plus fragiles l'obsession malade du scrupule. L'anathème jeté sur le « monde », la peur de la sexualité, la conviction des meilleurs que plus ils se mortifieraient et imiteraient le Sauveur crucifié, mieux ils équilibreraient l'énorme masse des fautes quotidiennes de l'humanité, donnèrent parfois au catholicisme des XVI^e-XIX^e siècles un visage rigoriste, doloriste et désincarné qui nous fait fuir⁸.

- Elle éloigna de l'Église notamment les hommes. Le paradis sur terre prêché par les idéologies modernes était beaucoup plus exaltant à construire qu'à « gagner son paradis » dans l'Au-delà en allant s'agenouiller dans un confessionnal.

⁶ Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Librairie Anthème Fayard, 1998, p. 342.

⁷ En 1948, cette liste contenait plus de 4000 livres prohibés. Cette Congrégation de l'Index fonctionna jusqu'en 1966.

⁸ Delumeau Jean, *Un christianisme pour demain*, Paris, Éd. Hachette, 1977, pp. 316-317.

- Ceux que le conformisme empêchait de quitter l'Église continuèrent de pratiquer leur religion, mais en ayant perdu la foi. Dans son roman *La Terre*, Émile Zola brosse un portrait plus vrai que nature des paysans de la Beauce, des années 1850 - 1870, devenus incroyants et menacés par leur curé de ne plus desservir leur paroisse.

Ils l'écoutaient tous, curieusement, avec la parfaite indifférence, au fond, de gens pratiques qui ne craignaient plus son Dieu de colère et de châtement. À quoi bon trembler et s'aplatir, acheter le pardon, puisque l'idée du diable les faisait rire désormais, et qu'ils avaient cessé de croire le vent, la grêle, le tonnerre, aux mains d'un maître vengeur ? C'était bien sûr du temps perdu, valait mieux garder son respect pour les gendarmes du gouvernement, qui étaient les plus forts⁹.

Heureusement, ce Grand Inquisiteur ne fut pas le seul visage de Dieu que l'Église présenta à ses fidèles. Elle ne fit pas que leur marteler les vérités chrétiennes et menacer des flammes de l'enfer les tièdes, les indifférents et tous ceux qui les mettaient en doute. Elle chercha aussi à ranimer la ferveur religieuse de ses ouailles en faisant appel à l'affectif, au sentiment. Pour ce faire, elle put compter sur une très forte cohorte de saints et de mystiques.

Un Dieu d'Amour, mais qui ne se préoccupe que très tardivement de justice sociale

L'amélioration de la formation théologique, morale et spirituelle du clergé tant séculier que régulier voulue par le concile de Trente eut pour conséquence l'émergence de toute une série d'hommes et de femmes remarquables par leur sainteté. Les événements que dut affronter leur Église les conduisirent à voir dans la lance qui transperça le cœur de Jésus, alors qu'il se mourait sur la croix, le symbole des coups portés à son Église, et dans le sang qui s'écoula de son cœur meurtri celui de son infinie miséricorde et de son pardon. Leurs activités charitables et leur cheminement spirituel qu'ils furent nombreux à décrire dans leur prédication ou leurs écrits, permirent ainsi à de très nombreux chrétiens de voir dans le Christ non plus un Juge mais un Dieu qui les aimait et de trouver une Voie pour le rencontrer.

Ces témoins de l'amour de Dieu sont trop nombreux pour les nommer tous¹⁰. Citons quelques-uns de ceux qui, à vue humaine, exercèrent une très forte influence sur les fidèles.

- Saint Ignace de Loyola (1491 - 1556) qui rédigea des *Exercices spirituels* fort prisés encore aujourd'hui par de nombreux chrétiens.
- Sainte Thérèse d'Avila (1515 - 1582), carmélite, qui décrit dans *Le Château intérieur* l'itinéraire que doit suivre toute âme désireuse de s'unir totalement et pleinement à Dieu.
- Sainte Jean de la Croix (1542 - 1591), carme, qui décrit, lui aussi, son itinéraire pour s'unir à Dieu.
- Sainte Catherine de Ricci (1522 - 1590), dominicaine, qui mit au cœur de sa spiritualité l'amour de Dieu pour les hommes qui se révèle à travers sa Passion.
- La Bienheureuse Marie de l'Incarnation (1599 - 1672), ursuline, qui expérimenta « au plan de la conscience et des grâces mystiques ce qu'est la condition de baptisé, membre du Christ, fils de Dieu, temple de l'Esprit, uni par un mariage mystique au Verbe incarné, introduit dans l'intimité des trois personnes divines¹¹ ».
- Sainte Marguerite-Marie Alacoque (1647 - 1690), visitandine, qui joua un rôle primordial dans l'établissement et la diffusion de la dévotion au Sacré-Cœur.

⁹ Zola Emile, *La Terre*, in *Les Rougon-Macquart*, vol. 5, Paris, Éd. du Seuil, 1970, III^e partie, VI.

¹⁰ Dans leur ouvrage, *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Paris, Éd. de l'Atelier/Éd. Ouvrières, 1996, Philippe de Lignerolles et Jean-Pierre Meynard en recensent plus de 200 entre le XVI^e et le XX^e siècle.

¹¹ *Ibid.* pp. 176-177.

- Saint François de Sales (1567 - 1622), évêque de Genève et d'Annecy, qui, par sa prédication toute empreinte de douceur, ramena au catholicisme de nombreux calvinistes du Chablais. À l'adresse des laïcs, il rédigea une *Introduction à la vie dévote*.
- Saint Vincent de Paul (1581 - 1669) dont l'amour extraordinaire envers les pauvres donna la plus belle des illustrations de l'amour de Dieu pour les hommes.
- Saint Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars (1786 - 1859) qui passa sa vie au confessionnal à réconcilier des milliers de fidèles avec Dieu.
- Sainte Thérèse de Lisieux (1873 - 1897), carmélite, qui proposa une Voie de Salut qui connut un retentissement dans le monde entier. Elle l'appelait « la petite voie ». Elle consistait à mettre tout l'amour possible dans tous les petits travaux ordinaires de la vie quotidienne. Cet amour dont elle imprégnait tout son quotidien ne l'empêcha pas de vivre avec une foi absolue, durant des années, « la nuit du néant », c'est-à-dire le silence, l'absence de Dieu.
- Le Bienheureux Charles de Foucauld (1858 - 1916), qui, sa vie durant, chercha à la vivre dans la pauvreté et le dépouillement en conformité à celle du Christ. Sa spiritualité donna le jour, une quinzaine d'années après sa mort, à la fraternité des Petits frères de Jésus.
- ...

Un Dieu épris de justice

Tous ces témoins de l'Amour de Dieu pour les hommes exercèrent un rayonnement extraordinaire. Ils nourrirent et continuent de nourrir la vie spirituelle de quantité de chrétiens. L'image qu'ils donnèrent de Dieu compensa dans une grande mesure l'image négative du Grand Inquisiteur. Cette image d'un Dieu d'amour fut renforcée par celle de sa Mère qui serait apparue à travers le monde, une centaine de fois, entre le XVI^e et le XX^e siècle¹², ne cessant de répéter que Dieu aimait les hommes et qu'il attendait une réponse en retour.

Mais le message de toute cette cohorte de saints et de saintes ne parvint pas aux oreilles de toute une classe ouvrière urbaine, exploitée par le capital, ou, s'il lui parvint, il ne réussit pas à la ramener au « bercail », car ce n'était pas seulement d'amour qu'elle manquait, mais encore et surtout de justice et de dignité.

Il fallut attendre 1891 pour voir le pape Léon XIII exiger dans son encyclique *Rerum Novarum* le respect de la dignité humaine des ouvriers.

Durant l'Entre-deux-guerres, l'Église chercha à les reconquérir en mettant sur pied des mouvements d'Action catholique confiés à des chrétiens laïcs. Elle fit de même avec les étudiants. Le Christ prit alors un nouveau visage, celui de l'ami, du frère, du compagnon qui dénonce, à leurs côtés, toutes les injustices sociales...

Mais l'influence de ce mouvement fut contrecarrée par la Seconde Guerre mondiale, suivie de la Guerre Froide qui se déroula en Occident par la mainmise sur le monde ouvrier par les partis communistes et les syndicats qui leur étaient affiliés et par l'émergence d'une société de consommation à laquelle il participa peu à peu.

Dieu, cet Inconnu

Quant à l'influence que l'Église commençait d'exercer sur le monde étudiant, elle connut, elle aussi, une limitation après cette guerre. L'accès progressif aux études secondaires, puis universitaires pour tous les jeunes, même des couches sociales les moins favorisées, et le développement des filières scientifiques et commerciales au détriment de la filière classique eurent pour conséquence de former des générations d'élèves, de professeurs et de parents qui se coupèrent peu à peu de leurs racines culturelles gréco-romaines et judéo-chrétiennes. Leur

¹² Cf. le site www.spitualite-chretienne.com/marie/priere_4html

méconnaissance, qui devint crasse au fil du temps, fut encore aggravée par une culture médiatico-anglo-saxonne qui envahit tout leur champ culturel et celui de leurs loisirs. Dieu prit alors un nouveau visage, celui du Dieu inconnu auquel les Athéniens, au premier siècle de notre ère, avaient élevé un autel. En 49, l'apôtre Paul le découvrit. Il portait l'inscription

Au Dieu que nous ne connaissons pas. (Ac 17 : 23)

À l'Aréopage, dans une de ses discussions avec des philosophes épicuriens et stoïciens, il leur avait lancé :

Celui que vous vénerez dans l'ignorance, moi je vous l'annonce. (*Ibid*)

Les papes se considèrent comme les successeurs des apôtres. Deux d'entre eux, Paul VI (1963 - 1978) et Jean-Paul II (1978 - 2005) consacreront leur vie à annoncer ce « Dieu inconnu ». Le premier présida le concile du Vatican II (1962 - 1965) qui chercha à entrer en dialogue avec les autres religions et avec le monde. Le second ne cessa de parcourir le monde. Mais en novembre 2010, son successeur, le pape Benoît XVI, lors de son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle devait constater que la déchristianisation de l'Europe se poursuivait inexorablement et que son évangélisation était à entreprendre, urgemment.

Nos guides

- Delumeau Jean, *L'Aveu et le pardon*, Paris, Librairie générale française, 1992.
- Delumeau Jean, *Le Péché et la peur : la Culpabilisation en Occident (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Éd. Fayard, 1983.
- Delumeau Jean, *Un christianisme pour demain*, Paris, Éd. Hachette, 1977.
- Dubois Françoise, « La Confession. Le contrôle du For intérieur par l'Eglise catholique », in *Le For intérieur*, ouv. coll., Paris, PUF, 1995.
- Lignerolles de Philippe et Meynard Jean-Pierre, *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Paris, Éd. de l'Atelier/Éd. Ouvrières, 1996.
- Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998.
- Moisset Jean-Pierre, *Histoire du catholicisme*, Paris, Éd. Flammarion, 2006.
- *Pratiques de la confession : des pères du désert à Vatican II*, Groupe de La Bussière, Paris, Éd. du Cerf, 1983.
- Todd Emmanuel, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Éd. Du Seuil, 1996.

Dès le XVIII^e siècle

Monde

Un nouvel *Homo religiosus* à la conquête du monde Le christianisme évangélique

Le XX^e siècle a vu l'échec et la débâcle des idéologies séculières nées du Siècle des Lumières (ultralibéralisme, socialisme, communisme, fascisme, nazisme...). Ayant laissé déraiper la Raison sur laquelle elles s'appuyaient en « Dérason », elles se montrèrent incapables de construire le monde meilleur qu'elles promettaient.

Dès leur apparition, de nouvelles Églises chrétiennes issues du protestantisme se mirent à dénoncer avec virulence leurs projets de construction d'un monde meilleur, parce que vides de Dieu, et par conséquent voués à l'échec. Dans la même foulée, elles dénoncèrent avec la même violence l'affadissement spirituel des Églises officielles et leur frilosité à combattre ces idéologies. Inlassablement, elles prêchèrent qu'il n'existait qu'une seule solution pour construire un monde meilleur : que les hommes se convertissent et vivent selon la Loi de Dieu. Elle seule déclinait les seules et vraies valeurs capables de redonner du sens à leur vie. Bien souvent méprisées par les Églises historiques aussi bien protestantes que catholique, suspectées de dérives sectaires, voire d'hérésies, ces Églises travaillèrent dans l'ombre. Œuvrant parmi les pauvres, les pauvres en biens matériels et en biens spirituels, elles surent toucher leur cœur et leur redonner une dignité et une espérance qu'ils avaient perdues. Ne se contentant pas de prêcher la repentance, mais mettant leurs actes en accord avec leurs paroles, ces Églises créèrent d'efficaces réseaux d'œuvres d'assistance.

Tout au long des XIX^e et XX^e siècles, bien que marginalisées, elles attirèrent de plus en plus d'hommes en quête d'aide matérielle, de compréhension, de chaleur humaine, si bien qu'en ce début du XXI^e siècle, les chrétiens des Églises traditionnelles découvrent avec stupeur que ces Églises appelées Églises évangéliques rassemblent quelque 420 millions d'adeptes et qu'elles sont devenues la deuxième force du christianisme après le catholicisme. Et comme leur rayonnement ne cesse d'attirer de nouveaux fidèles, certains observateurs se demandent si elles ne préfigurent pas le christianisme de demain.

Du christianisme évangélique des origines à celui du XXI^e siècle

Au cours des premiers siècles de son existence, le christianisme avait enseigné à ses fidèles que la Voie royale qui menait au Royaume de Dieu était celle de la sainteté et que le lieu privilégié où ils pouvaient le mieux la parcourir était le monastère. Voie ascétique, car elle exigeait pour le chrétien de quitter le monde, de se défaire de toutes ses attaches matérielles, familiales et sentimentales (vœux de pauvreté et de chasteté), de s'intégrer au sein d'une communauté de frères (ou de sœurs) qu'il n'avait pas choisis, de se soumettre à une Règle (vœu d'obéissance), bref, de se dépouiller de son « Moi » pour se laisser envahir par Dieu seul.

Cette Voie fut si ardue à parcourir que l'Église dut régulièrement la revitaliser au cours des siècles par diverses réformes : bénédictine au VI^e siècle, clunisienne au IX^e siècle, cistercienne et augustinienne au XI^e siècle. L'Église renforça cette Voie religieuse en la dotant, au XIII^e siècle, des Voies franciscaine et dominicaine, au XIV^e siècle, de celle de la « devotio moderna » et, au XVI^e siècle, de celle de la spiritualité ignatienne.

La Réforme protestante du XVI^e siècle supprima cette Voie royale en fermant couvents, monastères, abbayes... et proposa une nouvelle Voie de sainteté, mais cette fois-ci pour tout un chacun. Une Voie qui devait se vivre chez soi, dans son environnement naturel, familial, social et professionnel, autrement dit une Voie laïque de sainteté. Elle consistait d'abord pour tout chrétien à croire que Dieu lui offrait gratuitement le Salut obtenu par les seuls « mérites » de Jésus-Christ sur la Croix et qu'Il lui donnait la force de transformer sa vie en une vie de « sauvé », en la vivant à la lumière de Sa seule Parole révélée dans la Bible et méditée assidûment.

Il ne lui était donc plus nécessaire de recourir à une autorité doctrinale, comme l'était celle du pape pour lui demander ce qu'il devait croire et observer pour obtenir le Salut. La Bible lui indiquait le chemin à suivre.

De nouvelles Églises naquirent de cette rupture avec Rome : les Églises luthérienne, calviniste, zwinglienne, anglicane, mennonite, baptiste.... Ce schisme provoqua des guerres de religions aux XVI^e et XVII^e siècles entre catholiques et protestants, durant lesquelles la ferveur religieuse des uns et des autres confina souvent au fanatisme. En complet désaccord avec la parole de Dieu dont ils devaient porter témoignage, ils commirent les pires atrocités. Le poète allemand Friedrich von Logau (1604 - 1655) commenta ainsi l'une de ces guerres, la guerre de Trente Ans (1618 - 1648) :

J'ai bien vu des luthériens, des papistes et des calvinistes, mais pour des chrétiens, je ne vois pas où il s'en trouve.

La paix revenue, la ferveur retomba malgré les efforts de tout un corps pastoral formé pour accompagner leurs ouailles dans la juste compréhension de la Bible et les conseiller sur cette difficile Voie laïque du salut. Vivant au sein d'un monde en plein accouchement de la modernité (conquêtes maritimes anglaises, françaises et hollandaises, révolutions scientifiques, industrielles, politiques, sociales, culturelles...), acteurs très souvent de ces mutations, certains de ces chrétiens protestants ne purent s'empêcher d'être davantage intéressés par les « réalités d'En-Bas » que par « les réalités d'En-haut ». De plus, jouissant très souvent des bienfaits générés par ces « réalités d'En-Bas », nombre d'entre eux tombèrent dans le piège de l'embourgeoisement.

Des charismatiques se levèrent alors prêchant un « Réveil » de la foi assoupie, rappelant avec vigueur que seul le respect de la Loi de Dieu, avec ses exigences de justice et d'amour, était capable de générer un monde meilleur. Le premier d'entre eux apparut en 1738, John Wesley (1703 - 1791), un prêtre anglican. Il donna naissance au méthodisme. Il parcourut plus de 400 000 km, la plupart du temps à cheval, et prononça plus de 40 000 sermons dans lesquels il ne s'embarrassait pas de subtilités théologiques. L'homme devait choisir entre le bien et le mal, le ciel et l'enfer. Choisir le ciel consistait à se reconnaître pécheur, à se convertir, à accepter le pardon de son Seigneur mort pour lui sur la croix et à se conduire en conséquence. Malgré les quolibets, il fut entendu. À sa mort en 1791, on comptait environ 70 000 méthodistes en Grande-Bretagne et 60 000 aux États-Unis.

D'autres Réveils suivirent durant la seconde partie du XVIII^e siècle et durant tout le XIX^e siècle, aux USA (The Great Awakening), en Suisse, en France, en Angleterre, en Écosse. En Allemagne, les protestants qui se « réveillaient » reçurent le nom de « piétistes ». Le succès de ces Réveils tient au fait qu'ils cherchaient à toucher davantage le cœur des chrétiens qu'à leur faire réviser leur catéchisme. Ils cherchaient à leur faire ressentir Dieu émotionnellement en développant chez eux une piété personnelle, affective. Ils cherchaient à les amener à s'écrier d'émerveillement devant leur certitude de figurer parmi les Élus : « My Lord and my God » (Mon Seigneur et mon Dieu). Émerveillement qui les poussait à la repentance et à changer radicalement de vie en la consacrant totalement à Dieu.

Au XVIII^e siècle, dans le monde anglo-saxon, ces « Réveils » prirent le nom de « christianisme évangélique ». Cette désignation ne s'est imposée dans le monde francophone que dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Le christianisme évangélique

Ses principales caractéristiques

Comme le protestantisme traditionnel, il est pluriel, car, comme lui, il refuse toute autorité doctrinale humaine. Il croit que l'Esprit-Saint inspire et pousse quelques Élus à fonder des Églises et qu'il guide personnellement chaque croyant vers celle qui l'aidera le mieux à cheminer sur la Voie de la sainteté. C'est ainsi qu'apparurent les Églises méthodistes (dès 1738), les Juifs messianiques (dès 1813), l'Assemblée des frères (darbystes) (dès 1826), l'Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours (mormons) (1830), les Églises adventistes (dès 1831), l'Armée du Salut (1865), les Églises libres indépendantes des États (durant le XIX^e siècle), les Églises pentecôtistes (dès le début du XX^e siècle) ...

Aujourd'hui, le pluralisme du christianisme évangélique se manifeste encore

- dans l'organisation de ses Églises. Il se vit aussi bien au sein de « megachurches » rassemblant plusieurs milliers de fidèles qu'au sein de petits cénacles de prière.
- dans leurs dogmes. Certaines prêchent le créationnisme, d'autres que l'évolution de l'univers est guidée par Dieu. D'autres croient à l'imminence de la fin du monde...
- dans leur rapport à la Bible. Certaines Églises en font une lecture littérale, d'autres pas.
- dans leurs réponses aux questions sociales et politiques. Aux USA tout particulièrement, on trouve des évangélistes de droite qui font de Jésus un républicain et des évangélistes de gauche... Certaines Églises sont sensibles à l'écologie, d'autres pas.
- dans leur rapport à l'œcuménisme. Certaines y sont favorables et ont adhéré au Conseil œcuménique des Églises, d'autres pas.

Mais là où ces Églises se retrouvent toutes, c'est dans l'affirmation que la foi ne peut se vivre que dans la ferveur. Aussi allant à l'encontre de tout laxisme dans le domaine moral, elles exigent une discipline des sens, la fidélité dans le mariage, la fidélité à la parole donnée dans les affaires, l'obéissance des enfants, le souci des autres, la prise en charge des plus faibles. Toutes combattent la légalisation de l'avortement, l'euthanasie, le mariage homosexuel, l'usage des drogues, la pornographie...

On trouve aussi dans le catholicisme une mouvance évangélique, mais en communion avec Rome. Elle se définit comme un « Renouveau charismatique catholique » et se décline sous la forme de groupes de prières et de communautés privilégiant la vie fraternelle telles les Communautés de l'Emmanuel, des Béatitudes, du Chemin Neuf... en France. Au Brésil, elle compterait plus de douze millions de fidèles.

Le Credo du christianisme évangélique

Malgré leur extrême diversité, les Églises évangéliques se retrouvent dans une même confession de foi :

Nous croyons

À l'Écriture Sainte, telle qu'elle a été donnée par Dieu à son origine, divinement inspirée, infaillible, entièrement digne de confiance, autorité souveraine en matière de foi et de vie...

En un seul Dieu manifesté en trois personnes de toute éternité, Père, Fils, et Saint-Esprit.

En Jésus-Christ, notre Seigneur, Dieu fait homme, né de la vierge Marie, à son humanité exempte de péché, ses miracles divins, sa mort expiatoire et substitutive, sa résurrection corporelle, son ascension, son œuvre médiatrice et son retour personnel dans la puissance et la gloire.

Au salut de l'homme perdu et pécheur, grâce au sang versé par Jésus-Christ notre Seigneur. Ce salut est obtenu non par les œuvres, mais seulement par la foi.

À la régénération par le Saint-Esprit qui habite le croyant, le rendant capable de vivre dans la sainteté, de témoigner et de travailler pour Jésus-Christ.

À l'unité de l'esprit de tous les croyants, l'Église, le corps de Christ.

À la résurrection des sauvés et des perdus : les sauvés pour la Vie Éternelle, les perdus pour la damnation éternelle¹.

En réponse au don gratuit du Salut, il ne reste à l'homme qu'à l'accepter en s'engageant sur la Voie qui y conduit.

La Voie du salut tracée par le christianisme évangélique

Cette Voie consiste à s'engager dans un processus de conversion personnelle en se faisant baptiser dans l'eau, ou une seconde fois, dans l'Esprit-Saint, s'il a été baptisé à sa naissance dans l'eau. Cette conversion se concrétise par un changement radical de vie. Mort spirituellement avant sa rencontre avec Jésus-Christ, Celui-ci le fait renaître à la vie spirituelle. Il devient un « born-again Christian ». Il engage alors un dialogue permanent avec son Sauveur qui lui parle par le biais de la Bible et auquel il répond par une obéissance inconditionnelle et par une participation assidue au culte, lieu et moment privilégiés de cette rencontre avec son Sauveur.

À celui qui s'engage dans cette Voie Dieu fait la grâce de manifester sensiblement sa présence. Cette irruption de Dieu peut survenir n'importe quand, n'importe où. Elle provoque toujours un choc, une émotion considérable chez celui qui en est le bénéficiaire. Certains n'hésitent pas à témoigner sur la Toile de leur « saisie » par Dieu.

L'un d'eux, Christian Pellone, docteur en physique, raconte ainsi sa rencontre avec Jésus-Christ, après des années de recherches, d'interrogations.

Le 8 août 82, le St-Esprit est descendu vers moi. Une lumière vive brillait devant moi, dans mon corps, dans mon âme ou dans mon esprit, je ne sais ? C'était tout mon être qui était en train de naître de lui. Mon corps, mon âme, mon esprit étaient enflammés. J'étais à genoux alors que je ne savais rien de tout cela, je ne connaissais pas Jésus-Christ, et là devant cette « splendeur blanche », j'ai entendu une voix non audible mais une voix d'autorité qui m'appelait par mon prénom : « Christian » - j'étais déjà écroulé par terre - « tu m'as demandé si j'étais le Dieu des juifs, je te réponds : Je suis le Dieu Père d'Abraham, d'Isaac et Jacob. Tu m'as demandé si j'étais le Dieu incarné en Jésus-Christ : Je suis le Dieu de la Bible, et cette splendeur blanche qui est devant toi, c'est mon Fils qui est saint, qui est pur, qui est mort pour toi. Et le point noir que tu vois sur cette splendeur blanche, c'est ta vie. Toi, fils de bonne famille, toi qui te crois sans faute, toi qui te crois parfait aux yeux des hommes, face à Ma Sainteté, tu es noir ».

¹ Ce Credo a été accepté en 2002 par le Conseil International de l'Alliance Évangélique mondiale rassemblant quelque trois millions d'Églises évangéliques locales.

Là, j'ai pleuré comme un enfant, comme un gamin, pendant des heures. Et j'ai dit : « Seigneur je crois et je te donne toute ma vie, fais ce que tu veux de moi² ».

Cette rencontre survient la plupart du temps lors d'un culte, surtout lorsqu'il est conçu pour susciter une émotion collective qui submerge le participant à un point tel qu'il acquiert la certitude que Dieu est au milieu de l'assemblée et qu'il lui accorde son pardon, certitude qui le fait se lever et s'écrier :

Ce soir, Seigneur, je veux Te louer. Te dire merci de m'avoir sauvé dans ton sang et d'avoir été puni à ma place et de m'emplit de Ta puissance, amen Seigneur, merci Seigneur³.

« Retourné comme un gant », le converti est alors appelé à faire connaître cette expérience unique autour de lui en devenant un prosélyte enthousiaste ou alors en allant la faire connaître au loin en devenant un missionnaire doublé d'un humanitaire.

Les Églises pentecôtistes

De toutes les Églises évangéliques qui attirent aujourd'hui le plus de fidèles, les Églises pentecôtistes sont celles qui figurent sans conteste au premier rang. Elles ne cessent de proliférer dans les milieux populaires du Tiers-Monde, dans les mégapoles d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie. Au Brésil, elles sont mêmes en train d'ébranler la forteresse catholique, imprenable, pensait-on. De nouvelles églises ouvriraient leurs portes chaque semaine. Un Brésilien sur six se serait déjà converti au pentecôtisme. À Rio et à Sao Paulo, c'est plus de 25% de la population qui l'auraient rejointe ou qui fréquentent indifféremment l'une et l'autre église. Et cela malgré un effort considérable de la hiérarchie catholique pour reprendre la situation en main. Le pentecôtisme se répand aussi en Europe. En France, une nouvelle église ouvrirait ses portes tous les dix jours.

L'émergence du pentecôtisme

Durant la nuit de la Saint-Sylvestre 1901, à Topeka, ville du Kansas (USA), lors d'un culte célébré par le pasteur méthodiste Charles Fox Parham (1873 - 1929), une de ses fidèles se mit à « parler en langues » (voir plus bas). Le 9 avril 1906, à Los Angeles, le même phénomène se reproduisit lors d'un culte célébré par un prédicateur noir, William Joseph Seymour (1870 - 1922). Celui-ci fonda alors au 312 Azusa Street une Église qui, très rapidement, rassembla des centaines de fidèles priant l'Esprit-Saint de recevoir ce don, signe tangible d'être un Élu et donc d'être sauvé. Ce « parler en langues » fut considéré comme une réactualisation de celui dont furent bénéficiaires les apôtres le jour de la Pentecôte, d'où le nom de pentecôtisme que prit cette Église.

Son succès, le pentecôtisme le trouva d'abord chez les plus pauvres auxquels il leur redonna leur dignité d'hommes ainsi qu'une nouvelle famille, comme nous allons le voir. Aujourd'hui, il touche aussi la classe moyenne, selon le chercheur au CNRS, Gilles Kepel.

Les adeptes et les militants des mouvements religieux contemporains, par exemple, ne se recrutent pas principalement dans les couches « obscurantistes » de la population (analphabètes, vieillards, ruraux, et autres...) mais comptent une proportion notable de diplômés du système scolaire séculier, jeunes ou moins jeunes, avec une propension marquée pour les disciplines techniques. La façon dont ils décrivent la société, font le diagnostic de sa crise et en préconisent une thérapie est tributaire des modes de penser acquis sur les

² Témoignage transcrit sur la Toile le 29 juin 2009. Cf. Google : De l'état psychiatrique des « born again » / convertis.

³ Plunkett de Patrice. *Les Évangéliques à la conquête du monde*, Paris, Éd. Perrin, 2009, p. 76.

bancs d'une école qui est elle-même le produit par excellence de la modernité dont ils veulent infléchir le cours. Et leur manière de s'appropriier les textes sacrés, à l'appui de leurs thèses, prend bien des libertés avec la tradition savante des oulémas, des prêtres ou des rabbins institutionnels, toute de prudence sociale⁴.

Qui veut devenir pentecôtiste doit d'abord reconnaître publiquement, au cours d'une cérémonie célébrée au sein de sa communauté, que Jésus-Christ est son Sauveur. Il a expié les péchés des hommes, Il a été « puni à leur place » sur la Croix. Désormais, le néophyte s'engage à faire tout ce que Jésus, à travers les Évangiles, lui demandera de faire.

Il est accepté officiellement par la communauté lors de son baptême par immersion. Désormais il fait partie d'une famille sur laquelle il peut compter.

Et il est reconnu par Dieu lorsque Celui-ci le « baptise par le feu » en lui accordant le don de la glossolalie, le don de parler en langues.

Dans leurs cultes, libres de toutes directives liturgiques, mais très bien construits avec des prêches, des invocations, des prières, des bénédictions, des lamentations, des chants, de la musique, des jeux de lumière..., les églises pentecôtistes donnent à chacun une possibilité d'expression personnelle et elles forgent un lien émotionnel entre tous en suscitant graduellement une intense émotion collective. Celle-ci fait ressentir aux participants au plus profond d'eux-mêmes que leur pauvreté matérielle ou spirituelle n'est que peu de chose devant l'amour infini de Dieu. Si le quotidien de leur vie leur met cruellement sous les yeux combien ils comptent peu aux yeux du monde, au culte, ils découvrent que pour Dieu ils comptent plus que tout. C'est ainsi qu'ils retrouvent leur dignité.

Le « parler en langues »

Cette certitude de compter pour Dieu les met dans une telle allégresse que plus d'un, portés par l'euphorie générale, entrent en transe et se mettent à « parler en langues ». L'évêque d'Hippone, saint Augustin (354 - 430), connaissait bien ce phénomène. Il le décrit dans son commentaire du psaume XXXIII dans lequel le psalmiste déborde de joie envers son Dieu.

Ne cherchez point les paroles comme si vous pouviez en trouver pour expliquer ce qui plaît à Dieu. Chantez « par vos transports ». Pour Dieu, bien chanter, c'est chanter dans la joie. Mais qu'est-ce que chanter avec transport ? C'est comprendre que des paroles sont impuissantes à rendre le chant du cœur. Voyez ces travailleurs qui chantent soit dans les moissons, soit dans les vendanges, soit dans tout autre labeur pénible : ils témoignent d'abord leur joie par des paroles qu'ils chantent ; puis, comme sous le poids d'une grande joie que des paroles ne sauraient exprimer, ils négligent toute parole articulée et prennent la marche plus libre de sons confus. Cette jubilation est donc pour le cœur un son qui signifie qu'il ne peut dire ce qu'il conçoit et enfante. Or, à qui convient cette jubilation, sinon à Dieu qui est ineffable ? Car on appelle ineffable ce qui est au-dessus de toute expression. Mais si, ne pouvant l'exprimer, vous devez néanmoins parler de lui, quelle ressource avez-vous autre que la jubilation, autre que cette joie inexprimable du cœur, cette joie sans mesure, qui franchit les bornes de toutes les syllabes⁵.

C'est cette jubilation « qui franchit les bornes de toutes syllabes » qui caractérise le parler en langues dans les cultes pentecôtistes. Dans son étude sur le pentecôtisme brésilien, André Corten décrit bien ce qui pousse des foules de Brésiliens à se rendre chaque dimanche au culte de cette Eglise :

« Jésus sauve, Jésus baptise ». Le baptême des pentecôtistes n'est pas d'abord le baptême sacramentel, c'est un baptême émotionnel. Le baptême dans l'Esprit Saint est le sentiment intense -mystique- du contact avec Dieu. Ce sentiment se manifeste dans le « parler en langues » dont l'Église est témoin. Or voilà que des millions de Brésiliens sont pris, depuis dix ou vingt ans, de cette ferveur émotionnelle. Ils ne vont pas à des réunions où on échange la parole (comme dans les communautés de base), ils vont dans des cultes où on chante la louange

⁴ Kepel Gilles, *La Revanche de Dieu*, Paris, Éd. du Seuil, 1991, pp. 16-17.

⁵ Trad www.jesusmarie.com/abbaye-saint-benoit.ch

et où on « parle en langues ». (...) Différentes vagues d'églises pentecôtistes peuvent être distinguées. Leur manière d'inciter à la piété ne se distingue pas par des audaces doctrinales mais par de nouveaux modes de susciter et de gérer les émotions. (...) Le pentecôtisme amène les pauvres eux-mêmes, ces pauvres écrasés par la douleur, dans un grand mouvement de jubilation, d'enthousiasme, d'allégresse divine ; le pentecôtisme qui ne cesse de croître au Brésil et dans l'ensemble du Tiers monde revendique l'expérience-émotion (Erlebnis) comme relevant du religieux⁶.

La parole libre

Autre pratique qui permet aux participants de manifester devant l'assemblée leur foi : la parole libre. À n'importe quel moment du culte le fidèle peut exprimer son ressenti en lançant un vibrant et sonore « alléluia » ou « gloire à Dieu » ou toute autre exclamation. Ces interventions, lorsqu'elles sont nombreuses et répétées, peuvent perturber le culte. Mais qu'importe ! Le but est atteint. Ces intervenants quelque peu anarchiques ont ressenti en eux la présence de Dieu. Ils ne peuvent contenir leur émotion.

La bénédiction

Certaines Églises pratiquent l'imposition des mains. Elle est accomplie par le pasteur et ses assistants sur la tête de fidèles. Placée au cours du culte au moment où l'émotion va crescendo, cette pratique peut comporter une très forte charge émotionnelle dans le sens où celui qui est béni se sent entouré d'une immense compassion qui va le soulager (momentanément) de ses maux avant tout psychosomatiques. Cette bénédiction peut s'accompagner d'une chute violente en arrière (provoquée ?) qui se nomme « s'abattre dans l'Esprit ».

Pour l'observateur, il s'agit d'une réaction à une imposition des mains, comportant une chute en arrière (avec le soutien d'un ou deux assistants), une position couchée, suivies d'une profonde sensation de bien-être psychique et moral... Décrite par la plupart des personnes l'ayant traversée comme une expérience d'abandon, de perte de la conscience égocentrique de soi, de soumission à Dieu ou à l'Esprit avec une sensation de chaleur, de force échappant à la pesanteur, suivie bientôt d'un sentiment de joie et de paix⁷.

La « guérison divine »

Certaines Églises vont encore plus loin dans leurs cultes pour susciter la foi émotive. Elles pratiquent la guérison divine. Le rite est encore celui de l'imposition des mains. André Corten qui a étudié ce rite au Brésil le commente ainsi :

Dans un culte qui dure généralement une heure et demie, ces périodes d'intensité émotionnelle maximale peuvent occuper un quart d'heure ou plus. Pour quelqu'un qui participe activement à ce flux d'émotions, la guérison divine résultant de l'imposition des mains apparaît comme un phénomène religieux. Il ne s'attend pas à un miracle mais à travers la compassion ressentie, la sensation de la présence de Dieu et sa foi, il voit sa vie autrement. Parfois des transformations somatiques sont rapportées⁸.

Durant des millénaires, les grandes traditions religieuses ont affirmé que Dieu, le divin, l'Absolu, ne se livrait à l'homme que dans le silence, l'ascèse, le dépouillement de Soi, et le plus souvent après avoir subi l'épreuve de la « nuit obscure ». S'il faut en croire les évangélistes, et tout particulièrement les pentecôtistes, Dieu a choisi aujourd'hui de se révéler aux plus pauvres dans le chant, la danse, les cris de joie, le « parler en langues ». Vu de l'extérieur, de tels cultes célébrés au sein d'une communauté partageant la même émotion, assistant à des

⁶ Corten André, *Le Pentecôtisme au Brésil*, Paris, Éd. Karthala, 1995, pp. 47-48.

⁷ Godin André, *Psychologie des expériences religieuses*, Paris, Éd. du Centurion, 1981, p. 185.

⁸ Corten André, op. cit., p. 82.

guérisons, des conversions, des « parler en langues », des « chutes en arrière » peuvent servir chez certains participants de puissant remède à leur dépression et les conduire sur la Voie de la guérison. Tous les pentecôtistes ne sont, et de loin pas, des dépressifs. Bien au contraire, la certitude d'être sauvés suscite en eux une grande allégresse communicative. C'est une des raisons de leur succès.

À la fin des années 70 apparut aux USA un néopentecôtisme, le téléévangélisme ou Église électronique. Son originalité fut d'introduire au cours de cultes télévisés des témoignages de conversion et de guérison, des lectures de lettres de fidèles, des flashes d'exorcisme et de guérisons qui authentifiaient ce qui était prêché. Leurs émissions cherchaient à susciter la curiosité des téléspectateurs pour les encourager à venir participer physiquement au culte et connaître la même sensation immédiate de la proximité divine que les fidèles filmés.

Sur le plan moral, tout pentecôtiste doit observer cinq commandements :

1. Donner la dîme (10% de son revenu),
2. Respecter le dimanche comme jour du Seigneur,
3. Refuser le service militaire,
4. Renoncer au tabac, à l'alcool, à une sexualité débridée,
5. Refuser l'avortement, le divorce et l'homosexualité.

Comme on peut s'y attendre, les dérives ne manquent pas.

Ainsi l'Église universelle du Royaume de Dieu au Brésil, fondée en 1977. Cette Église remplace le salut spirituel par des promesses d'enrichissement. « Priez et payez votre dîme à Dieu et Dieu vous la rendra au centuple en santé et en richesses matérielles ». Tel était et tel est encore son message qui accroche des millions de personnes crédules.

Ces Églises néo-pentecôtistes ont essaimé en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie. Leur force est de prendre en compte les croyances locales et de les accommoder avec leur Credo chrétien. En Afrique, par exemple, elles n'hésitent pas à intégrer dans leurs cultes la croyance animiste ancestrale des populations locales en des forces maléfiques qu'il faut combattre parce qu'elles sont la cause des maladies, des échecs, de la pauvreté, du chômage, bref, de toutes les misères du monde... Ils admettent donc leur existence et les combattent par l'exorcisme. D'où leur succès. À leurs yeux, il n'y a pas de problème, il faut « inculturer » le christianisme pour qu'il soit dynamique, proche des gens, proche de leurs préoccupations, pour qu'il parle au cœur et non préserver son identité à tout prix tout particulièrement son identité romaine ou américaine. Autrement dit le néo-pentecôtisme, dans ces régions, s'est transformé en une religion syncrétiste.

Si cette inculturation explique pour une part le succès énorme que recueille le pentecôtisme sur ces continents, elle ne l'explique pas totalement. D'autres Églises évangéliques connaissent un développement étonnant, sans la pratiquer au point de mettre en danger leur identité. Aussi pensons-nous que le succès de ces Églises évangéliques est encore à chercher dans leur démarche missionnaire.

Chaque converti au pentecôtisme raconte son expérience comme une aventure intime et bouleversante : il ressent le feu de l'Esprit, il a été guéri miraculeusement dans son corps et/ou dans son âme, il a été sauvé des « ténèbres » où il vivait jusque-là ; il « parle en langues », il a des songes et des visions ; il se sent élu, habité. Comment ne ressentirait-il pas une impulsion irrépressible : « aller vers les autres » et leur faire connaître « la puissance de l'Esprit » ? Contrairement à d'autres chrétiens dans les pays occidentaux, le missionnaire évangélique est certain que Christ est LA Vérité absolue, le seul chemin du Salut : il veut en faire profiter le monde entier, « réveiller » les autres chrétiens (ceux qui ont « une foi morte ») – et conquérir les païens.

Même s'il n'est pas pentecôtiste, n'importe quel évangélique partage cet élan d'extraversion militante : amener les gens au bonheur fou qu'il ressent lui-même, c'est son plaisir autant que son devoir. Tout évangélique sera donc plus ou moins missionnaire ; s'il est pentecôtiste, ce sera plus. Voire beaucoup plus⁹.

Les Évangéliques à la conquête du monde

Les premiers protestants à se lancer, dès le XVII^e siècle, dans l'évangélisation du monde, ne furent ni les luthériens ni les calvinistes, mais les piétistes allemands. Ils furent suivis au XVIII^e siècle par toute une série d'organisations missionnaires relevant autant des Églises historiques que des Églises évangéliques.

En 1846, à Londres, l'année même où Marx et Engels publiaient leur « Manifeste du parti communiste », 800 à 1000 représentants évangéliques de cinquante-trois Églises d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles, de Suède, d'Allemagne, de France, de Hollande, de Suisse, des USA, fondèrent l'Alliance évangélique mondiale se donnant pour but la défense de la liberté religieuse et l'évangélisation du monde.

Aujourd'hui elle regroupe 420 millions de membres répartis dans trois millions de communautés locales implantées dans 130 pays. Selon le journaliste Patrice de Plunkett qui a mené une enquête fouillée en France, les évangéliques y seraient environ 350 000¹⁰.

Une fois implantées dans un pays ces Églises prolifèrent par démultiplication. Le Bénin est exemplaire à ce sujet. En 2005, il comptait 5000 Églises évangéliques. Il en compte en 2020 15 000.

En 2006, le journaliste René-Jacques Lique, spécialiste de l'Afrique, écrivait le papier suivant sur le site www.Afrique-express.com

Ça croît partout au Bénin. Pour un athée, un séjour au Bénin, c'est une pénitence, un chemin de croix. À tous les carrefours, une plaque vous indique la bonne direction, enfin la bonne chapelle, la bonne « secte », la voix divine.

D'abord les poids lourds. L'église catholique, dûment représentée, avec son héros national. Monseigneur De Souza, aujourd'hui décédé, qui fut le maître d'œuvre de la Conférence nationale qui démocratisa le pays en 1990. (...)

Les protestants. Impossible de recenser les chapelles tant il y en a. De l'Église protestante méthodiste du Bénin à l'Église néo-apostolique du Bénin, en passant par l'Union des Églises Évangéliques du Bénin, sans oublier la Mission évangélique des affranchis, il faudrait une armada de scribes pour en dresser l'inventaire.

Mais si vous voulez sortir des « institutionnelles », vous avez le choix : de la Fraternité blanche (un mouvement créé en Bulgarie en 1900 – ça, c'est du solide !) à l'Église du Christianisme céleste, pur produit local, tous les dieux sont dans la nature.

En 1900, on comptabilisait dans le monde environ 1880 dénominations chrétiennes (Églises, sectes, chapelles, communautés...). Aujourd'hui, elles atteindraient le chiffre extraordinaire de 41 000¹¹.

Pendant le XX^e siècle, les missionnaires évangéliques étaient, pour la plupart, d'origine anglophone. S'ils sont en diminution en ce début du XXI^e siècle, ils sont encore très nombreux. Ainsi la Southern Baptist Convention (SBC, Missouri) soutient aujourd'hui à elle seule près de 5000 missionnaires dans 153 pays. Elle administra 451 000 baptêmes en dehors des États-Unis, en 2000. Entre 50 000 et 60 000 missionnaires mormons parcourent le monde en permanence dans le but de porter la bonne parole. Ils comptabiliseraient environ 250 000 conversions par an. Mais, de plus en plus, ces missionnaires proviennent des anciens pays de mission. Depuis 1984, des « agences missionnaires » recrutent et envoient des missionnaires des diverses Églises dans le monde entier. Certaines même sous le couvert d'ONG humanitaires travaillent dans pays arabes.

⁹ Plunkett de Patrice, op. cit., p. 134.

¹⁰ *Ibid.* p. 10.

¹¹ Chiffre tiré de l'*Atlas of Global Christianity*, Edinburgh. Press University Press, 2010.

Quelques chiffres :

En 1997, les Églises évangéliques du Brésil envoyèrent 1700 des leurs à travers le monde. En 2001, 60 opéraient en Grande-Bretagne. La Corée envoie à elle seule dans le monde plus de 12 000 missionnaires. Des missionnaires évangéliques africains viennent évangéliser l'Europe qui avait évangélisé leurs pays. L'un d'eux, le pasteur congolais Jacques Omba, du Centre Évangélique Temple de l'Éternel, travaille à Bruxelles. Interviewé en mars 2009 par le magazine CRÉtro-Actuel (Cra), il témoigne :

JO : Au milieu d'un monde qui a tourné aujourd'hui le dos au Créateur, nous sommes contraint de constater que l'indifférence et l'endurcissement gagnent du terrain. Nous sommes une Église du Seigneur Jésus-Christ dont il est le fondateur et le directeur. Il lui a plu de nous confier la conduite visible, car lui-même assurant la conduite et la direction spirituelle. Nous avons reçu mandat du Maître pour œuvrer en Europe (un terrain très difficile).

Cra : Réussissez-vous dans vos diverses missions ?

JO : Nous vous répondrons par deux aspects :

- oui, car le Seigneur nous assiste énormément et opère des signes en notre faveur.
- non, dans la mesure où l'Europe, où nous sommes basés, n'est pas évangélisée. Permettez-nous d'utiliser un terme qui nous est propre : « Le champ missionnaire et évangélique en Europe est encore vierge ». C'est-à-dire, nous n'ignorons pas le riche travail qui s'abat sur place par plusieurs autres ministres de Dieu, toutefois, le mal s'empire de plus en plus. Le diable maintient encore (pour peu de temps) plusieurs dans l'ignorance.

Ces Églises évangéliques ne portent pas seulement le souci de ramener le monde à Dieu, elles portent encore celui de construire un monde plus juste, plus humain en menant partout des actions sociales d'importance.

Un seul exemple

En 2004, l'Alliance Évangélique Mondiale dont nous avons parlé plus haut, en collaboration avec un réseau d'œuvres chrétiennes qui se consacrent à des actions de secours d'urgence et de développement, s'est lancé un formidable défi : le Défi Michée dont l'objectif est de mobiliser tous les chrétiens de la Planète pour réduire la pauvreté dans le monde d'ici à 2015.

Nous sommes en 2022 et la pauvreté est encore et toujours une calamité universelle.

Terminons cette brève présentation du christianisme évangélique par ce dernier témoignage, celui de William Booth (1829 - 1912), pasteur méthodiste, fondateur de l'Armée du Salut. Peu avant sa mort, il écrivait :

Tant que des femmes pleureront, je me battrai.
Tant que des enfants auront faim et froid, je me battrai.
Tant qu'il y aura un alcoolique, je me battrai.
Tant qu'il y aura dans la rue une fille qui se vend, je me battrai.
Tant qu'il y aura des hommes en prison, et qui n'en sortent que pour y retourner, je me battrai.
Tant qu'il y aura un être humain privé de la lumière de Dieu, je me battrai.
Je me battrai.
Je me battrai.
Je me battrai.

C'est un tel engagement porté par une foi à « soulever les montagnes » qui explique le succès du christianisme évangélique.

Nos guides

- Corten André, *Le Pentecôtisme au Brésil*, Paris, Éd. Karthala, 1995.
- Keating Karl, *Une Religion made in USA : le fondamentalisme évangélique*, Perpignan, Éd. Tempora, 2008.
- Kepel Gilles, *La Revanche de Dieu*, Paris, Éd. du Seuil, 1991.
- *Le Protestantisme évangélique, un christianisme de conversion : Entre ruptures et filiations*. Actes du colloque EPHE/CNRS organisé à Paris en 2002 et publié par Sébastien Fath, Turnhout, Éd. Brépols, 2004.
- Plunkett de Patrice. *Les Évangéliques à la conquête du monde*, Paris, Éd. Perrin, 2009.
- Tchonang Gabriel, *L'Essor du pentecôtisme dans le monde : Une conception utilitariste du salut en Jésus-Christ*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2009.

8.14

Début du XXI^e siècle

Entre renouveau religieux et recrudescence de l'agnosticisme, de l'athéisme et de l'indifférence devant le fait religieux

Dans le chapitre 8.11, nous avons évoqué la déchristianisation massive qui frappe l'Europe occidentale depuis deux siècles. En revanche, si nous examinons l'état du christianisme et des autres religions dans le reste du monde, il semble qu'Homo *religiosus* se porte plutôt bien. Du moins numériquement ! La *World Christian Encyclopaedia* publiée en 2001 par Oxford University Press a recensé pas moins de 9 900 dénominations religieuses regroupant le 84,82% de la population mondiale. En 2017, selon les statistiques publiées par le site « *atlassocio.com* », ces dénominations religieuses comptabilisaient 7 571 259 000 de fidèles qui se ventilaient de la manière suivante :

Christianisme		~ 30,11%	2 280 000 000
	Catholicisme	~ 15.85%	1 200 000 000
	Protestantisme	~ 5.81%	440 000 000
	Orthodoxie	~ 3.70%	280 000 000
	Évangéliques	~ 3.57%	270 000 000
	Anglicanisme	~ 1.19%	90 000 000
Islam		~ 23.77%	1 800 000 000
	Sunnisme	~ 20.45%	1 548 000 000
	Shi'isme	~ 3.09%	234 000 000
	Ibadisme	~ 0.24%	18 000 000
Hindouisme		~ 14.53%	1 100 000 000
Bouddhisme		~ 6.74%	510 000 000
Animisme		~ 3.96%	300 000 000
Shintoïsme		~ 1.41%	106 600 000
Sikhisme		~ 0.41%	30 770 000
Judaïsme		~ 0.19%	14 410 000
Autres religions		~ 3.75%	284 099 000
Non-religieux		~ 15.1%	1 145 380 000

Ces statistiques, bien entendu, sont à prendre avec précaution. Elles varient, en effet, sensiblement d'un annuaire à un autre, car établis sur la base de sources diverses et pas toujours fiables. Aussi ne représentent-elles que des ordres de grandeur.

Ce que ces statistiques ne révèlent pas.

- Ces statistiques ne font aucune distinction entre ceux qui se déclarent croyants par convention sociale et ceux qui vivent leur foi.
- Elles ne révèlent pas non plus toujours la véritable croyance ou la non-croyance intime des personnes. Dans certains pays musulmans, par exemple, il est quasi suicidaire d'afficher publiquement son athéisme. En Indonésie, d'après la Constitution, il est obligatoire de déclarer son appartenance à une religion. Aussi, dans les statistiques de ce pays, il n'existe aucune rubrique : Athées.
- En Chine, en marge des Églises officielles catholique et protestantes reconnues par le gouvernement, il existe une nébuleuse d'Églises clandestines, des « Églises à domicile » qui regrouperaient environ 57 millions de fidèles (50 millions de protestantes, 7 millions de catholiques). Ceux-ci ne sont pas toujours pris en compte dans les statistiques du fait que leur dénombrement est très difficile.
- Au Japon, beaucoup de personnes pratiquent aussi bien le shintoïsme que le bouddhisme et peuvent être comptabilisées dans chacune de ces deux religions. Il en va de même dans le reste de l'Asie où beaucoup de croyants pratiquent indifféremment le bouddhisme, le taoïsme, le confucianisme, l'animisme...
- Enfin, depuis qu'*Homo religiosus* a ouvert son supermarché des religions qui permet à chacun de bricoler en toute liberté son propre Credo, on peut être croyant, et même un croyant fervent, sans nécessairement appartenir à une Église. Ce qui a pour conséquence que cette catégorie, elle non plus, n'est pas prise en compte dans ces statistiques.

En résumé, trop de paramètres importants échappent à ces statistiques, ce qui les rend approximatives.

Ce qu'elles révèlent

Cependant ces statistiques révèlent un fait incontournable. Une très grande majorité de la population mondiale est encore croyante aujourd'hui. Et ses croyances font preuve d'une vitalité extraordinaire. C'est faire preuve d'eurocentrisme que d'annoncer pour demain la mort programmée d'*Homo religiosus*.

Autres faits :

- Le centre de gravité du catholicisme n'est plus l'Europe mais l'Amérique latine. Deux catholiques sur cinq sont latino-américains et l'espagnol est devenu la première langue de catholicisme.
- Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le centre de gravité du protestantisme (toutes Églises confondues) se trouvait en Europe de Nord. Durant le XX^e siècle, il se déplaça en Amérique du Nord. En ce début du XXI^e siècle, il est en train de migrer vers l'Afrique qui compte un peu plus de 87 millions de fidèles et vers la Chine qui compte 70 millions de fidèles contre 95 millions pour l'Amérique du Nord.
- Il en va de même pour l'anglicanisme. Son centre de gravité s'est déplacé de la Grande-Bretagne (26,5 millions) en Afrique (31,5 millions dont 17 millions pour le seul Nigeria).
- Le même phénomène se passe pour l'islam dont le centre de gravité n'est plus le Proche-Orient, mais l'Asie (Indonésie, Inde, Pakistan, Bangladesh).

- Si le catholicisme subit une forte érosion en Europe, le nombre de ses adeptes est en augmentation au niveau mondial. Elle n'est pas seulement due à l'augmentation naturelle des populations catholiques de l'hémisphère sud, mais aussi à la progression spectaculaire des conversions.
- Du côté du protestantisme, ces statistiques nous apprennent que la Chine compterait aujourd'hui environ 20 millions de croyants reconnus par le gouvernement. Après avoir touché les zones rurales dans les années 1980, la ferveur religieuse est en train de gagner les villes où se convertissent de nombreux intellectuels libéraux.

Persécutions et discriminations

En ce début du 21^e siècle, si numériquement *Homo religiosus* se porte plutôt bien, il voit cependant sa liberté religieuse mise de plus en plus gravement en danger. Selon le 15^e rapport bisannuel de 2021 de l'Aide à l'Église en détresse (AED¹⁰⁸), dans 62 pays parmi les 196 étudiés, le droit à la liberté religieuse subit des violations notoires. En 2018, cette liberté était bafouée dans un pays sur cinq, en 2021, elle l'est dans un pays sur trois. Dans 26 pays, cette violation s'accompagne de persécutions et dans 36 autres de discriminations. Toujours selon AED, cette détérioration est due principalement à l'expansion du terrorisme islamiste, à l'intensification des nationalismes confessionnels populistes et à l'exacerbation des préjugés sociétaux à l'encontre des minorités religieuses accusées de tous les maux dont la pandémie du Covid-19, par exemple.

En Chine, la progression du christianisme est freinée non seulement par l'attrait puissant que suscite chez de très nombreux Chinois la religion de la consommation depuis que les réformes lancées dès 1978 par les dirigeants chinois pour transformer leur pays agricole en une puissance industrielle de premier plan, leur ont apporté un certain bien-être, mais aussi dès 2012, par la reprise des persécutions par le gouvernement.

Si 84,82% de la population mondiale déclarent appartenir réellement ou nominalement à une religion, ce pourcentage doit cependant être mis en regard d'une autre statistique qui concerne la progression de l'agnosticisme¹⁰⁹ et de l'athéisme et que nous avons relevé dans le tableau ci-dessus. Ces chiffres concernent avant tout les populations occidentales et celles des autres régions du monde vivant ou ayant vécu sous un régime communiste. Et ils ne prennent pas en compte le nombre croissant de personnes qui se montrent indifférentes au fait religieux. Si l'agnosticisme et l'athéisme progressent avant tout dans l'hémisphère nord, ils commencent aussi d'entamer l'hémisphère sud. Un exemple : dans ce pays ultra catholique qu'est le Brésil, 5 à 7% de ses habitants se déclarent aujourd'hui sans religion, alors qu'ils étaient inexistantes il y a quelques années encore.

Autrement dit nous assistons aujourd'hui à une extraordinaire confrontation entre croyances et non-croyances dont l'issue n'est pas prévisible.

Depuis trente ans au moins, les sociologues (qui annonçaient la mort de la religion) ont dû se rendre à l'évidence, ils s'étaient trompés. En témoigne la résurgence mondiale de toutes formes de religiosité : réveil de l'islam et essor de l'évangélisme protestant dans le monde entier, renouveau du christianisme et diffusion de nouvelles religiosités en Europe de l'Est, résurgence des religions en Chine, multiplication des Églises en Afrique, apparition d'un néo-chamanisme chez les Amérindiens... Partout, en Asie, en Afrique, en Amérique latine ou du Nord, jusqu'en Europe, pullulent les sectes et nouveaux mouvements religieux (NMR.). Alors que l'Église catholique peine à trouver des vocations sacerdotales, au moins dans la vieille Europe, partout

¹⁰⁸ AED est une œuvre d'entraide catholique internationale qui a son siège en Allemagne.

¹⁰⁹ Aujourd'hui, dans le langage courant, est agnostique celui qui refuse d'affirmer que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, car son existence ne peut être ni prouvée ni infirmée par la raison. C'est donc un sceptique. L'athée, lui, prétend que Dieu n'existe pas.

surgissent des gourous, prédicateurs, pasteurs... Les entrepreneurs de salut font fortune sous toutes les latitudes¹¹⁰.

En effet, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, face à cette recrudescence de l'agnosticisme, de l'athéisme et surtout de l'indifférence devant le fait religieux, nous assistons à un formidable « Réveil » dans le monde protestant.

Nous assistons aussi à un non moins formidable réveil de l'islam. Dans le monde musulman confronté, lui aussi, à une baisse constante de la pratique de la religion, tout particulièrement dans les classes moyennes, et après l'échec, dans les années 80 d'un islamisme militant qui cherchait à renverser les États musulmans et à recréer une vaste communauté des croyants, des partis islamistes se sont imposés dans tous ces États et ont imposé de force une réislamisation de la société. L'Iran en est le parfait exemple.

À leurs côtés, divers mouvements, nouveaux et anciens, cherchent, eux aussi, à établir une observation stricte des préceptes du Coran et de la Charia et à rejeter les valeurs occidentales qui fascinent toute une jeunesse, adepte inconditionnelle d'Internet et de ses réseaux sociaux. Malheureusement le fanatisme de toute une mouvance extrémiste décrédibilise cette religion qui se présente comme une religion de paix.

Quant aux religions orientales, elles continuent de rayonner en Asie et d'attirer de nombreux Occidentaux, tout particulièrement le bouddhisme tibétain.

Non, tout n'est pas joué. *Homo religiosus* a encore de beaux jours devant lui, quoi qu'en disent les philosophes européens qui ont décrété la mort de Dieu. Au vu de la vitalité de la croyance au *Dieu trinitaire* des chrétiens dans les autres parties du monde, il semble bien qu'il n'est pas près de mourir, mais qu'il n'a fait que « changer d'adresse¹¹¹ », qu'il est allé rejoindre en Afrique, en Amérique du Sud, en Orient... ses collègues, *Allah*, le Dieu des musulmans, *Brahma-Vishnou-Krishna*, le Dieu triforme des Hindous, *Aminda*, un des Bouddha sauveurs du bouddhisme, et d'autres encore, qui, eux non plus, ne sont pas près de mourir.

Nos guides

- *Atlas of Global Christianity*, Edinburgh. Press University Press, 2010.
- *Dieu ressuscité. Les religions face à la modernité*, Sciences humaines, n° 160, mai 2005, pp. 27-47.
- Delumeau Jean, *Un christianisme pour demain*, Paris, Éd. Grasset et Fasquelle, 2003.
- Kepel, Gilles, *La Revanche de Dieu. Chrétiens, juifs et musulmans à la reconquête du monde*, Paris, Éd. du Seuil, 1991.
- Lenoir Frédéric, *Les Métamorphoses de Dieu*, Paris, Éd. Plon, 2003.
- Meyer Claude, *Le Renouveau éclatant du spirituel en Chine*, Paris, Éd. Bayard, 2021.
- *Le Réenchantement du monde*, Peter L. Berger (dir), Paris, Éd. Bayard, 2001.
- *Le Renouveau religieux. De la quête de soi au fanatisme*, Alan Houziaux (dir), Paris, Éd. In Press, 2002.

¹¹⁰ Dortier Jean-François et Testot Laurent, *Le Retour du religieux un phénomène mondial*, in Sciences Humaines n°160, mai 2005.p. 28.

¹¹¹ Delumeau Jean, *Un christianisme pour demain*, Paris, Éd. Grasset et Fasquelle, 2003, p. 30.